



BIBLIOTHECA  
UNIV. JAGELL.  
CRACOVENSIS

Kat. W. 1000.

525327

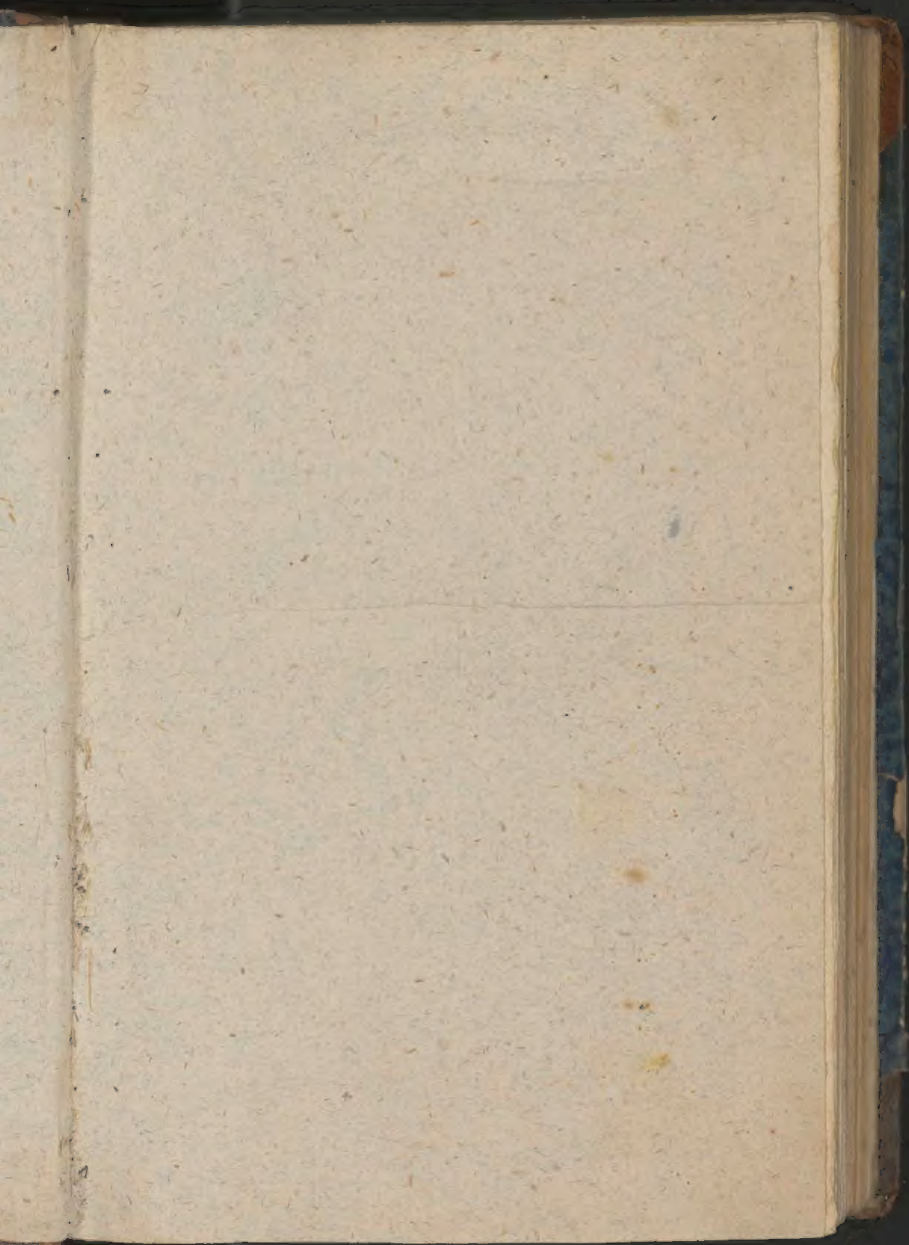
Mag. St. Dr.

I

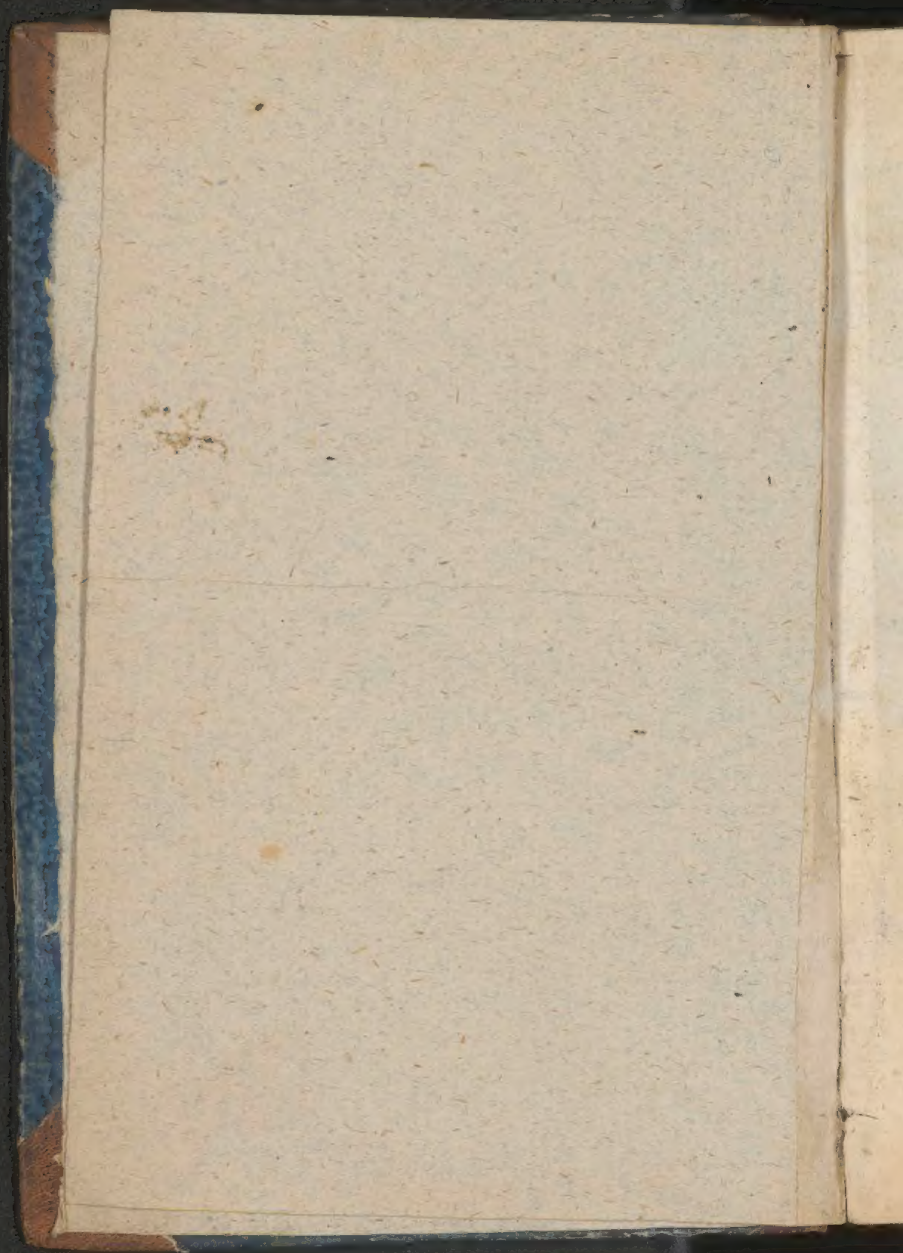


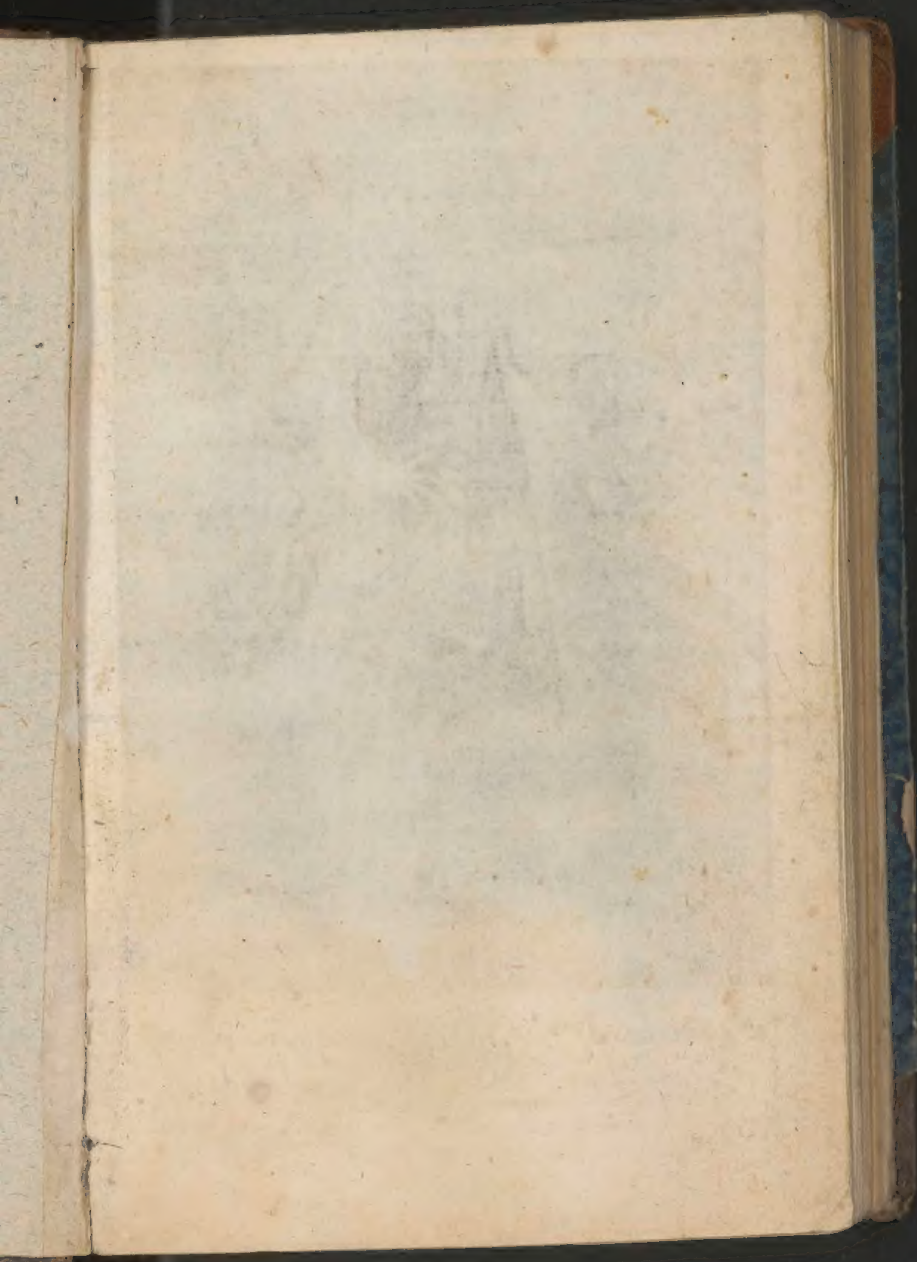
525327

I













Stanislas I.  
Grand Duc



Roy de Pologne  
De Lithuanie

*V. Calco pinxit*

*Andreas Reinhardt Filius sculpsit.*

HISTOIRE  
DE  
STANISLAS I.  
ROI DE POLOGNE  
GRAND DUC DE LITHUANIE,  
DUC  
DE LORRAINE  
ET DE BAR,  
&c. &c. &c.

PAR MONSIEUR D. C\*\*\*.

TOME I.

[g. - g. - de Chevrères]



LW

Wodziech  
H

A FRANCFORT,  
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.  
M D CC XXXX.

in nyrok wzd. w katekogu.



46  
96

HISTOIRE  
DE  
STANISLAS I  
ROI DE Pologne  
GRAND DUC DE LITHUANIE  
DUC  
DE LORRAINE



525327

I

Wodr. 1956/57 KZ 532.



# HISTOIRE DE STANISLAS I.

ROI DE POLOGNE,  
&c. &c. &c.



UTANT le commencement de ce siècle fut funeste aux principaux Etats de l'Europe en général, autant fut-il accablant pour la République de Pologne en particulier. Jamais ce puissant Roïaume, déchiré par des guerres intestines, ne ressentit de plus vives atteintes. Près de trente ans de troubles que causerent autrefois les deux Prétendans à la Couronne Miéceslas le *Vieux*, & Lescus surnommé le *Blanc*, n'offrent dans leurs circonstances rien d'approchant à celles de ce tems-ci, quoique d'ailleurs le païs fût exempt de la fureur d'un Ennemi étranger.

APRÈS la mort du Roi Jean III. chaque Gentilhomme se crut en droit de prétendre à la Couronne. Violence, ambition, or-

gueil, mépris des Loix, parjure & le reste, crimes dont on avoit toujours eu soin de cacher l'odieux sous le nom d'extravagance, passèrent alors pour autant de titres de la Liberté Polonoise. Il n'étoit point jusqu'à l'honnête homme qui se crût en sûreté dans le Roïaume. Toute la Nation se divisa en deux Partis : chacun choisit celui qui lui parut le plus solide, tant pour les richesses que pour la force, ou celui des deux, qui, réunissant ces deux avantages à la fois, sembloit devoir l'emporter sur l'autre Parti. Frédéric-Auguste, Electeur de Saxe de très glorieuse Mémoire, eut le dessus, & parvint à la Couronne ; mais on eût dit que sa mauvaise Etoile prit naissance avec sa Roïauté.

LE Parti contraire s'étoit contenté de donner des marques de son animosité, sans faire éclater sa haine. Michel Radzieiowski, Cardinal & Primat du Roïaume, étoit le Chef de ce Parti. C'étoit un homme d'une vanité & d'une avarice insatiables, impénétrable dans ses ruses & dans ses desseins, & qui d'ailleurs ne se fit jamais aucun scrupule de satisfaire ses passions, au préjudice des intérêts les plus importants de l'Etat. Depuis longtems il étoit dévoué à la Couronne de France ; & soit qu'il voulût suivre son  
ancien

ancien attachement, ou que probablement il en esperât de grosses récompenses, il ne demandoit pas mieux que d'élever le Prince de Conti sur le Trône de Pologne. Dès qu'il se vit trompé dans son attente, il se livra à la vengeance d'une manière peu commune. Une haine implacable & une amitié simulée, deux qualités toujours incompatibles, furent celles qu'il eut le talent de réunir en sa personne pour parvenir à son but. Il opposa la haine aux bontés singulières de son Souverain légitime, tandis qu'animé de l'esprit de vengeance, il le renversa de son Trône, & porta la désolation dans tout l'Etat.

C'EST un ancien usage en Pologne de faire prêter serment aux Rois nouvellement élus, sur certaines conditions, qu'on nomme *Pacta Conventa*. Cette formalité ne vise qu'à borner l'autorité Roïale en la personne de celui à qui on juge à propos de la conférer. Les conditions d'alors contenoient principalement deux articles. 1. De réunir à la Couronne par le secours des armes, ou par des Traités d'Alliance, les Provinces qui en avoient été démembrées. 2. De ne déclarer la guerre, ni faire la paix, sans en avoir préalablement averti les Etats du Roïaume, convoqués à une Diète générale.



DANS cette conjoncture, la Livonie parut au Roi l'objet le plus important & le plus avantageux pour l'accomplissement du premier article. Cette Province avoit été enlevée à la Couronne, moins par une apparence de droit que par la force; ses libertés & ses privilèges, quoique confirmés par le Tra-té de paix d'Oliva, étoient beaucoup affoiblis, & la Noblesse éprouvoit tout l'effet d'une violente oppression. Ces raisons suffisoient pour entreprendre une guerre, elle étoit même autorisée par le Droit des gens; cependant il parut que tout le succès dépendoit du soin de tenir la chose secrète. Le Roi en conçut de l'inquiétude, il avoit deux choses à appréhender: l'une, de toucher de trop près au second article, si à l'insçu de la République il entreprenoit la guerre; l'autre, de parvenir difficilement à son but, s'il prenoit le parti d'en informer les Etats du Roïaume. Dans cette incertitude il choisit un milieu; ce fut de consulter les principaux Membres du Conseil, & surtout le Cardinal Primat. Celui-ci ne se contenta pas de louer excessivement le zèle du Roi; mais encore il l'anima à exécuter un si glorieux projet. Il fit plus, il l'approuva au nom de toute la République, quoique bien d'autres en dissuadassent sérieusement

Sa Majesté, & lui firent pressentir les fâcheuses suites qu'auroit une pareille entreprise.

CETTE circonstance offroit au Primat une occasion favorable de satisfaire son avidité pour les richesses, & de tirer la vengeance qu'il méditoit. Il eut des conférences secrètes avec les Députés de Livonie, leur fit valoir avec tant d'artifice & de vraisemblance l'intention où l'on étoit de délivrer les habitans de cette Province du joug du Roi de Suède, qu'il excita la reconnaissance de ces Députés, jusque-là qu'ils lui offrirent par Patkuln une obligation de cent mille écus, en récompense de sa fidélité & de ses soins. Le Primat écrivit encore de sa propre main au Roi de Prusse, dans la vue d'obtenir aux troupes Saxonnnes le passage pour entrer en Livonie.

TELLE fut la source de la guerre, qui dans la suite accabla la Pologne. Une chose sur-tout qui contribua beaucoup à la calamité qu'on éprouva alors, fut la dissention qui regnoit en Lithuanie entre les Maisons de Sapieha & d'Oginski. Ces troubles dégénérèrent enfin en une guerre meurtrière: la Maison de Sapieha y eut le dessous, & se vit réduite à abandonner au pillage tous

les biens qu'elle possédoit en propre. Tant s'en faut que le Primat se mît en devoir d'arrêter les progrès de ce malheur, qu'il y donna lieu lui-même, en rendant suspectes les offres qui avoient été faites de la part du Roi à la Maison de Sapieha, lors de l'accord passé à Varsovie. Il engagea cette Maison à être d'intelligence avec le Roi de Suède, & à faire en sorte de l'attirer dans le Roïaume. Ce Monarque, enorgueilli par les avantages qu'il avoit remportés sur les troupes Danoises & Russiennes près de Nerva, regarda cet événement comme un acheminement à son bonheur du côté de la Pologne. On pensa trop tard à prendre la voie de la Négociation: l'Envoyé fit à ce Héros des propositions de paix; mais loin d'en accepter aucune, il marcha droit à Varsovie.

LE Cardinal & ses Adhérens n'avoient cessé d'importuner le Roi Auguste d'ordonner aux troupes Saxonnnes de sortir du Roïaume. La condescendance qu'avoit eue ce Prince de céder à ses pressantes sollicitations, l'obligea de prendre le chemin de Cracovie, & d'y attendre le retour de ses troupes. On ne comptoit guères d'y voir le Primat: il s'y trouva, & ne négligea rien pour convaincre le Roi de la disposition  
où



où étoit Charles XII. de terminer leur différend à l'amiable ; il l'assûra même que pour conclure cet accommodement, il ne s'agissoit plus que de lui accorder la liberté de s'aboucher avec son Ennemi. Auguste permit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Bientôt après, le Cardinal joignit le Roi de Suède, qui dès-lors s'étoit avancé jusqu'à Praage, faisant face à Varsovie. Le résultat de l'audience fut, que la République de Pologne n'auroit aucune pacification à espérer, à moins qu'elle n'élût un Roi, différent de celui qui la gouvernoit.

IL n'y avoit qu'une bataille décisive, qui pût, ou appuier, ou détourner une résolution de cette nature. En 1702. le Roi Auguste, à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes, marcha au-devant de son Ennemi, qu'il rencontra le 19. Juillet près de Pinczowa, bourg situé dans le Palatinat de Sendomir aux environs de Cracovie. Là, les deux armées en vinrent aux mains ; & quelque extraordinaire que fût la bravoure que témoigna dans cette occasion le Roi de Pologne, qui rallia jusqu'à trois fois ses troupes, cela n'empêcha pas que le Roi de Suède ne demeurât maître du champ de bataille, & qu'il ne le devint immédiatement après de Cracovie. Il est même apparent

que le sort du Roi Auguste eût encore été plus à plaindre, si l'accident qui arriva à son Ennemi, en tombant du haut en bas de son cheval, ne l'eût empêché de pousser plus loin sa victoire. Quoi qu'il en soit, Sa Majesté Polonoise tira de cet événement imprévu tout l'avantage possible ; elle fut même disposer tellement les esprits en sa faveur dans la Diète tenue à Lublin, que la plupart des Etats du Roïaume par une Confédération générale promirent sous serment d'exposer leur vie & leurs biens pour la conservation de leur Souverain. Cette Confédération fut nommée, *la Confédération de Sendomir.*

LE rusé Cardinal imagina un prétexte pour convoquer le Sénat à Varsovie ; il étoit fondé sur la nécessité de réunir les suffrages & de délibérer sur les moïens propres à remédier au fâcheux état de la Patrie. Cependant le Primat ne fit aucune mention à l'Assemblée de la réponse qu'il avoit eue du Roi de Suède, quoiqu'il eût arrêté avec ce Prince de détrôner son propre Souverain. Les Palatinats de Posnanie & de Kalisch furent les premiers qui donnerent dans le piège ; ils tacherent d'engager les autres Palatinats de la grande Pologne à suivre leur exemple, & à envoyer des Plenipotentiaires

tières à une Assemblée, qui, disoit-on, n'avoit pour objet que de ramener la paix, tant au-dedans qu'au-dehors du Roïaume. Enfin cette Assemblée eut lieu le 30. de Janvier 1704. Plusieurs Palatins de la grande Pologne se rendirent à Varsovie, & élurent pour leur Maréchal, Bronic, Staroste de Pizdry (a).

Aussi loüable qu'on puisse supposer avoir été le but qu'on se proposoit d'abord dans cette Confédération, aussi pernicieuses étoient les intentions & les démarches du primat. Pour exécuter son dessein de détrô-

(a) Pour donner à cette Confédération un certain relief, capable d'obscurcir celle de Sendomir, le Roi de Suède fit frapper & distribuer par le Comte de Horn une espèce de monnoie, où l'on voïoit d'un côté une couronne de laurier. Les mots de la Légende, FIDES SERVATA, LIBERTAS ASSERTA, FINES INTEGRÆ, signifient qu'on satisfait à l'Engagement, en maintenant la Liberté de la Nation & les frontières du Roïaume dans toute leur étendue; ceux de l'Exergue, TRACTATUS CUM SUECIÆ REGE CONCLUSUS, *Traité conclu avec le Roi de Suède.* De l'autre côté de cette monnoie paroïssent deux mains qui lient une botte de bled, avec cette devise, VITÆ LIGATUR IN USUM, *C'est pour l'usage de la Vie.* L'Exergue REIP, CONFOEDER, VARSAVIENSIS 1704. signifie, *La République confédérée à Varsovie, en 1704.*



détrôner le Roi, il avoit corrompu par des présens quelques Députés du Corps de la Noblesse, qui traitèrent sans ménagement toutes les Négociations de pures contraventions aux Loix fondamentales de l'Etat & aux *Pacta Conventa*. Ces discours étonnèrent les Grands du Roïaume, & il n'en fallut pas davantage pour leur faire comprendre, quoique trop tard, quel étoit le sujet qui les avoit attirés à Varsovie. Leur inquiétude fut d'autant plus étrange, qu'il ne leur étoit pas possible de se tirer de la contrainte où ils se voioient engagés. En effet, le Cardinal avoit eu la malice de faire poster des troupes Suédoises dans toutes les avenues, afin d'empêcher que personne ne s'éloignât de la Confédération. De son côté il ne s'entretint que de paix, & envoya pour cet effet quelques Députés au Général Horn, Plénipotentiaire de Sa Majesté Suédoise, pour le presser d'entamer les Négociations conformément à ses instructions. Ce Général répondit aux Députés que le Roi son Maître ne pouvoit, ni n'entendoit traiter de paix qu'avec une République libre & indépendante de qui que ce fût; que par conséquent & avant tout il falloit que le Roi Auguste fût dépoüillé de la Couronne. Le primat ne tarda pas de communi-  
quer

quer cette résolution aux Etats assemblés ; il leur témoigna même en apparence beaucoup de douleur. Cependant le 14. de Février il déclara le Roi Auguste incapable de porter plus long-tems la Couronne, attendu qu'il avoit différé de se rendre à la Confédération, malgré les invitations réitérées de plusieurs Nonces, qu'on lui avoit dépêchés à ce sujet.

TANDIS que les choses étoient en cet état, on eut avis qu'un Parti de troupes Saxonnnes avoit enlevé près d'Olau en Silésie, & conduit à Königstein les deux Princes Jacques & Constantin, fils du feu Roi Jean III. (a). Ce procédé procura de nouvelles ressources au Cardinal. Il est vrai que dans un sens il étoit contraire à son projet, puisque celui qu'il avoit formé pour le Prince de Conti venant à échouer, il esperoit du

(a) Zaluski, *Tom III. p. 611.* rapporte fort au long les raisons & les circonstances de cet enlèvement. Ce pendant il est bon de remarquer qu'on n'a pû sans une calomnie atroce accuser le Prince Jacques Sobieski d'avoir voulu attenter à la vie du Roi de Suède. Jamais ce Prince n'eut de pareilles idées, & jamais Sa Majesté Suédoise ne lui fit l'injustice de le croire capable d'un si noir attentat. Il est vrai que Sobieski desiroit passionnément de monter sur le Trône de son pere ; mais il attendoit du secours de Charles XII. le bonheur de voir ses souhaits accomplis,

du moins réussir du côté du Prince Jacques, que le Roi de Suède avoit proposé pour Roi de Pologne. Il s'accrocha donc à l'enlèvement de ces deux Princes, & n'oublia rien pour le rendre odieux au Roi de Suède & à toute la Nation Polonoise. Ce fut principalement la raison pour laquelle Stanislas Leszczynski, ou comme on l'appelloit alors, le jeune Palatin de Posnanie, fut député à Charles XII. au nom de la Confédération de Varsovie, pour lui porter cette importante nouvelle. Ce fut, aussi, comment dirai je ? l'heureux ou le malheureux moment, d'où semble avoir tiré son origine tout ce qui s'est passé dans la suite. A peine ce Député parut-il en présence du Roi de Suède, à peine eut-il ouvert la bouche, que ce Monarque le jugea digne de porter le Sceptre, & que le montrant du doigt aux Généraux qui entouroient sa personne, il leur dit en Langue Suédoise : *Voilà le Roi qui gouvernera la Pologne.*

AVANT que d'entrer en matière sur les suites étonnantes qu'eut une résolution aussi ferme, qu'elle étoit extraordinaire, il est bon de développer la Généalogie du Roi Stanislas, de parler de l'éducation de ce Prince, de le suivre dans les voyages qu'il a faits, & de ne rien oublier de ce qui regarde son mérite



mérite personnel. Ce détail servira à faire connoître les raisons qu'avoit le Roi de Suède de destiner à ce Prince, préférablement à tout autre, une Couronne qu'il avoit constamment résolu d'ôter à celui qui la portoit.

SANS contredit la Maison de Leszczyński a été de tout tems une des plus anciennes, des plus illustres, & des plus puissantes du Roïaume de Pologne. Elle tire son origine des Perstyn, ancienne Famille de Bohême, qui descend du Duc Wenceslas le Grand, dont la Sœur, la célèbre Dambrowka, Tante des Perstyn, épousa Miéceslas I. Duc de Pologne, & qui convertit à la Religion Chrétienne son Epoux & tous les Sujets du Roïaume. Elle étoit Mère de Boleslas, surnommé *Chrobry*, ou *le Vaillant*, premier Roi de ce puissant Etat, & dont sont sortis tant d'illustres Piastes. Après la mort de Casimir le Grand, cette Lignée fut réunie à la Branche féminine par le mariage de la Princesse Hedwige avec Jagellon Grand-Duc de Lithuanie, & a continué de subsister de même jusqu'au tems de Sigismond-Auguste. Lorsque la Famille des Perstyn se retira en Pologne, conjointement avec Dambrowka, elle bâtit dans le Palatinat de Posnanie, situé dans la grande

Pologne & sur les frontières de Silésie, une ville qui fut nommée *Lefno*, ou *Lissa*; & c'est delà que dérive le nom de Famille *Lesczynski*.

IL ne seroit pas difficile de prouver que cette Maison est alliée avec presque tout ce qu'il y a de Têtes couronnées en Europe, & même avec les Empereurs Chrétiens qui ont gouverné l'Empire d'Orient. Un Auteur Anonyme, Gentilhomme Polonois, s'est déjà donné ce soin, & nous épargne la peine d'entrer dans ce détail. Cependant, comme son Traité (a) n'est guères répandu dans le Public, le Lecteur nous saura peut-être gré, si nous lui donnons un Abrégé de ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Deduction généalogique.

MOGILA, Prince de Moldavie & de Valachie, fut le dernier de la Race des Paléologues Empereurs d'Orient. Ce Prince, obligé par les Turcs d'abandonner ses États, se retira en Pologne, où la bravoure qu'il opposa aux efforts de l'Ennemi du Nom Chré-

(a) Il a pour titre: *Europa; in Serenissimo Lesczynior. domo, sanguine & affinitatibus per Orientis atque Occidentis Imperatores, per omnes fere Poloniae Reges &c. conjuncta, ad connubiale Festum Ludovici XV. & Mariæ Lesczyniæ demonstrata, per Equitem Polon.* 1725. 21. Jun. Francofurti. 8.

Chrétien, lui mérita le surnom de *Mogila* ou *Mobila*, c'est-à-dire le tombeau des *Barbares*. Ce Prince avoit quatre filles : la première fut mariée à Etienne Potocki Palatin de Braclaw ; la seconde épousa le Prince Korecki ; la troisième le Prince Koribut Wiefnowiecki, & la quatrième le Comte Myskowski. La première de ces Princesses eut une Fille, qui fut mariée au Palatin Kazanowski, & de ce mariage nâquit une autre Fille, Aïeule du Roi Stanislas. Du mariage de la troisième Princesse fut procuré Michel Koribut, Roi de Pologne, qui épousa la Fille de l'Empereur Ferdinand III. & Sœur de Léopold le Grand. La parenté de la Maison de Lesczynski avec la Couronne de Suède provient du mariage du Roi Jean III. avec Catherine, issue de la Race des Piastes, & par conséquent de la Famille des Perltyn. De ce mariage sont sortis Sigismond III. Uladislas IV. & Jean Casimir.

D'UN autre côté l'étroite alliance que contracta Jean III. de glorieuse mémoire avec la Famille de Jablonowski, forme la proximité où est aujourd'hui la même Maison avec celle d'Autriche, de Portugal, & nombre d'autres. En effet, Jean Jablonowski, Castellan de Cracovie & Grand Maréchal de la Couronne, Aïeul maternel du



Roi Stanislas, étoit Fils de la Fille d'Ostrog, fameux Palatin de Posnanie, & dont la Mere, Sœur du Roi Jean III. avoit épousé le Prince d'Ostrog. Outre cela, Jablonski Palatin de Russie, Oncle du Roi Stanislas, avoit épousé la Marquise de Berhune, Nièce de Marie-Casimire, Epouse du Roi Jean III. C'est des fruits que produisit ce dernier mariage, qu'est provenüe cette grande affinité de la Maison de Sobieski, & ensuite de celle de Leszczyński avec la plûpart des Puissances de l'Europe, en partie par le mariage du Prince Jacques avec la Princesse Amelie de Neubourg, & en partie par celui de la Princesse Therese-Cunigonde avec l'Electeur de Baviere. Il y a ceci de remarquable, que le Comte Leszczyński Palatin de Kalisch, un des Descendans de la Famille, conjointement avec Opalinski Comte de Gorka, Bisaiëul de l'Epouse du Roi Stanislas, ont offert la Couronne de Pologne à Henri de Valois, premier Roi que cette Maison ait donné à la France.

Le titre de Comte est héréditaire à la Famille de Leszczyński. Raphaël Leszczyński, Vaivode de Brest, obtint de l'Empereur Frédéric pour lui & pour ses Descendans celui de Prince de l'Empire, & pour surcroît de ses Armes, un Lion portant dans

sa griffe une épée nue. C'est, dit-on, à l'occasion de ce Raphaël que tous les Lesczynski ont été surnommés *Publicola*, fondé sur ce que ce Seigneur renonça aux dignités dont il étoit revêtu, & prit parti en faveur de la Liberté opprimée sous le regne de Sigismond I. & sous celui d'Auguste. Raphaël de Lesno, Petit-fils de ce Prince, & Pere du Roi Stanislas, fut d'abord Porte-Enseigne de la Couronne, puis Palatin de Kalisch, ensuite de Lenczicz, & successivement Général de la grande Pologne, & Grand Trésorier de la Couronne. Il s'acquitta si dignement de ces charges importantes, & termina si heureusement ses négociations en qualité d'Ambassadeur à la Porte Ottomane en concluant le Traité de Carlowitz, qu'il s'attira une gloire immortelle.

C'EST à présent au Lecteur impartial à juger si le Roi Charles XII. entêté de donner un nouveau Roi à la Pologne, pouvoit jeter les yeux sur un Prince plus distingué par sa naissance. Mais ce n'étoit pas par cet endroit-là seul que Stanislas méritoit une Couronne. Ce Prince avoit hérité tout à la fois la grandeur & les vertus de ses Ancêtres: elles se firent appercevoir dès son enfance, & parurent dans tout leur jour, à mesure que les soins d'une heureuse éducation

tion suppléerent au défaut de l'âge. Il étoit l'unique Rejetton d'une Race illustre ; on n'oublia rien pour perfectionner un Prince qui promettoit beaucoup. Dès l'âge de douze ans il marqua tant d'habileté dans tous les genres d'exercices auxquels on destine ordinairement la Noblesse, que malgré la foiblesse de son corps, il fut l'admiration de ses spectateurs.

ON rapporte un fait assez singulier du Gouverneur de ce Prince. On veut que ce Prêtre Italien, homme versé dans la Chiromancie, prédit dès lors à son Eleve une partie de ce qui lui arriveroit dans la suite. Voici les circonstances de cette prédiction. Un jour, interrogé par le vieux Palatin sur le destin de Stanislas son Fils, ce Gouverneur répondit en ces termes : *Bis solium ascendet, & vitam maiore mixtam habebit* ; c'est-à-dire, ce Prince montera jusqu'à deux fois sur le Trône ; cependant sa vie sera traversée de peines & d'infortunes. Le vieux Palatin aiant répliqué par ces paroles, *Quod Deus avertat !* Dieu l'en préserve, ce Prêtre lui dit, *Sed tandem Diadema Regium bello assecutus, summâ animi tranquillitate discedet.* Après que ce Prince aura enfin obtenu la Couronne par la force des armes, il la quittera avec une grande tranquillité d'esprit.

Ce



Ce fut là-dessus, ajoute-t-on, que le Palatin se réigna au Décret du Ciel, en prononçant ces paroles : *Fiat voluntas Domini*, que la volonté de Dieu soit faite.

Nous laisserons à part la vérité de cette prédiction. Il suffira de dire quelle est d'autant moins susceptible d'attention, que le Roi lui-même est fort éloigné de s'en rapporter aux règles d'une Science chimérique. Joint à cela que cette idée est celle de toute personne raisonnable, & qu'il n'est point d'Ecrivain qui puisse combattre notre incertitude sur la vérité de cette prédiction. Une chose beaucoup moins équivoque que celle-ci, est que ce Prince à l'âge de dix-huit ans fut élu Nonce pour la deuxième fois; qu'il assista aux Diètes en cette qualité; qu'il s'y distingua du grand nombre par ses manières engageantes & par son éloquence, & qu'il s'attira par-là, non seulement l'estime du Roi Jean III. mais encore reçut de la bouche de ce Prince des assurances de sa protection.

CES témoignages de la bienveillance de son Souverain ne servirent qu'à animer davantage le jeune Leszcynski à rechercher avec empressement toutes les occasions de servir le Roi & d'être utile à la Patrie. Dans cette vue il pria le Palatin son Pere de lui

permettre de voïager, dans l'intention d'étudier le génie des Cours étrangères, & d'acquérir par-là toutes les qualités nécessaires à un Membre de la République. Sa demande lui fut accordée : le terme de son absence fut fixé à deux ans ; l'âge avancé du Pere, & quelques circonstances qui regardoient le Fils en particulier, ne permettoient pas qu'elle s'étendît au-delà de ce tems

STANISLAS se transporta d'abord à la Cour de Vienne. Le service que lui avoit rendu Jean III. en délivrant cette Capitale, alliée par les Turcs, avoit resserré plus étroitement que jamais les nœuds de l'Alliance qui avoit toujours uni cette Cour avec celle de Pologne. Dans ces dispositions il n'étoit pas possible qu'on ne fit une réception des plus satisfaisantes à un Etranger de cette considération, & qui d'ailleurs sembloit mériter ces égards par ses qualités & par sa conduite. De-là il prit le chemin d'Italie, & se rendit à Rome. Il y obtint du Pape Innocent XII. une audience particulière, & vit par les ordres du Pontife tout ce qui peut être digne de la curiosité d'un Etranger. Il semble que celle de Stanislas augmenta à la vûe de ce que lui offrirent de remarquable la Cour de Florence & la

& la ville de Venise. Il fit un long séjour dans ces deux places, & reçut dans l'une & l'autre toutes les marques de distinction, dûes à sa naissance & à son mérite. Il parut à Florence *incognito* ; mais son caractère & ses manières le firent connoître au Grand Duc, qui eut pour sa personne toute la considération possible.

APRÈS avoir ainsi passé l'Hyver en Italie, le Prince en partit au Printems, & continua son voyage pour la France ; il arriva à Paris vers le commencement de l'Été. Il avoit fait ses exercices en Pologne, il y avoit atteint à un certain degré, il parvint ici à celui de perfection ; de manière qu'il n'y eut aucun de ses collègues dont il ne s'attirât les regards & les applaudissemens. De toutes ces Ecoles celle de la Cour fut pour lui la plus essentielle. Muni de grandes recommandations, & proche parent du Roi Jean III. qui, comme on sait, s'étoit allié avec une des premières Maisons de France, il se présenta à la Cour, & y eut accès. Cependant le ménagement avec lequel il usa de cette liberté, plut au Roi, qui, charmé de ses manières & de sa conduite, eût encore été plus satisfait s'il avoit pû l'attacher à sa Cour. Peut-être eût il accompli les souhaits du Monarque, sans la triste nouvelle



qu'il apprit de la mort du Roi Jean Sobieski de très glorieuse mémoire, & sans les ordres qu'il reçut du Comte son Pere de retourner en Pologne. Ceux qui ont accompagné ce Prince dans ses voyages, & qui sont encore en état d'attester la vérité, conviennent unanimement que la Cour de France marqua autant de regret de cette séparation, que Stanislas témoigna de douleur au moment de son départ.

PEUT-ETRE seroit-il à propos d'interrompre ici le fil de l'histoire pour nous donner le tems d'envisager la qualité de cette séparation, comme un pressentiment de tout ce qui l'a suivi. En effet, Stanislas se seroit plutôt attendu à voir arriver l'impossible, que de s'imaginer qu'un Héritier de la Couronne de France entreroit un jour dans sa famille, & lui prépareroit dans ses malheurs un refuge assuré, & un séjour exempt de toute inquiétude. C'est ainsi que les secrets de la Providence sont impénétrables ; c'est ainsi, dis-je, que d'une manière surprenante elle dispose de la fortune des hommes, dont elle n'ensevelit la source & le but dans la profondeur de sa Sagesse, qu'afin de tempérer la joie ou la douleur de ses créatures, à mesure qu'elle permet que les choses réussissent, ou échoient.

STA-

STANISLAS prit congé de Louis XIV. & de toute sa Cour dans les transports mutuels d'une vive tendresse. De là, il traversa la Hollande & l'Empire, où aiant eu occasion d'examiner de près les manières de plusieurs Cours différentes, il arriva en Pologne, qui déplorait amèrement la perte du vrai Pere de la Patrie en la personne du Roi Jean III. Immédiatement après son retour, Stanislas fut honoré de la charge de Staroste d'Odolanow, & en cette qualité il fut mis à la tête des Députés, chargés de faire les complimens de condoléance à la Reine Douairière au nom des Palatinats de la grande Pologne. Zaluski parle entre autres choses de cette Députation, dans des termes qui prouvent avec combien de grace & d'éloquence Stanislas s'acquitta de sa commission.

NOUS avons déjà parlé de la facheuse situation où la mort du Roi plongea le Roïaume de Pologne. Cet interregne étoit si dangereux, si critique, qu'il falloit une attention particulière pour se soutenir. Il est aisé de juger que la Famille de Leszcynski ne fut pas exempte d'embarras; plus elle étoit nombreuse; & plus elle étoit sujette à être tentée. Enfin, le moment vint que toute la République se divisa en deux Partis

tis : l'un se déclara pour le Candidat proposé par la France; l'autre se rangea du côté de celui de Saxe. Il étoit probable que chaque Parti feroit des efforts pour engager la Famille de Lesczynski à entrer dans ses intérêts; il est même vrai que par l'effet d'un attachement naturel à la Maison de Bourbon, cette Famille paroissoit avoir pour elle bien des égards. Cependant le bien de la Patrie fut le motif qui fit prendre au Palatin de Lenczicz & à son Fils une voie toute différente. L'intérêt n'étoit pas pour ce Seigneur un appas séduisant; ses richesses le mettoient au dessus de pareilles ressources, chacun étoit prévenu de son desintéressement, & on savoit lui rendre justice, en ce qu'il avoit toujours préféré le bien de la Republique à ses propres avantages. Plein de ce sentiment, le Palatin confirma l'Élection du feu Roi Auguste II. assista en 1697. au Couronnement de ce Prince, & fit la fonction de porter devant lui les marques ordinaires de la Royauté. Ce fut le même jour que Sa Majesté créa le Staroste d'Odolanow, Fils de ce Palatin, Echantillon de la Couronne; charge, dont il s'est acquitté depuis au grand contentement de son Souverain.

UNIQUE héritier d'une si puissante Famille,

mille, Stanislas consentira l'empressement qu'on lui rémoigna d'en voir prolonger la durée par les fruits du mariage. En 1698. il sechoisit une Epouse des plus accomplies du Roïaume, & aussi distinguée par la beauté, que par les richesses & par la vertu. C'étoit la Fille d'Opalinski, Castellan de Posnanie, Seigneur recommandable par son zèle envers la Patrie. & qui mourut six ans avant Czarnkowska son Epouse, décédée à Brest le 8. de Décembre 1701. Catherine Opalinska étoit née en 1680. & étoit alors âgée de dix-huit ans. On comptoit qu'elle avoit sous sa dépendance soixante villes & cent cinquante villages; dot très considérable. Le 25. de Mai de l'année suivante le Ciel bénit ce mariage par la naissance d'une Princesse, qui fut nommée *Anne*: cependant l'affliction succéda bientôt à la joie; cette Princesse mourut, & il semble qu'en mourant, elle ait voulu donner plus de relief à la réputation de celle qui la suivit. Celle-ci s'appella *Marie*, & nâquit le 23. de Juin 1703. Heureux jour, qui, pour ainsi dire, fit éclore la gloire de la Maison de Leszynski, & donna à la France une Reine contre l'attente de tout le monde!

CEPENDANT le Roïaume de Pologne étoit entré en guerre avec la Couronne de Suède.



Suède. Nous avons déjà parlé des motifs qui donnerent lieu à ces hostilités ; nous avons touché quelque chose de leurs commencemens & de leurs suites, il paroît inutile de nous étendre davantage sur ce point. Il n'est presque personne qui n'ait en main de quoi s'en instruire ; d'ailleurs il seroit plus expédient pour nous de perdre tout à la fois le souvenir de cette guerre & des biens qu'elle nous a enlevés, s'il dependoit de nous d'oublier nos malheurs, comme il nous est libre de nous plaindre. Pour donner à cette histoire tout l'éclaircissement nécessaire, nous ne pouvons légitimement nous dispenser de parler du malheur qu'eut la Famille de Leszcynski d'encourir la disgrâce du Roi Auguste à l'occasion de la présente guerre & des troubles de la Maison de Sapieha, lors même que cette Famille s'empressoit de donner à son Souverain des marques éclatantes de sa fidélité.

Le Roi, par une suite de la grande confiance qu'il avoit en la personne du Trésorier de la Couronne, homme d'une sagesse reconnue & d'une expérience consommée dans les affaires, lui avoit remis, conjointement avec le Palatin de Kalisch, le soin de terminer les différends de la Maison de Sapieha. Ces deux Conciliateurs, sur-tout  
le

le premier, eurent le bonheur de vaincre l'opiniâtreté des Chefs de cette Maison, jusque là qu'ils se rendirent à Varsovie & se réconcilièrent avec le Roi. Cette réconciliation ne fut que simulée; aussi ne dura-t-elle qu'autant que les Sapieha trouverent occasion de renouveler leur ressentiment. Elle s'offrit lorsque les Suédois vinrent camper sur les frontières de Lithuanie. Ils avoient besoin de secours pour parvenir à leurs fins; ils jugerent à propos de se jeter dans leur Parti. Dans cet intervalle la Diète se tint à Grodno, où le Trésorier de la Couronne harangua le Roi dans des termes fort pathétiques, & qui renfermoient tous les sentimens dont est capable un Sujet zélé pour sa Patrie. Cependant son discours fut contredit & pris en mauvaise part, entre autres par Prebendow, Vaivode de Marienbourg, ennemi le plus déclaré de ce Seigneur. Ce Vaivode ne s'en tint pas là, il fit entendre au Roi que le Trésorier de la Couronne ménageoit des intrigues avec le Roi de Suède; ce qu'il s'efforça de prouver par une lettre du Comte de Güldenstern. Il ajouta que le Palatin Leszczyński, en qualité de Général de la grande Pologne, aiant été chargé de la part de Sa Majesté d'user de prudence envers les Suédois, & de ne les pousser à  
bout

bout que dans un cas de nécessité, il ne se conformoit aucunement à ses ordres, puisqu'il avoit pour eux plus de ménagement que sa commission ne portoit. Enfin, toutes ces suggestions furent relevées par une lettre qui tomba entre les mains du Roi; elle étoit écrite par l'épouse du Palatin de Lenczicz, qui y accusoit de connivence le Trésorier de la Couronne avec la Cour de Suède.

QUELQUE apparentes que fussent ces preuves, néanmoins, loin d'y avoir rien de vrai, ce n'étoit qu'un tissu de calomnies de la part du Vaivode de Marienbourg. C'est assez l'ordinaire qu'elles fassent impression, elles en firent une si grande sur l'esprit du Roi, que non-seulement il conçut de la haine pour le Trésorier de la Couronne; mais encore ne put s'empêcher de lui faire annoncer sa disgrâce. Il y a apparence que ce Prince reconnut dans la suite l'innocence de l'Accusé, puisqu'il le fit assûrer de sa bienveillance par Zaluski, Evêque de Warmie; mais ce Seigneur fut si sensible à l'injustice qu'on lui faisoit, qu'il résolut d'abandonner le Roïaume à son mauvais sort, & de se retirer avec son Fils à Oels, ville de Silésie. Le jour même de son départ il écrivit au Roi une lettre fort  
tou-

touchante, & dans laquelle il tâcha de prouver son innocence. Il ne quitta alors sa Patrie que pour n'y plus revenir : la mort prévint l'effet de l'entremise de l'Evêque Zaluski, & lors même qu'il fut sur le point de se rendre à Thorn où étoit le Roi Auguste, ce Seigneur mourut à Oels le 31. de Janvier 1703. Stanislas, son Fils unique hérita des vastes domaines que possédoit feu son Pere ; il retourna aussi-tôt en Pologne, résolu de suivre & d'exécuter ses projets. Cependant les affaires avoient tellement changé de face par la combinaison des circonstances, qu'il crut devoir plutôt profiter du tems pour conserver sa personne & ses biens, que de songer à cultiver les bonnes grâces du Roi.

Nous avons dit que la victoire, remportée par le Roi de Suède à Pinczow ou Clisfow, avoit rendu ce Prince si fier & si intraitable, qu'il ne vouloit point entendre parler de paix ; nous ajouterons qu'à l'Assemblée, convoquée à Varsovie par le Primat, sous le prétexte d'une pacification. il mit la violence en usage pour faire déposer le Roi Auguste. Quelque pressantes que fussent les raisons qu'alleguerent à ce Prince ses Ministres les plus confidens, quelque soin qu'ils prissent de lui remontrer les facheuses



conséquences qui pouvoient résulter de cette démarche, ils ne purent rien gagner sur son esprit. Ce Monarque étoit si entêté de son dessein, qu'il dit publiquement en termes exprès: *Dussai-je rester cinquante ans en Pologne, je n'en sortirai point que je n'aie détrôné le Roi.* Tout sembloit concourir, à ses fins. L'armée de Saxe, quoique réquippée, quoique postée près de Pultusk aussi avantageusement qu'il se puisse, fut si consternée à la vûe de ce Héros, que la moitié de l'armée se débanda & prit la fuite. Le Général Steinau fit une courte résistance, & se vit obligé de suivre l'exemple des autres. A cette infortune succéda le siège de la ville de Thorn. Quoique celles de Dantzic & d'Elbing aient été exemptes d'un pareil sort, cependant la première fut mise à de grosses contributions, & la seconde fut extrêmement foulée par les quartiers qu'on l'obligea de fournir aux troupes, qui malgré cette charge lui enleverent près de deux cens canons de fonte.

DANS ces entrefaites une partie de l'armée de la Couronne se joignit à la Confédération de Varsovie, & élut de plein gré Stanislas, Palatin de Posnanie, pour la commander. Ses raisons étoient, que faute d'avoir eu un Chef convenable, elle n'avoit fait

fait jusqu'alors que rôder de côté & d'autre sans commandement, sans solde, & que malgré elle, elle avoit été obligée d'être à charge aux habitans de la campagne. Cette élection fut pour Stanislas un nouveau sujet d'inquiétude. En effet, ne point agréer ce poste, c'étoit exposer au pillage tous ses biens, qui sans cela n'étoient déjà que trop endommagés. Quiconque connoît les risques que court la République de Pologne en tems de guerre, conviendra facilement que ces sortes de brigandages ont toujours été à craindre. D'ailleurs, Stanislas avoit lieu d'apprehender que le Roi ne desapprouvat le choix qu'on avoit fait de sa personne. C'est pourquoi il prit le parti de lui écrire, & protesta que la Confédération de Varsovie n'avoit d'autre intention que de conserver la personne Roïale, & de rétablir la liberté & la tranquillité publique ; ajoutant que pour lui, il seroit inviolablement attaché aux intérêts de Sa Majesté. Le sentiment de Zaluski étoit de tâcher d'attirer l'Assemblée de Varsovie dans le parti du Roi ; mais au lieu de suivre ce prudent avis, on maltraita fort ses Députés, sans avoir égard au caractère d'une Nation, à qui les duretés sont insupportables. En un mot on rejetta les sages conseils des anciens Sénateurs.

LES esprits que le Primat avoit aigris, en exagérant l'enlèvement des deux Princes dont nous avons parlé, s'échauffoient tous les jours de plus en plus. Le Prince Alexandre Sobieski s'étoit rendu auprès du Roi de Suède pour le solliciter de venger la querelle de ses freres. Ce Monarque, qui par cet endroit-là même se voioit traversé dans son projet, impatient d'ailleurs de le mettre en exécution, n'hésita point de faire offrir au Prince Alexandre la Couronne, dont il avoit voulu disposer en faveur d'un de ses freres ; mais celui-ci remercia le Roi de la grace qu'il vouloit bien lui faire, & lui donna lieu d'être étonné d'un refus, que peut-être le Prince Alexandre eût épargné, s'il avoit eu moins d'estime pour son Frere, & plus d'inclination pour la gloire.

TELLE étoit la situation des affaires en Pologne, lorsque Stanislas fut député au Roi de Suède par la Confédération de Varsovie. Il étoit chargé de représenter à Sa Majesté l'embarras où se trouvoient les Etats du Roiaume par rapport à l'enlèvement des deux Princes Sobieski, & de la supplier de vouloir bien sans perte de tems travailler à dissiper les maux qui désoloient la République. Le Roi ne connoissoit ce Délégué que de réputation, son abord lui plut.

Un

Un air majestueux, sincère & affable brilloit dans ses yeux. Ses manières, & les graces dont elles étoient accompagnées, sa physionomie, sa prestance, furent autant d'attraits dont le Roi fut frappé. Plus l'entretien fut long, & plus les qualités du Député se développèrent, plus son éloquence & la sage précaution qui régloit ses discours, charmèrent ce grand Connoisseur en fait de gens de mérite. Ce n'étoit pas la coutume de ce Monarque de tenir de longues conférences ; il s'empressa d'en avoir une avec le Palatin, & qui roula sur les affaires les plus importantes de la République. Il y fut question du Roi Auguste, du Primat, de la réunion de l'Assemblée de Varsovie, de l'enlèvement des deux Princes Sobieski, & autres matières d'Etat. Le principal objet qu'eut le Roi dans cette longue conférence, fut de s'instruire plus amplement du caractère du Palatin ; il le pénétra si à fonds, qu'il dit hautement qu'après lui, il ne connoissoit personne qui eût un talent aussi particulier de gagner les Partis & d'ajuster les Differends. Il manquoit au Roi quelque chose de plus pour appuier son jugement : c'étoit de s'informer exactement de toutes les particularités qui regardoient le Comte Lesczynski ; il eut la satisfaction d'apprendre qu'il



ne s'étoit point trompé dans l'opinion qu'il en avoit conçue.

EN effet, Stanislas avoit eu une éducation bien différente de celle que l'usage a établie dans les familles de Pologne. Dès sa jeunesse il avoit été élevé dans les fatigues continuelles des pénibles exercices; il ne couchoit la plupart du tems que sur un simple matelas, & se servoit moins de ses Domestiques pour sa commodité particulière que pour celle d'autrui. Il les dispensoit du devoir d'habiller & de deshabiller leur Maître; il regardoit ce service que les jeunes gens souffrent qu'on leur rende, comme une délicatesse inexcusable & digne du Sexe. Il passoit pour un prodige parmi ses sujets; sa libéralité, sa douceur, son attention pour eux, étoient relevées par une tempérance, d'autant plus admirable, qu'elle se trouve rarement attachée à la conduite des Grands de la Nation. Chacun faisoit l'éloge du naturel équitable de ce Prince, qui, animé par l'exemple d'un de ses Ancêtres, surnommé *Publicola* pour avoir pris la défense de la Liberté opprimée, s'efforçoit de marcher sur ses traces, & de témoigner le même attachement par des effets nouveaux.

CEPENDANT le Primat s'étoit rendu auprès du Roi de Suède. Ce n'étoit pas pour faire sentir à ce Prince combien il seroit difficile

ficile d'élire un nouveau Roi de Pologne ; c'étoit plutôt pour tâcher de prolonger l'interregne, pendant lequel il avoit l'avantage de représenter la personne du Roi. Charles XII. n'avoit rien plus à cœur que de faire remplacer de son autorité un Trône, qu'il avoit rendu vacant par sa puissance. Désireux de savoir le sentiment du Primat sur le choix qu'il avoit à faire, il lui demanda lequel parmi le nombre des Grands du Royaume il en jugeoit le plus digne. Autant cette demande causa du déplaisir au Primat, autant eut-il d'adresse à y répondre. Il nomma trois Seigneurs qui lui paroissoient les plus capables de gouverner. Cependant il en fit un portrait si bizarre, que le Roi comprit qu'il n'étoit porté ni pour l'un ni pour l'autre. Le premier qu'il proposa, fut le Prince Sapieha ; mais dont la fierté & l'esprit dominant, disoit-il, ne sympathisoient à aucun égard avec le génie d'un peuple aussi libre que l'étoit la Nation Polonoise. L'autre, fut Lubomirski, Grand-Maréchal de la Couronne, Seigneur, âgé de soixante ans ou à peu près ; âge qui, selon le sentiment du Primat, étoit ordinairement susceptible d'épargne & d'avàrice. Le troisième, fut le Palatin de Posnanie, à qui il n'eut à reprocher que le défaut de jeunesse & le manque d'expérience. *Qu'appellez-vous jeunesse, ré-*

pondit le Roi à l'occasion de ce dernier ? *Ne sommes-nous pas l'un & l'autre à peu près du même âge ?* Là-dessus aiant tourné le dos au Primat, il lui fit connoître qu'il y alloit du sérieux. Ce jeune Héros étoit alors dans sa vingt-deuxième année, au lieu que Stanislas avoit déjà accompli sa vingt-septième; de manière que les raisons du Primat ne servirent qu'à le rendre lui-même suspect au Roi de Suède. En effet, il sembloit que ce reproche rejaillissoit sur Sa Majesté, comme si la sagesse & l'expérience dépendoient uniquement du secours de l'âge. Après cela, doit-il paroître étonnant que Charles XII. dépêchât le Général Horn à la Confédération de Varsovie pour lui faire part de ses intentions, & pour lui signifier qu'en conséquence elle eût à élire un nouveau Roi dans l'espace de six jours; ajoutant qu'il ressentiroit un vrai plaisir, s'il apprenoit que par une conformité de suffrages elle eût fait choix de la personne du Palatin de Posnanie.

C'EST quelque chose de singulier, quoique l'expérience journalière nous l'apprenne, que nous ignorions souvent toutes les circonstances d'une affaire, tandis qu'elles sont connues d'ailleurs. Cela arrive, ou parce qu'on suppose qu'elles nous seront révélées, ou parce que nous n'avons personne assez fin-

sincère; & qui se fasse un devoir de nous en instruire. Tel étoit le sort de Stanislas, Par-tout on le regardoit comme Souverain, sans qu'il fût ce qui se passoit à son égard. Il étoit même déjà Roi de Pologne, avant qu'il apprît le changement de sa condition.

Le Comte de Horn arriva à Varsovie le 7. de Juillet. A peine y fut-il arrivé, qu'il fixa au 12. du même mois le jour de l'Élection. Le Primat qui connoissoit à fonds l'intention du Roi de Suède, & qui savoit combien elle étoit contraire à ses vûes, mit tout en usage pour disposer les Grands du Roïaume à parer ce coup, du moins à ne point agréer la Convocation. Mais il sembla que le Ciel, résolu de tirer vengeance des fourberies du Cardinal, permit que l'Élection se fit. Le tems a décidé si ce fut à l'avantage, ou au préjudice de celui en faveur de qui se réunirent les suffrages. Voici les circonstances de cette Election.

ON s'assembla vers les trois heures après-midi dans l'endroit assigné pour cet effet. Il étoit pourvû d'une bonne garde de troupes Suédoises; ce qui étonna fort Jenezalski, Porte-Enseigne de Bielski, & les Nonces de Podlachie. Le Primat ne s'y trouva pas; & affectant de paroître fidèle à Auguste son Roi légitime, il s'éloigna avec les Palatins



de Posnanie, de Lenczincz & de Siradie. Swiecicki, Evêque de Posnanie, fut obligé de suppléer au défaut du Primat & d'en faire les fonctions, comme celui qui après le Cardinal, étoit le plus respectable de tous les Ecclésiastiques présens à l'Electon. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, ce fut que le Comte de Horn & deux autres Généraux y assisterent personnellement en qualité d'Envoies Extraordinaires. On prétend même que le premier parut au Champ d'Electon dans le même équipage, qu'étant descendu de cheval, il avoit mis pied à terre; c'est-à-dire, tout botté & tenant un foïet à la main.

APRÈS avoir selon la coutume consumé le tems en pompeuses harangues, & qui dans le fonds n'aboutissent à rien, il étoit déjà neuf heures du soir sans qu'on eût fait le moindre progrès; il étoit même à craindre qu'on n'en fit aucun. Plusieurs Députés formoient de grandes oppositions; le Maréchal lui-même étoit fort éloigné de tomber d'accord. Tantôt ils représentoient qu'il étoit impossible qu'on procedât à une Electon dans les formes, à cause de l'absence du Primat & de quelques autres Sénateurs; tantôt qu'il falloit que ceux de la petite Pologne & de Lithuanie y concourussent par leur

leur présence & par leurs suffrages. Enfin, le Comte de Horn trouva moïen de persuader l'Evêque de Posnanie, qui au nom de la République proclama Stanislas Leszcynski, Roi de Pologne. Aussi-tôt après on entendit une voix qui s'éleva de la multitude, & qui fit retentir ces paroles : *Vive Stanislas, Roi de Pologne.* Chacun s'empressa de faire les mêmes vœux, & ces cris furent cause qu'on ne put entendre ceux que poussèrent les Opposans. Qui se seroit imaginé que cette voix fût celle du Roi de Suède ? Ce Prince s'étoit clandestinement transporté à Varsovie, & de-là au Champ d'Election, où il s'étoit glissé parmi ceux qui avoient droit de suffrage. C'étoit-là un effet de son ambition ; il vouloit avoir la gloire de participer lui même au choix d'un nouveau Roi, comme il avoit eu celle de déposséder l'autre. En mémoire de cette Election, on frappa une Médaille assez remarquable. D'un côté on y voioit le buste du nouveau Roi, armé de toutes pièces, la tête découverte & orné du Manteau Roïal, avec ces mots : D. G. STANISLAUS I. REX POLONIÆ. C'est-à-dire, *Stanislas I. par la grace de Dieu Roi de Pologne.* De l'autre côté paroissoit une fusée qui montoit en l'air. La Légende, IN SPLENDOREM RAPITUR, signifie, *La brillante*

*lante élévation de Stanislas.* L'Exergue: STAN. LESZYNSKI IN REG. POL. ELIGITUR. 19. JUL. ANNO 1704. *Stanislas Leszczyński, élu Roi de Pologne le 19. Juillet 1704.*

BRISONS sur cette matière; il est tems d'examiner de plus près quels étoient les sentimens de ce nouveau Roi, eu égard à des circonstances si étonnantes. Pour peu qu'on démêle soigneusement tout ce qui s'est tramé depuis le commencement jusqu'à la fin, on verra que le Palatin de Pologne n'a jamais eu dessein de détrôner le Roi Auguste en accédant à la Confédération de Varsovie; & loin qu'on puisse le soupçonner d'avoir eu de pareilles vûes, jamais il ne lui vint dans l'esprit d'aspirer à la souveraineté. Nous avouerons que sa naissance, ses richesses & ses qualités personnelles le mettoient au-dessus de tout ce qu'il y avoit alors de personnages respectables dans le Roïaume; cependant Stanislas étoit trop spirituel, trop pénétrant, trop sincère pour briguer la Couronne. On ne croit pas qu'on puisse nous accuser de flatterie & d'indulgence; ce fait est établi par des preuves si convaincantes, qu'il faudroit être depourvû de bon sens, ou aveuglé par la partialité pour ne point s'y rendre. L'unique objet qu'eut Stanislas en participant à

la Confédération de Varsovie, fut de maintenir autant qu'il seroit possible, la Liberté de la Nation, & de prévenir par l'efficace d'une paix générale les attentats auxquels elle étoit exposée. Cette flatteuse espérance fut celle dont se servit le Roi de Suède pour gagner les Etats confédérés. En effet, de qui pouvoient-ils attendre, de qui pouvoient-ils obtenir une paix si desirable, sinon d'un Conquérant, de la discrétion duquel il dépendoit de l'accorder? Peut-être nous dira-t-on que les Confédérés eux-mêmes mirent obstacle à la paix, en se détachant de la Confédération de Sandomir pour entrer dans celle de Varsovie. Il ne seroit pas difficile non seulement de faire voir que cette seconde Confédération occasionna réellement la scission qui se fit dans la première, mais encore de prouver que la plupart des Sénateurs, confédérés en faveur d'Auguste, s'étoient plutôt laissés entraîner par l'amour des présens & de leur intérêt particulier, que par un principe de devoir & d'attachement pour leur Souverain. Une preuve évidente de la vérité de ce que nous avançons, est l'étonnement que causa à l'Assemblée de Varsovie, & à Stanislas en particulier, la proposition qu'on y fit de détrôner le Roi. Quoi qu'il en soit, du moins  
cette



cette raison suffit-elle pour montrer combien le Palatin de Posnanie étoit éloigné de prétendre à la Couronne. Des que ce Seigneur eut pénétré la ferme résolution du Roi de Suède, & qu'en homme prudent & sage il en eut prévu les conséquences, il s'efforça de persuader au Monarque de faire en considération du Prince Alexandre Sobieski, ce que l'infortune du Prince son Frere l'empêchoit de faire en sa faveur ; il accompagna même ses sollicitations de marques sensibles de contentement que lui procureroit une pareille déference.

IL est certain que Stanislas se seroit comporté tout autrement, si dans ses vûes il y avoit eu moins d'innocence & plus d'artifice. Paroît-il étonnant qu'il ne se soit point excusé, comme s'excusa le Prince Alexandre, d'accepter l'offre qu'on lui fit du Diadème, il paroîtra encore plus extraordinaire qu'il ne l'accepte que parce que le zèle dont il bruloit pour sa Patrie, l'obligeoit d'en consulter le repos & la tranquillité. D'un côté il voioit l'Etat sur le penchant de sa ruine, de l'autre, les Membres, irrités, desunis, denués de Chef, d'appui & de secours. Il connoissoit l'intention du Roi de Suède, & n'ignoroit point l'entêtement de ce Prince ; il étoit au fait des pratiques se-  
crettes

cretes du Primat par l'experience qu'il en avoit faire à son préjudice ; enfin , il s'imaginoit qu'on ne pouvoit mieux faire , que de profiter du tems pour rendre à un Corps si considérable un nouveau Chef en la place de celui qu'on lui avoit enlevé de force , & qu'on prévoyoit en devoir être séparé pour jamais , ou ne pouvoir lui être réuni que très difficilement. Il faisoit attention aux caprices du Destin , qui sembloit l'avoir choisi pour prévenir les souhaits d'un Monarque , & pour lui complaire en les accomplissant ; Monarque , qui tout à la fois avoit l'autorité de commander souverainement , & la force de se faire obéir. En un mot , ce généreux Palatin aima mieux se sacrifier pour le bien de sa Patrie , que de la voir périr par un enchainement affreux de troubles & de malheurs. On sait que l'évenement n'a point concouru à favoriser ces plausibles intentions ; c'est un de ces secrets inconnus aux hommes & réservés à la divine Providence , qui dirige tout à son gré , sans avoir égard aux vœux de ses créatures. Rentrons en matiere.

LE lendemain du jour de l'Electon de Stanislas , le Roi de Suède le fit prier de se rendre à son Quartier général. Le nouveau Roi s'y transporta , & y fut reçu avec toutes  
les

les marques de distinction dûes aux Têtes couronnées. Bientôt après il y reçut les soumissions du Primat & de tous ceux, qui, conjointement avec ce Prélat, s'étoient absentés au jour de l'Élection. Cette cérémonie se fit au Quartier général à la vûe de tout le monde. Il y eut moins de sincérité que d'extérieur: le nouveau Roi s'en aperçut, & fut se contraindre; il les reçut tous, mais avec un air si engageant, qu'ils furent convaincus que tout autre que lui, doué de ses qualités personnelles, seroit le Roi le plus accompli qu'ils pussent desirer.

CHARLES XII. ne négligea aucune occasion capable de procurer de la gloire au nouveau Roi, & de contribuer à la sûreté & à la tranquillité de sa personne. Avant tout, il fit adresser à tous les Palatinats & Districts du Roïaume un Universal, en forme de Lettres-patentes. Cet Universal, qui fut affiché dans toutes les Provinces, devoit servir de serment de fidélité pour les sujets & Vassaux de la Couronne. On ne laissa rien à desirer au nouveau Roi, ni du côté des troupes, ni du côté des munitions. Les Confédérés de Sendomir l'avoient publiquement déclaré rebelle; ces préparatifs étoient destinés pour les contraindre à se soumettre de bonne grace, ou pour les y obliger par la force,

force, & pour parvenir ainsi au point essentiel, qui étoit de rétablir la paix & la tranquillité dans le Roïaume. Dans cette intention Charles XII. marcha à Lemberg le mois suivant. Il avoit été informé que le trésor de son Ennemi y étoit en dépôt, & que les principaux Seigneurs du Roïaume y avoient sauvé ce qu'ils avoient de plus précieux. Il attaqua cette place, la prit d'assaut le 6. de Septembre, & y fit en effet un butin plus considérable qu'il ne se l'étoit peut-être imaginé. Autant ce Monarque eut de bonheur dans ses entreprises, autant Stanislas fut malheureux. Il y avoit à peine six semaines qu'il portoit le titre de Roi, lorsqu'un accident imprévu faillit à le lui faire perdre. Varsovie étoit alors le lieu de sa résidence, & il étoit sur le point d'en sortir pour marcher au siège de Lemberg, quand il reçut la nouvelle que le Roi Auguste s'approchoit de cette ville avec une armée de vingt mille hommes. Ce Héros, aiant rétabli en peu de tems la perte qu'il avoit faite dans son dernier échec, pénétra par des chemins détournés, & fit tant de diligence pour être à portée de Varsovie, qu'il trompa le Roi de Suède, malgré tous ses préparatifs & les précautions qu'il avoit prises. Ce dernier avoit à la gloire de son Ennemi, qu'il



ne s'étoit point attendu à un pareil exploit de bravoure.

DANS ce tems-la Varsovie n'étoit point en état de défense. Le Comte de Horn y commandoit, & n'avoit avec lui que quinze cens hommes qui tenoient lieu de garnison. Un corps de dix mille hommes étoit au service du Roi Stanislas; ils étoient tous Polonois, je veux dire du nombre de ces Soldats qui font consister la vraie bravoure à échapper au danger par la fuite, afin de pouvoir se rallier & se représenter dans l'occasion. Ajoutons à cela que Varsovie fourmilloit encore de zélés partisans du Roi Auguste, & qui, malgré l'hommage qu'ils avoient rendu au nouveau Roi, n'attendoient peut-être que le moment de favoriser l'entreprise de leur premier Souverain. Dans cette conjoncture il étoit de la prudence de veiller à sa sûreté par une retraite faite à propos. Le Roi Stanislas qui couroit le plus de risque fut celui qui pensa le moins à se garantir. L'intrépidité avec laquelle il avoit bravé en différentes occasions les assauts de ce tems orageux, l'avoit accoutumé au péril, & lui avoit donné une espèce d'insensibilité, qui le rendoit moins attentif à sa conservation qu'à celle d'autrui. Il se donna des soins pour mettre à couvert la Princesse  
sa

sa Mere, la Reine son Epouse, avec les deux Princeesses qui l'avoient accompagné, & les fit conduire à Posnanie, escortées d'un bon nombre de troupes. Ensuite il laissa au choix des Seigneurs de sa Cour qui avoient pris le parti de le suivre, de se retirer où ils jugeroient à propos, ou de par tager avec lui les succes de sa fortune. Le Primat fut le premier qui s'enfuit à Dantzic; & si j'excepte le seul Evêque de Posnanie, à qui le Roi fut plus redevable de sa compagnie à la goutte dont il étoit tourmenté, qu'à l'inclination qu'il avoit de rester auprès de sa personne, il n'y en eut pas un qui ne suivit l'exemple du Cardinal. Ce Prince, quoiqu'abandonné, ne s'abandonna pas lui-même; plein de courage, il voulut seul tenir ferme & attendre l'effet de son destin, dont la rigueur se faisoit sentir dès le moment même de son Avenement au Trône. Que dire de cette resolution? N'étoit-ce pas vouloir tenter le danger & exposer volontairement sa liberté, sa gloire & sa vie? Cependant on eut bien de la peine à faire valoir ces raisons, & à faire comprendre au Roi la nécessité indispensable où on étoit de faire une retraite. Enfin, il résolut de sortir de Varsovie, & de marcher à Lemberg sous une escorte de six mille hommes qu'on

avoit tirés de l'armée de la Couronne. Le Général Horn prit de son coté la précaution de se retirer dans le château avec le peu de troupes qu'il commandoit, résolu d'y attendre tranquillement son sort. Celui qu'il eut, fut de capituler après une courte résistance, & de se rendre aux troupes Saxonnes prisonnier de guerre avec toute la garnison. Sur les instances du Nonce Apostolique, l'Evêque de Posnanie, malgré son incommodité, fut arrêté & conduit en Saxe, où il mourut quelque tems après.

LA satisfaction que procura ce succès au Roi Auguste, ne fut pas de longue durée. Il semble qu'il n'avoit eu le bonheur de chasser son Rival, que pour lui donner occasion d'en faire autant à son égard. Le cas arriva sous les yeux du Roi de Suède. Ces deux Heros en neuf jours de tems firent une marche de cinquante lieues avec tant de succès, qu'ils joignirent le Général Schulenburg. Ce fameux Capitaine, à qui le Roi Auguste avoit confié le commandement de ses troupes, fut d'autant plus alarmé de voir les Ennemis de si près, qu'il croioit en être éloigné de la longueur du trajet qu'ils avoient fait. Les deux armées en vinrent à la charge près de Punitz, village du Palatinat de Posnanie. Le combat dura  
trois

trois heures. Le Général Schulenburg fit tout ce qu'on pouvoit attendre de ses talens ; cependant il fut obligé de plier , & de céder le champ de bataille aux Ennemis. Il fit une retraite ; mais avec tant de prudence & de précaution , que quoique vigoureusement poursuivi , il ne put être entamé. La manière dont ce Capitaine évita les inconvéniens de la retraite , étonna le Roi de Suède. Ce Prince n'hésita point de dire que Schulenburg les avoit tous surpassé en valeur.

CET avantage ne fut pas le seul qu'on remporta : on s'étoit signalé contre les Russiens dans la Courlande ; on avoit eu le dessus dans la Lithuanie & dans la Pologne sur les Mécontents. Tous ces succès franchirent au Roi Stanislas le chemin de Varsovie , d'où il avoit été obligé de se retirer peu de tems auparavant. Il y fut reçu avec des témoignages de joie moins équivoques qu'au tems de son Election. La Noblesse s'y rendit en foule , & fit voir par ses manières qu'elle reconnoissoit que le caprice n'avoit eu aucune part au choix d'un Souverain , aussi victorieux par ses Armes , qu'établi par celles de son Protecteur. La dernière perte que fit le Roi Auguste , le déterminâ à abandonner le Roïaume pour se reti-



rer à Dresde. Stanislas prit de-là occasion de penser à son Couronnement, & de faire toutes les dispositions nécessaires pour cette Cérémonie.

EN conséquence on convoqua une Diète à Varsovie, & le jour du Couronnement fut fixé au 4. du mois d'Octobre 1705. La Cour de Rome, informée de ces mesures, songea à les rompre. Elle crut ne pouvoir mieux réussir qu'en adressant à tous les Prélats du Roïaume un Bref, par lequel il leur seroit défendu d'assister au Sacre de Stanislas, sous peine d'Excommunication. Ce Bref fut secrètement envoyé à un Cordelier de Varsovie, avec ordre de le remettre en mains propres de tous les Prélats qui se trouveroient alors dans cette ville. Ce Moine prit le 23. de Septembre pour s'acquitter de sa commission. Le premier à qui il s'adressa, fut le Suffragant de Chelm; mais il en fut la dupe. Ce Prélat remit sur le champ au Roi la dépêche dans le même état qu'il l'avoit reçue. Le Commissionnaire eut ordre de comparoître devant Sa Majesté, qui lui demanda avec quelle témérité il avoit osé se charger d'une pareille commission. Le Moine chercha à s'excuser, & rejetta la faute qu'il avoit faite sur le Général de son Ordre, de qui il avoit reçu ce  
Bref,

Bref, & à qui, disoit-il, son devoir l'obligeoit d'obéir sans réserve. Cette démarche étoit digne d'un châtiment exemplaire; cependant le Roi trouva dans sa clémence de quoi la punir avec moins de rigueur. Ce fut de ne point donner le tems au Moine de retourner à son Couvent, & de lui ordonner de sortir incontinent de la ville.

CELA n'empêcha pas que le Bref ne fût insinué au Primat à Dantzic; on eut même la malice de l'afficher pendant la nuit à la porte de son hôtel. Le Cardinal en fut piqué au vif; il s'en plaignit hautement aux Magistrats & les requit d'informer contre les auteurs de cette entreprise. Quelques exactes que furent les perquisitions, il ne fut pas possible de rien déterrer; peut être l'hôtel même du Cardinal servit-il d'azyle contre les poursuites. Quoi qu'il en soit, ce fut pour lui un excellent prétexte de ne point assister au Couronnement. Cependant, dès le 24. de Septembre il écrivit aux Etats qui se trouvoient à Varsovie, pour les prier d'en hâter la cérémonie, les assurant que tout ce qu'ils feroient en conséquence, seroit censé avoir été fait & réglé par lui-même. D'un autre côté il n'oublia pas de féliciter le Roi de son prochain Couronnement, & de lui souhaiter toutes les prospérités

imaginables pendant le cours de son regne. Le même jour parut un Edit, qui défendoit sous de rigoureuses peines à tous les Ecclesiastiques de Varsovie de se mêler en rien des affaires d'Etat. Cette précaution fut jugée nécessaire pour prévenir les discordes qu'ils ont coutume de faire naître, soit sous le prétexte de quelque nécessité, ou du devoir de leurs charges.

LE 30. du même mois les Etats s'assemblerent au Château. L'Archevêque de Lemberg, que l'absence du Primat autorisoit à remplir sa place, porta la parole, remercia les Sénateurs & les Nonces du zèle qu'ils témoignoiént pour la Liberté de la Nation. Ensuite il proposa quelques moiens, relatifs aux Traités du Roi Stanislas avec le Roi du Suède; toucha plusieurs matières différentes, & finit, en invitant l'Assemblée à y faire de sérieuses réflexions. Ils'agissoit de maintenir le nouveau Roi sur le Trône; de faire une alliance contre la Russie; de rétablir la Maison de Sapieha dans ses emplois & dans ses anciens domaines; d'accroître, d'affermir leur union contre le Parti opposé; d'observer exactement les articles contenus dans le Traité d'Oliva; enfin de prescrire aux partisans du Roi Auguste un terme de deux mois pour se soumettre, & de déclarer

rer ennemis de la Patrie ceux, qui, après ce tems écoulé, persisteroient dans leur obstination.

TOUTE l'Assemblée examina avec beaucoup de précision les articles que nous appellons *Pacta Conventa*. Dès qu'ils furent tous dans les règles, le Roi sortit le 3. d'Octobre du Palais de Bielinski, & se rendit à l'Eglise de St. Jean, en cet ordre. Les Palatins & les Nonces en carosse, suivis des Evêques & autres Ecclésiastiques, ouvrirent la marche. Après eux venoit Sa Majesté dans un carosse magnifique, précédée d'un grand nombre de Gentilshommes & des Gardes du corps. Deux rangées de flambeaux formoient un passage depuis le vestibule de l'Eglise jusqu'au grand Autel, où l'Archevêque de Lemberg en Habits Pontificaux reçut Sa Majesté. Ce Prince se mit à genoux, & l'Archevêque lui fit la lecture des *Pacta Conventa* & du formulaire du serment requis pour leur observation. Ensuite Sa Majesté fut reconduite au Palais avec le même cortège & les mêmes cérémonies, excepté qu'à son retour elle fut immédiatement précédée par l'Archevêque de Lemberg & l'Evêque de Kamienieck.

LE 4. d'Octobre, jour fixé pour le Couronnement, le Roi se transporta de grand



matin au Château. Sa Majesté avoit observé un jeûne pendant les trois jours précédens : elle s'étoit préparée de cette manière à faire ses Dévotions pour se disposer au Sacre. A dix heures du matin, lorsque tout fut prêt pour la Cérémonie, on fit signe aux Ambassadeurs de la Cour de Suède de se rendre au Château. Ils y furent reçus avec toutes les marques de distinction dûes à leur caractère.

LA cour du château étoit occupée par un Bataillon rangé en ordre, enseignes déployées; tout y retentissoit du son des instrumens de musique. Les Ambassadeurs de Suède descendirent de carosse vis-à-vis du grand escalier, où ils furent reçus par Poninski Maréchal de la Cour, & à quelquel marches plus haut par le Prince Sapieha, qui les accompagna jusque dans la salle des Gardes. Le Colonel Poniatowski les y reçut de nouveau, & les conduisit jusqu'à la chambre du Roi. Là, les Ambassadeurs reçurent les complimens que leur fit le Castellan de Siradie avec un grand nombre de Gentilshommes, au nom du Roi & de la République. Ensuite le Grand-Trésorier de Lithuanie vint au-devant d'eux, & les introduisit dans la chambre même de Sa Majesté. Dès qu'elle leur eut donné audience,

ence, elle se rendit à l'Eglise de St. Jean de la manière suivante. D'abord marchaient les Pages & les Gentilshommes de la suite des Ambassadeurs de Suède, suivis des Nonces & d'un grand nombre de Seigneurs Polonois. Après eux venoit le Porte-Epée de Posnanie, l'épée nue à la main, puis le Castellan de Radzieck portant le globe Impérial, & ensuite les Castellans d'Uladiavie & de Leur, chacun munis d'un sceptre. Les deux couronnes étoient portées par le Grand Général de Lithuanie & le Castellan de Siradie, suivis du Prince Sapiéha, Trésorier de Lithuanie, qui représentoit le Maréchal de la Couronne. Les Ambassadeurs Suédois Wachszschlager & Palmberg précédoient Sa Majesté le Roi Stanislas. Ce Prince, armé de toutes pieces & couvert d'un manteau de pourpre, doublé de martres Zibellines, étoit accompagné du Comte Potocki & du Staroste Sapiéha. Immédiatement après, suivoit la Reine, vêtue d'une robe de toile d'argent; elle étoit conduite par le Général Baron de Horn, & escortée d'un grand nombre de Seigneurs & de Dames du premier rang, qui la suivirent à pied jusqu'à l'Eglise. On y avoit élevé sous deux dais vis-à-vis du grand Autel, deux Trônes qu'entouroient les Gardes du corps. Entre cet Autel & le premier

mier banc étoient placés trois fauteuils, destinés pour les Ambassadeurs de Suède, dont le plus distingué étoit le Baron de Horn qui conduisoit la Reine. Le Roi de Suède voulut assister au Sacre, & se rendit *incognito*, avec le Comte de Piper, le Duc de Wirtemberg & quelques autres Officiers Suédois, dans un appartement contigu au Château, & qui avoit toujours servi de tribune aux Rois de Pologne. On avoit dressé vis-à-vis de cet endroit une espèce de balcon pour la Reine Mere, les Princesses Royales, & plusieurs autres Dames Polonoises.

LORSQUE Leurs Majestés furent arrivées au pied de leurs trônes, elles y furent reçues par deux Evêques & deux autres Prélats. La Reine prit le chemin de la sacristie, le Roi fut conduit à l'Autel, où étoit l'Archevêque de Lemberg en Habits Pontificaux. L'Evêque de Kaminieck, s'adressant à ce Prélat lui dit: *Notre Mere la Sainte Eglise souhaite que ce brave Prince, ce Roi élu, soit couronné.* L'Archevêque demanda s'il en étoit digne, & s'il étoit résolu d'accomplir tous les devoirs attachés à la qualité de Souverain. L'Evêque ayant répondu qu'oui, on ôta au Prince sa cuirasse, & s'étant mis à genoux, il posa les mains sur les Saintes Evangiles, prêta le serment requis, & promit d'ob-

d'observer religieusement le contenu des *Pacta Conventa*. Ensuite aiant baissé l'anneau de l'Archevêque, il fit sa profession de Foi. Après cela on ôta la mitre au Prélat, qui à son tour se mit à genoux avec les autres Ecclésiastiques. Le Roi au contraire se coucha de son long, & resta dans cet état pendant tout le tems que durèrent les Litanies & les prières accoutumées.

DE's qu'elles furent achevées, l'Archevêque reprit sa première place, & le Roi s'étant remis à genoux, on lui ôta son manteau & le reste du harnois. Alors l'Archevêque fit à ce Princeles onctions à la paume de la main droite, au plis du bras, & entre les deux épaules, en prononçant ces paroles : *Je te sacre Roi au nom du Pere, & du Fils, & du St. Esprit. Ainsi soit-il.* Le Roi fut ensuite conduit dans la sacristie, d'où il retourna à l'Autel, revêtu d'une espèce de rochet (a). L'Archevêque lui présenta une épée nue, que le Prince rendit au Porte-Epée de la Couronne. Celui-ci la remit dans le fourreau, & en ceignit Sa Majesté, qui d'abord l'en retira & l'y remit elle-même, après l'avoir

(a) Les Polonois ont grand soin de conserver cet habillement de toile; ils s'en servent de drap mortuaire pour envelopper le corps de leurs Rois. Jean III. a été enseveli de la même manière.



voir maniée pendant quelque tems pour  
marquer qu'elle savoit en faire usage. Enfin  
l'Archevêque s'approcha du Roi, & lui posa  
la couronne sur la tête, pendant que deux  
Evêques lui mirent le sceptre à la main droite,  
& le globe Impérial à la gauche. Dans  
cet ornement Sa Majesté, accompagnée des  
Evêques & des Sénateurs, monta sur son  
trône, au pied duquel ils restèrent tous jusqu'à  
la fin de la Cérémonie. Un moment  
après le Roi se présenta devant l'Autel, &  
exigea de l'Archevêque que la Reine fût  
couronnée. Le Prélat promit de satisfaire  
Sa Majesté, & en conséquence deux Evêques  
se rendirent à la sacristie où étoit la Princesse.  
Ils l'accompagnèrent jusqu'à l'Autel: le  
Sacre & le Couronnement se firent à peu  
près de la même manière que nous venons  
de dire, & après la Cérémonie la Reine fut  
conduite à son trône. On entonna le *Te  
Deum*, qui fut accompagné d'une triple dé-  
charge de toute l'artillerie & de la mousque-  
terie de la garnison. Le Cantique fini, un  
Evêque donna le Missel à baiser au Roi &  
à la Reine, qui ensuite allèrent à l'offrande,  
& baisèrent l'anneau de l'Archevêque, avec  
diverses Reliques. De-là Leurs Majestés  
étant retournées à leurs trônes, elles assistè-  
rent à la Messe de cérémonie, communierent  
sous

sous les deux espèces, & reçurent la benediction des mains de l'Archevêque. A cette dernière cérémonie, le Maréchal de la Couronne se mit à crier *Vivent le Roi & la Reine*; ce qui fut repeté plusieurs fois par le peuple avec de grandes démonstrations de joie.

LEURS Majestés retournerent au Château dans le même ordre qu'elles en étoient sorties. Ce fut dans la grande salle qu'elles reçurent par l'Evêque de Kamienieck les complimens des Sénateurs & de la Noblesse. Le Trésorier Sapieha y répondit au nom de Leurs Majestés, qui leur accorderent à tous la faveur de leur baiser la main. On avoit dressé trois tables: celle du milieu, qui étoit de forme quarrée, & plus élevée que les deux autres, fut occupée par le Roi, la Reine, les trois Ambassadeurs de Suède, & servie par des Officiers du Roïaume. A celle de la droite se placerent les Sénateurs & les Nonces, & à la troisième les Dames & les Gentilshommes, tant Suédois que Polonois. Le repas fini, Leurs Majestés se transporterent à leur Palais avec toute la suite. Le lendemain, après les complimens réitérés du Sénat & de la Noblesse, elles se rendirent chez le Baron de Horn. Ce Général n'oublia rien pour répondre à l'honneur que  
lui

lui faisoient des Hôtes aussi illustres; il les reçut avec une magnificence vraiment royale, & les régala d'un Bal qui dura jusqu'à minuit. Telles furent les solemnités du Sacre, dont on célébra la mémoire par une Médaille, où d'un côté on voioit le buste du Roi avec ces mots: D. G. STANISLAUS I. REX POLONIÆ. *Stanislas I. par la Grace de Dieu Roi de Pologne.* & de l'autre côté un Soleil, qui de ses rayons échauffoit quantité de cigognes. Les mots de la Légende, PATRIO SUB SOLE SALUBRES, signifient que les peuples seront heureux sous le gouvernement d'un Prince de la Nation. Ceux de l'Exergue, STAN. I. IN REG. POLON. CORONATUR 4. OCTOB. ANNO 1705. marquent le jour & l'année du Couronnement du Roi.

LE 6. Octobre Leurs Majestés dînèrent seules, & le soir il y eut fête à l'occasion du mariage du Castellan de Meseritz avec une des premières Dames de la Cour. L'Archevêque de Lemberg en fit la cérémonie dans l'appartement de la Reine-Mère, à cause de l'indisposition de cette Princesse. C'est la coutume que les Rois de Pologne après leur Couronnement, tiennent table ouverte dans la grande galerie du Palais; le Roi & la Reine se conformerent à cet usage, & les  
nou-

nouveaux Mariés eurent l'honneur d'être admis à la table de Leurs Majestés. A quelque distance de-là il y avoit une autre table pour les Grands du Roïaume, les Dames & les Seigneurs les plus distingués; il y en avoit une troisième dans l'appartement du Maréchal de la Cour, & qui étoit réservée aux Chevaliers de l'Ordre. Après le repas, le Roi & la Reine se rendirent dans une salle où il n'y avoit en tout que deux fauteuils, & où Leurs Majestés prirent place. Le Roi ouvrit le Bal avec la nouvelle Epouse, la Reine lui fit la même grace, & seize Sénateurs aiant fini leur danse deux à deux, Leurs Majestés dansèrent seules; après quoi, chacun eut la liberté de profiter du divertissement.

LES Députés de la ville de Cracovie étoient arrivés le même jour. Dans l'audience que le Roi leur accorda avant que d'honorer ces noces de sa présence, ils marquerent leur soumission à Sa Majesté, en lui remettant les clefs de la ville. Cette démarche paroissoit annoncer la fin des troubles & le rétablissement d'une paix, qu'on desiroit avec tant d'ardeur. Cependant le Roi de Suède étoit retourné le même jour du Sacre au camp de Blonic. Le Roi Stanislas s'y rendit le 10. du mois, c'étoit pour

*Tome I.* E s'en-



s'entretenir avec ce Monarque des grands préparatifs du Czar en Lithuanie, tandis que les Etats assemblés à Varsovie étoient actuellement occupés à régler le Traité d'Alliance entre ces deux Princes. Il fut enfin dressé le 28. de Novembre à onze heures du soir, & ratifié le 25. du mois suivant. Le lendemain du jour de la ratification, chacun témoigna à l'envi par des rejoüissances publiques la satisfaction qu'il avoit de cette Alliance. On fit même frapper à cette occasion une Médaille, qui d'un côté représentoit un rocher dans la mer, contre lequel se brisoient les flots agités, avec ces mots : NIL VI TEMPESTATIS AVULSUM, *Il subsiste tout entier malgré la violence de la tempête.* L'Exergue, TRACTATUS CUM SUECIÆ REGE CONCLUSUS WARSAVIÆ, veut dire que le *Taité avec le Roi de Suède fut conclu à Varsovie.* De l'autre côté de la Médaille on voioit une couronne de laurier. La Légende, FIDES SERVATA, LIBERTAS ASSERTA, FINES INTEGRİ, signifie qu'on *satisfait à l'Engagement, en maintenant la Liberté de la Nation & les frontières du Royaume dans toute leur étendue.* L'Exergue étoit la même que la précédente.

CE monument fut bientôt suivi d'un autre qui n'étoit pas moins ingénieux, & qui

qui semble avoir été frappé pour le même sujet. D'un côté on y voioit un vaisseau cinglant à pleines voiles sur une mer orageuse, au-dessus de laquelle paroissoit la Constellation de Castor & de Pollux. La Légende, LUCIS SPES CERTA SERENÆ, signifie *Espoir certain d'un tems calme*. L'Exergue, CAROLI ET STANISLAI ÆTERNA AMICITIA, veut dire, *Les Rois Charles & Stanislas éternellement unis*. On vouloit faire entendre que par l'amitié éternelle qui venoit d'être cimentée entre ces deux Princes, la République, représentée par ce vaisseau, & exposée à un tems orageux de trouble & de guerre, espéroit le bonheur d'une douce tranquillité, à l'exemple de ces Navigateurs lorsqu'ils voient briller la Constellation de Castor & de Pollux, par laquelle on désignoit les deux Monarques. Del'autre côté de cette Médaille on voioit les Armes des Roïaumes de Suède & de Pologne, réunies par deux palmes & une couronne de laurier. La Légende, VIRTUTE CONCORDES CONCORDIA INVICTI, signifie, *Unis par la bravoure, invincibles par l'union*. L'Exergue, SUECIÆ ET POLONIÆ REGNORUM ÆTERNUM FOEDUS, veut dire, *Alliance éternelle des Roïaumes de Suède & de Pologne*.

SUR ces entrefaites la mort enleva le

Primat après une courte maladie. Ce Cardinal mourut à Dantzic le 13. d'Octobre, & fournit ainsi au nouveau Roi l'occasion de lui nommer un successeur dans le poste le plus éminent du Roiaume. L'Archevêque de Lemberg fut celui que le Prince honora de son choix, tant à cause de son mérite, qu'en considération du droit de ce Prélat. Cependant Sa Majesté ne put empêcher que Sczembek, Evêque de Cujavie, ne fût nommé en même tems par le Roi Auguste, qui même trouva le moment de faire enlever l'Archevêque par Rönne, Général des troupes de Russie.

EN Pologne, c'est la cérémonie du Couronnement qui confirme à un Prince élu le droit de souveraineté; telles sont les Loix du Roiaume. Auguste en avoit abusé, ils s'étoit fait couronner parmi le bruit & la terreur des armes, & avoit donné du poids à son Election par la voie de differens desordres.

Ces circonstances donnoient lieu d'appréhender que ceux qui jusqu'alors avoient persisté dans son parti, ne l'abandonnassent pour s'attacher à son Rival. Il étoit donc nécessaire que ce Prince songeât à accélérer la conclusion d'une Alliance avec la Russie, à laquelle on n'avoit travaillé jusqu'alors qu'avec beaucoup de lenteur & d'indifférence.

ce Dans cette vûe Auguste, qui depuis peu s'étoit rendu dans ses païs héréditaires pour y amasser de l'argent & des troupes, entreprit le voiage de Lithuanie, & arriva le premier de Novembre à Tykoczin, où il passa la nuit dans l'hôtel du Vice-Chancelier. Le lendemain il fut complimenté par plusieurs Grands du Roïaume, qu'il créa Chevaliers du nouvel Ordre de l'Aigle blanc. Ensuite il alla au-devant du Czar, qui de Nur étoit venu à Grodno.

L'ENTREVUE de ces deux Souverains se fit avec de grands témoignages d'amitié de part & d'autre. Le Czar de son côté fit apporter aux pieds d'Auguste les drapeaux qui avoient été pris dernièrement sur l'Ennemi; mais le Roi ne témoigna point à la vûe de ce butin toute la satisfaction qu'on en attendoit. Les Suédois & les Confédérés avoient jetté depuis peu près de Varsovie un pont sur la Vistule. Leur dessein étoit d'avoir par ce moyen une communication libre avec la ville & leur camp. Le 21. du mois un Détachement de cinq mille hommes, composé de troupes Russiennes & Saxonnnes, s'avança jusqu'à trois mille de Praage, arriva à cet endroit la nuit suivante & y prit poste. Aussitôt on en détacha cent Dragons Russiens, qui furent comman-



dés pour attaquer le pont à la droite, tandis que les troupes Saxonnnes formeroient leur attaque à la gauche, & que les Lithuaniens feroient la leur de front. On avoit confié la garde de ce pont à un Enseigne Suédois, soutenu de quarante hommes. Celui-ci avoit disposé ses troupes de manière que la plûpart étoient à la tête du pont, qu'une partie avec un Sergent en gardoit le milieu de la barriere, & qu'une autre veilloit au reste. Il y avoit dans les maisons voisines cent quarante hommes des Gardes du Roi Stanislas, la plûpart piquiers avec les drapeaux de la Couronne & quatre petites pièces de Campagne, aux ordres du Lieutenant-Colonel Liliengreyff. Le lendemain de grand matin les Ennemis firent mine d'attaquer. Aussitôt les Gardes du Roi se mirent en état de les bien recevoir, & les reçurent effectivement avec tant de bravoure, que le combat dura près d'une heure. Cependant, comme les forces des Ennemis augmentoient de plus en plus, & qu'au contraire celles du Roi Stanislas étoient fort affoiblies, tant par le nombre des morts que par celui des blessés, on fut obligé de se rendre prisonnier de guerre, & de céder aux Vainqueurs six drapeaux avec toute l'artillerie. Au bruit de cet échec, on détacha  
de

de la grande armée deux cens vingt hommes, commandés par le Colonel Dahldorff & le Major Wrangel, dans le dessein de secourir le pont. L'action recommença. Les quatre pièces de campagne qu'on venoit de prendre, furent d'une grande utilité aux Ennemis : les Suédois, exposés de tous côtés au feu de cette artillerie, l'essuièrent tout entier ; & déjà on avoit ruiné une grande partie du pont, lorsque le Capitaine Bure fit une nouvelle attaque. Cet Officier, secondé de deux autres d'égale bravoure, se battit longtemps & avec une fureur qui approchoit du désespoir. Enfin le moment arriva que le Lieutenant-Colonel Siegerot survint avec le Régiment de Dalekerle Aussitôt il fondit sur les Ennemis, les délogea de leur poste, les chassa du bourg, & les poussa depuis le pont jusqu'à l'endroit où étoit le gros de leur Détachement, rangé sur deux lignes. Siegerot les poursuivit encore, & partagea son Régiment en deux Bataillons. Tandis qu'on se préparoit de part & d'autre à un engagement, le Général Horn s'avança avec un corps de deux cens hommes, & donna ordre aux troupes de combattre. Les Ennemis ne jugerent pas à propos d'en venir aux mains ; ils prirent le parti de se retirer par deux chemins différens. Le Major Piper se mit à leurs

trouffes avec trois cens chevaux, & les culbuta dans un marais: il s'en noïa un grand nombre, on en massacra une bonne partie, & presque tout le reste fut fait prisonnier de guerre. Pour peu qu'on fasse attention aux forces des Ennemis, au petit nombre & au courage des Attaquans, à l'usage que ceux-ci en firent en attendant un renfort; pour peu, dis-je, qu'on considère les avantages qu'eurent les Ennemis, sans avoïr pû exécuter leur dessein, on conçoit aisément de quel œil le Roi Auguste envisagea le butin dont le Czar voulut lui faire honneur.

DANS le même tems le Vaivode de Kiow parcouroit toute la Prusse pour déterrer les Ennemis du nouveau Roi. Il eut le bonheur dans l'Evêché de Warmie de tomber sur un gros de troupes Saxonnnes & d'en enlever quatre cens hommes, dont les trois quarts passèrent au service du Roi Stanislas. D'un autre côté le Prince Lubomirski, jusq' alors zélé partisan du Roi Auguste, changea de parti, & bientôt on en attendoit autant du Prince Wisnowiecki, Maréchal de Lithuanie. Cependant malgré tous ces succès, chaque instant formoit à Varsovie un nouveau sujet de crainte. Le bruit couroit que le Roi Auguste étoit parti de Pultow à la tête d'une armée de douze mille hommes de Cavalerie;

on

on ajoutoit que ce Prince marchoit du côté de Thorn pour joindre celle qui étoit à Lausnitz, & qu'après avoir réuni ces forces, son dessein étoit de tenter une diversion dans la grande Pologne. Sur cet avis, la Reine, conjointement avec la Reine-Mere & les deux Princesses, se retirèrent à Szerecin, comme dans un azyle propre à y attendre un tems plus tranquille.

L'APPREHENSION qu'on avoit, n'étoit rien moins qu'une fausse allarme. Le Roi Auguste avoit conclu à Grodno une Alliance fort étroite avec le Czar; il avoit même obtenu de son Allié une armée de cinquante mille hommes, commandée par le Prince Menczikoff & le Général Ogilvy. Ces troupes s'étoient déjà répandues dans toute la Pologne, & y avoient détruit de la manière la plus barbare les biens des Seigneurs attachés au Roi Stanislas. D'ailleurs, les Cosaques s'étoient rendus maîtres de Zamoscz, malgré la vigoureuse résistance de la garnison; & lorsqu'un Parti du nouveau Roi s'approcha de Varsovie & voulut mettre les environs à contribution, le Partisan Smiegelski l'obligea de prendre la fuite, & donna tant de besogne à deux Compagnies du Régiment de Kiowski, que le Souverain lui-même fut très embarrassé des le commencement de son regne. IL



IL sembloit que le Roi de Suède ne dût plus songer qu'à faire entrer ses troupes en quartier d'hiver. Point du tout, il leur commanda de se tenir prêtes à marcher en Lithuanie, & d'y chercher l'occasion de combattre le Roi Auguste. Le 8. de Janvier 1706. elles se mirent en marche du côté du pont dont nous venons de parler, & dès le lendemain les troupes, qui jusqu'alors s'étoient tenues campées à Blonic, eurent ordre de suivre avec les Généraux Stromberg, Lagerkroon & Meyerfeld. Pour le Prince Sapieha & le Vaivode de Kiow, ils restèrent l'un & l'autre à Varsovie. L'armée fut conduite par les deux Rois ; elle n'étoit composée en tout que de vingt mille hommes. On avoit laissé le reste au Général Reinschild pour couvrir les frontières de Silésie ; de sorte que cette armée étoit de trente mille hommes inférieure en nombre à celle des Ennemis. La saison continuoit d'être rude ; & c'est ce qui relevoit le courage & l'espoir des deux Héros, dans le dessein qu'ils avoient formé de surprendre & de dissiper leur Ennemi. Ils tentèrent le passage du Bug à travers des glaces ; mais comme l'entreprise n'étoit pas sans danger, ils changerent d'avis, & attaquèrent le pont, occupé par un corps de mille Russiens. Qua-  
tre-

tre-vingt soldats Suédois périrent dans cette attaque; il en couta aux Ennemis fix cens des leurs.

MAITRESSE du pont, l'armée marcha à Pultusk, où aiant trouvé un autre corps considérable de troupes, elle en tailla en pièces deux mille hommes, & en fit six cens autres, prisonniers de guerre. Ces avantages, suivis de plusieurs autres, engagèrent le Roi Stanislas à envoyer un Exprès à Varsovie. Il étoit chargé des ordres au Prince Sapieha & au Vaivode de Kiow de suivre incessamment la grande armée, & de partager tellement leurs forces, que les deux tiers de leurs troupes marchassent droit à Grodno, tandis que l'autre tiers s'avanceroit du côté de Lublin & de Brezc; c'étoit pour empêcher que les Saxons & les Cosaques ne se joignissent aux Russiens.

EN attendant l'effet de ces ordres, l'armée marcha à Tykoczin. Les Ennemis abandonnerent cette place fort à propos, & cédèrent par leur fuite bien du terrain aux Suédois, qui, profitant de l'occasion, passerent des le 23. du mois le fleuve de Grodno. Le Roi Auguste n'avoit rien négligé pour empêcher le passage aux Suédois: outre la force de son armée & la bonté de son camp, il avoit la facilité de donner par - tout du secours en cas  
de

de besoin. Ses soins & ses avantages furent inutiles : le Roi de Suède attaqua d'un côté, le Roi Stanislas se fit jour de l'autre. L'épouvante prit le dessus sur le courage, les troupes entrainées ne furent point soutenues, & bientôt le Roi lui-même se vit obligé de se retirer à Grodno. Avant sa retraite, ce Prince avoit donné ordre de mettre en lieu de sûreté sa vaisselle & l'argent destiné pour le paiement des troupes. L'un & l'autre devoient être transportés par Augustoa à Hëlka, ville de Prusse ; mais le hazard en disposa autrement : tout tomba entre les mains des Suédois ; ce qui leur valut un butin considérable. Le Roi de Suède, sans s'arrêter près de Grodno, marcha droit à Vilna, capitale de la Lithuanie ; il étoit prévenu que les Russiens y avoient toute l'artillerie & leur principal magasin. D'abord à son approche les Ennemis se sauverent du côté de Plocko, & sacrifièrent ainsi à leur timidité des ressources, qui auroient pû servir glorieusement à leur salut. Dans cet intervalle le Vaivode de Kiow attaqua & dissipa près de Noliwa les troupes de Lithuanie, commandées par le Général Suiski. D'un autre côté le Roi Stanislas eut le bonheur d'enlever au Prince Menczikoff la somme de huit cens mille ducats, qui devoient servir à paier l'armée.

TAN-

TANDIS que ces exploits se faisoient en Lithuanie, l'armée du Roi Auguste marcha à Varsovie. Elle entra dans la ville le 2. de Février; Sa Majesté y arriva trois jours après. Elle y fit conduire prisonnier Urbanowski, Secrétaire de la Confédération de Varsovie, avec quelques Domestiques du Roi Stanislas. Toute cette armée consistoit en quatre ou cinq mille Russiens, sans compter un corps de neuf mille Cosaques qui rodoit aux environs de Cracovie, dans le dessein de rompre les mesures du Staroste Spiski, zélé pour le nouveau Roi. Auguste avoit encore donné ordre aux troupes campées à Lausnitz, de prendre incessamment le chemin de la grande Pologne: elles étoient composées de quatre mille Russiens, de huit mille Saxons, & de quatre mille hommes de recrue, levés dans les pays étrangers. Cette armée, qui montoit à seize mille hommes, étoit aux ordres du Général Schulenburg.

CE Capitaine passa l'Oder le 8. de Février. Son intention étoit de tomber sur le Général Reinschild, qui, campé en-deça de la rivière, veilloit à la sûreté des frontières du Roïaume avec douze mille hommes. Le 12. du mois les deux armées se trouverent en face près de Fraustadt. Les Sué-



Suédois manquoient d'artillerie; le danger parut pressant. Cependant ils essuierent les risques du premier feu, jusqu'à ce qu'ayant mis l'épée à la main, ils fondirent sur les Ennemis avec tant de bravoure, que selon l'aveu même des Saxons, ils renversèrent en moins d'une heure sur le champ de bataille dix mille de leurs gens, firent quantité de prisonniers, & emportèrent cent drapeaux avec trente-deux pièces de campagne. Après sa défaite, Schulenburg retourna à Dresde avec une seule pièce de canon & quelques centaines de soldats, le reste s'étant, ou dispersé, ou rangé sous les drapeaux des Suédois.

A peine la nouvelle de cette défaite parvint-elle à Varsovie, que le Roi Auguste, abandonnant la ville, & sa garnison composée de mille Russiens, prit le chemin de Lowitz & se rendit de-là à Cracovie. Le victorieux Reinschild y envoya une partie de ses troupes, pendant que le Palatinat de Novogrod, les Seigneuries de Lida & de Konin députerent au Roi Stanislas pour assurer Sa Majesté de leurs soumissions. Ces progrès furent accompagnés de la prise de Nieswiec par les Suédois : de deux mille cinq cens Cosaques qu'il y avoit dans la place, deux mille furent passés au fil de l'épée;

*Ép. 102*  
l'épée; l'argent & les chevaux restèrent au pouvoir des Vainqueurs, & ce nouveau butin ne fut pas médiocre. Après toutes ces pertes, la plus grande partie de l'armée Rus-sienne, en laquelle le Roi Auguste avoit eu tant de confiance, se retira en Volhinie. Ce fut alors que la Lithuanie, maitresse d'elle-même, se laissa entraîner au torrent des prospérités du Roi Stanislas; presque toutes les provinces de ce Duché témoignèrent leur obéissance à ce Prince.

N'OUBLIONS pas une circonstance qui regarde le Roi de Suède en particulier. Non loin de Bercza on trouva un Capitaine, qui avoir eu le malheur de perdre un bras & une jambe d'un boulet de canon. Cet Officier, né François, desiroit passionnément de voir Charles XII. avant sa mort. Le Roi eut la complaisance de se faire voir, & reçut de la bouche de cet Officier moribond les éloges dûs à son mérite. „ Sire, lui dit-il, „ il est vrai que j'ai ce reproche à me faire „ d'avoir porté les armes contre Votre Ma-jesté; néanmoins je ne puis m'empêcher „ d'admirer votre courage & de faire des „ vœux pour votre conservation. Mainte-nant que j'ai eu le bonheur de voir un si „ illustre Héros, je finirai avec tranquilli-té le peu de tems qui me reste à vivre“.

Char-

les, touché de compassion pour ce Capitaine, ordonna qu'on eût soin de sa personne : le blessé ne jouït pas long-tems des bontés du Monarque ; il expira le lendemain.

JE ne fais si ce n'est point à ce tems-ci que je dois fixer l'époque des infortunes qui succéderent à ces prospérités. En effet, je suis persuadé que si le Roi de Suède, au lieu d'abandonner le Roïaume de Pologne, avoit attendu que les Russiens en fussent sortis les premiers, son Allié eût eu moins à souffrir de la part de ses Ennemis. Au moins l'eût-il soutenu contre les forces redoutables qui vinrent au secours de son Rival ; au moins, dis-je, eût-il travaillé utilement à l'affermissement du Thrône de Pologne, en tirant avantage de ses premiers exploits. Mais, un excès de bonheur rendit ce Prince trop entreprenant, & moins attentif à ce qu'il avoit à faire ; il sortit du Roïaume lors même que sa présence y étoit plus nécessaire que jamais.

LE Czar, à la tête d'une nouvelle armée de cinquante mille hommes, pénétra dans les Etats mêmes, où ce Roi peu de tems auparavant avoit tout soumis aux loix de son Allié. A son départ, il avoit laissé toutes ces conquêtes hors d'état de faire résistance ;

stance; aussi eut-on le malheur de tout perdre de la même manière qu'on l'avoit gagné. Le Roi Auguste étoit encore à Cracovie; sur l'avis certain qu'il eut de la marche de l'armée Rusienne, il en partit avec ses troupes le 2 de Juin. Il étoit déjà par-delà Varsovie & faisoit diligence pour arriver à Tykoczin, où il étoit même sur le point de se joindre avec ses Alliés, lorsqu'il apprit que le Roi de Suède & le Roi Stanislas marchaient vers la grande Pologne. Chacun fut étonné d'une entreprise aussi extraordinaire, & en effet il n'étoit guères apparent que le Roi de Suède prit le parti de fuir devant son Ennemi. D'ailleurs, que pouvoit-on conclure de ces marches & contre-marches continuelles qui épuisoient le pais & les peuples, sinon que ce Prince agissoit directement contre les intérêts de son Allié, lui, qui l'avoit secondé & protégé d'une manière si efficace pendant tout le tems de ces troubles?

ON ne fut pas long-tems sans pénétrer le dessein de ce Prince, & les Politiques jugerent avec beaucoup de vraisemblance qu'il se préparoit à entrer en Saxe. Peut-être le Roi Auguste lui-même donna-t-il lieu à cette résolution? du moins on étoit persuadé que ce Monarque avoit disposé



les Membres de la Diète de Ratisbonne a déclarer le Roi de Suède Ennemi de l'Empire, s'il arrivoit que ce Prince fit passer l'Oder à son armée. Ce stratagème étoit la voie la plus sûre qu'eût le Roi Auguste pour mettre ses Etats à couvert, mais Charles XII. n'en fut point ébranlé; au contraire il refusa d'écouter le Comte de Sintzendorff, Ambassadeur de Sa Majesté Impériale, lorsqu'il fut question de lui inspirer quelques ménagemens pour les intérêts de l'Empire. Le Roi Stanislas, qui en Prince éclairé prevoit tous les dangers que renfermoit cette entreprise, essaya de la rompre. Ses raisons accompagnées d'une éloquence naturelle, ne trouverent point de place dans l'esprit de son Allié, & tandis que Sa Majesté Polonoise recevoit à Lublin & ailleurs l'hommage de ses sujets & rétablissoit l'ancienne police, Charles XII. fit tant de diligence pour executer son dessein sur la Saxe, qu'il y pénétra le premier de Septembre & mit cet Etat dans la dernière consternation.

IL nous paroît inutile d'entrer dans un nouveau détail de ce qui se passa lors de cette irruption; il nous conviendra beaucoup mieux de nous borner à décrire la suite des événemens de la Pologne. A peine  
le

le Roi Stanislas eut-il quitté Lublin, qu'une armée de deux mille Russiens parut devant cette place, & l'emporta sans beaucoup de résistance. La Volhinie ne fut pas plus heureuse. Tout à coup elle fourmilla d'Ennemis, & ses habitans, qui peu de tems auparavant avoient prêté serment de fidélité au nouveau Roi, se virent obligés de lui manquer de parole. La Lithuanie étoit à peu près dans le même cas, & pour ce qui est de la Samogitie, le Général Löwenhaupt avec ses dix mille hommes de troupes Suédoises n'étoit pas peu embarrassé de garantir la Livonie des incursions qu'il avoit à craindre. Toutes ces disgraces étoient le fruit de l'imprudence qu'on avoit eue d'abandonner le Roïaume à contre-tems. Le meilleur expédient qu'il y eut à prendre dans la conjoncture, ce fut de camper sur les frontières de Silésie, & d'empêcher au moins les Saxons de faire de ce côté-ci une diversion, préjudiciable aux Suédois.

AUTANT les affaires de Pologne parurent alors avantageuses au Roi Auguste, autant fut-il touché de la fâcheuse situation où étoient réduits ses païs héréditaires. Appeller les Russiens à son secours, c'étoit sacrifier ses Etats à deux armées tout à la fois, & s'exposer à perdre en Pologne les avan-

tages qui devoient le dédommager des pertes qu'il souffroit ailleurs. Les circonstances où se trouvoit toute l'Europe, ne permettoient pas non plus de s'adresser aux Cours étrangères : il eût été difficile de les résoudre à fournir des troupes, & plus dangereux encore d'en obtenir. Une prompte paix étoit la meilleure ressource; c'étoit le vrai moyen de se tirer d'embarras. Cependant que n'avoit on pas à craindre de la part du Czar, à la fidélité, & à la protection duquel Auguste étoit si redevable? Il étoit à présumer que le premier seroit d'un sentiment contraire, & que d'un autre côté le Roi Stanislas ne consentiroit jamais que le Roi de Suède son Allié acceptât une pareille proposition. Malgré ces difficultés Auguste prit parti, & ménagea ses intérêts avec tant d'habileté & de secret, qu'on ne fut instruit du Traité de paix, que long-tems après qu'il fut conclu. Il écrivit de sa propre main au Roi son Ennemi. Il fit plus, il lui députa deux Plénipotentiaires munis d'un blanc signé, & se soumit ainsi à l'équité & à l'arbitrage de son Adversaire. Si Auguste en avoit fait autant lorsque Charles XII. étoit encore en Volhinie, je crois que ce Monarque n'eût rien exigé de

de plus que de le voir renoncer à la Couronne. Mais on en étoit venu trop loin; Auguste n'avoit plus d'autre sort à attendre que de s'en remettre à la discrétion de son Ennemi, & de subir la loi que ce fier Vainqueur jugea à propos de lui imposer dans ses Etats. Dans ce Traité de paix, qu'on ne peut appeller que forcé, l'article extravagant de renoncer à la Couronne de Pologne & de reconnoître le nouveau Souverain pour Roi légitime, ne fut pas une condition qui toucha le plus Auguste. Ce Prince n'ignoroit pas qu'il avoit droit de reprendre sur l'Ennemi ce qu'il lui avoit enlevé par la force des armes. Mais de rompre absolument son Alliance avec le Czar de Moscovie; de livrer sur le champ tous les Sujets du Roi de Suède, entre autres le Général Patkul; de remettre au nouveau Roi les Archives & les pierreries de la Couronne; enfin de lui écrire de sa propre main une lettre de félicitation sur son avènement au Trône, ce sont-là, ce me semble, autant de conditions qui répugnent aux bienséances usitées entre les Princes Chrétiens. Stanislas lui-même n'approuva pas des démarches aussi humiliantes; sa grandeur d'ame y étoit trop intéressée: & quoiqu'obligé de se prêter aux caprices &



aux hauteurs du Roi son Allié, il fut néanmoins dans cette occasion prescrire des bornes à sa gloire.

La paix fut donc conclue le 24. de Septembre au Quartier général de l'armée Suédoise, campée à Altranstادت. Le Traité en fut tenu si secret, qu'à l'exception des Parties contractantes & de leurs Plénipotentiaires, personne n'en eut la moindre connoissance. Ce qu'il y eut de remarquable après sa conclusion, ce fut que le Roi Auguste, pour éviter tout soupçon, se trouva dans la nécessité de risquer un combat avec ses Ennemis réconciliés; & ce qui mérite encore plus d'attention, c'est qu'il remporta sur eux une victoire complète. Il n'y alloit pas de sa faure; les Russiens étoient les seuls responsables de ce combat, dont le succès dépendit d'un heureux moment. On avoit attiré ces troupes dans le pais: elles s'y soutenoient, elles s'y fortifioient; & lorsqu'Auguste souhaitoit de se voir dénué de secours, il reçut un renfort de trente mille hommes aux ordres du Prince Menzikoff. On le pressa de combattre; il ne put s'en défendre, & se mêla avec le Général Marsdefeld près de Kalisch.

La conjoncture étoit délicate. Quel  
que

que dût être le succès de ce combat, Auguste craignoit avec raison d'irriter l'Ennemi qui regnoit dans ses Etats héréditaires : c'est pourquoi il fit donner avis sous main au Général Mardefeld de la suspension d'armes conclue en Saxe ; & sans lui apprendre que la paix étoit signée, il se contenta de lui faire savoir que comme les Puissances en guerre étoient en terme d'accomodement, il lui conseilloit de se retirer. Mardefeld prit cet avis pour un stratagème, se mit à épier l'Ennemi avant que d'en avoir connu les forces, & se fit battre le 29. d'Octobre. Au premier feu, vingt Compagnies de Polonois furent assez infidèles pour lui tourner le dos ; toutes se jetterent entre les bras d'Auguste, & le Chef lui-même avec un grand nombre d'Officiers de marque eut le malheur d'être fait prisonnier de guerre.

APRÈS l'action, Auguste se rendit du champ de bataille à Varsovie. A son arrivée il trouva de grands changemens dans les esprits. Telle est l'inconstance de l'homme, qu'il change, pour ainsi dire, de cœur & de tempérament à chaque fois que la fortune lui présente des occasions de revers & de prospérité. Ce succès avoit intimidé les principaux partisans du Roi Stanislas ; ils vinrent

en foule se soumettre à Auguste, ou plutôt ils respectèrent les prémices de son bonheur. Cependant, dès que ce Prince contre toute attente partit secrètement de Varsovie pour se rendre en Saxe, les Vaincus recommencerent à triompher, & ceux qui s'étoient pressés de témoigner leurs soumissions au Roi, se repentirent de la démarche qu'ils avoient faite. Malgré tout, il n'y avoit pas plus de sûreté pour les uns que pour les autres; personne ne reconnoissoit aucun des deux Rois pour Souverain légitime, & le Czar avec ses troupes faisoit sentir par tout une autorité de Maître absolu.

VERS ce tems-là on répandit dans le public une Médaille assez curieuse. D'un côté on y remarquoit la Pologne, représentée par une Aigle, dont trois mains arrachotent les plumes, & une quatrième lui tiroit le Sceptre des griffes. On y lisoit ces mots : SIC DECUS ET VIRES PEREUNT *C'est ainsi que je perds mon éclat & mes forces.* De l'autre côté paroissoient les Armes de Pologne & de Lithuanie avec une couronne brisée, reposant sur quatre Sceptres. Dans le milieu étoit tracé le fameux Monogramme des premiers Chrétiens avec cets mots : TUTARE LABANTES; *Seigneur, appuiez ceux qui*

*qui n'ont pas la force de se soutenir.* Par les trois mains qui plumoient l'Aigle, on désignoit les trois Monarques qui inquiétoient & affoiblissoient le Roïaume de Pologne; je veux dire Auguste, Charles, & Stanislas. La quatrième main faisoit allusion au pouvoir que le Czar exerçoit en Pologne, & qui vouloit, ou s'en approprier le Sceptre, ou en disposer en faveur de quelque Seigneur Polonois, qui eût pour lui autant de reconnoissance que Stanislas en témoignoit au Roi de Suède. Cette interprétation ne fut pas la seule qu'on donna à cette Médaille, chacun y exerça son imagination, & en général on tomba d'accord que ces quatre Puissances étoient la ruine de la Pologne, & qu'il ne restoit plus à ce puissant Roïaume que le secours qu'il attendoit du Ciel.

La nouvelle de la défaite des troupes Suédoises près de Kalisch causa à Charles XII. autant de mécontentement que de facheux soupçons de la bonne foi du Roi Auguste. S'il ne put détourner ce coup, du moins voulut-il faire connoître à toute la terre qu'on le lui avoit porré en tems de paix. Il chargea donc ses Ministres publics d'instruire toutes les Cours que le Traité en étoit conclu depuis un mois; il le fit même publier avec les cérémonies ordinaires à Leiplich,



& en d'autres villes de l'Electorat de Saxe le 15 de Novembre. A cette publication de paix succéderent deux Médailles. L'une représentoit d'un côté Mars & Hercule : le premier étoit un emblème de la bravoure du Roi de Suède ; l'autre exprimoit le courage & la force extraordinaire du Roi Auguste, qui par cette raison même avoit déjà mérité le surnom de *Hercule de la Saxe*. On voioit ces deux Héros, qui, pour gage de leur amitié, se donnoient la main, foulant aux pieds la Discorde. La Légende, *COGNATO SANGUINE VICTA*, veut dire que *la Discorde est anéantie entre les deux Princes par la proximité du sang*. L'Exergue, *PAX SUECIAM INTER ET POLONIAM FACTA ALTRANSTADT 1706. Paix conclue entre la Suède & la Pologne à Altranstadt 1706*. Au revers de la Médaille on appercevoit la ville de Leiplich, au-dessus de laquelle voltigeoit Mercure, montrant cette ville de son caducée, comme une place de commerce, auquel ce Dieu préside. La Légende du milieu, *ALTA PAX GENTEIS ALAT, ENSESQUE LATEANT*, signifie, *Que le pais jouisse d'une profonde paix, & que les armes soient désormais inconnues*. Celle de la tranche, *IDEM INTER SE POSITO CERTAMINE REGES FOEDERA JUNGEBANT* :  
Ces

Ces deux Rois, après avoir ajusté leur différend, se sont unis par les nœuds d'une constante Alliance. L'autre Médaille présentoit d'un côté le portrait du Roi Auguste, tenant de la main gauche un Bouclier aux Armes de Pologne, & de la main droite une branche d'olivier, que lui présente la Déesse de la Paix. La Légende, *PACE IN LEGES SUAS CONFECTA*, signifie que la paix est conclue selon les loix de l'équité & de la raison. L'Exergue, *POLONIA FELIX. ALT-RANSTADII 24. SEPTEMB. 1706. Bonheur de la Pologne. Alt-Ranstadt le 24 Septembre 1706.* De l'autre côté on voioit une épée nue, entrelacée d'une couronne & de deux branches de laurier. La Légende, *VIS BELLII SAPIENTIA PACIS*, veut dire que La force de la guerre consiste dans la prudence de faire la paix. L'Exergue, *TRACTATUS CUM REG. AUGUSTO ALT-RANSTADII CONCLUSUS 24. SEPTEMB. 1706. Traité conclu avec le Roi Auguste à Alt-Ranstadt, le 24. Septembre 1706.*

LE Roi Stanislas célébra aussi cette paix par une fête publique, non seulement en Pologne; mais encore à Leisznich en Saxe, où il s'étoit transporté après la bataille de Kalisch. Ce Prince députa au Roi de Suède

de quatre Sénateurs (a) pour le complimenter au sujet de la paix, & pour lui témoigner les obligations qu'il avoit des attentions que Sa Majesté avoit eues pour sa personne. Charles XII. députa à son tour le Comte de Welling & Hermelin Secrétaire d'Etat, qu'il chargea de faire des complimens réciproques au Roi de Pologne. Il n'oublia pas non plus de faire notifier à Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux des Provinces Unies la conclusion de la paix, par Palmquist, alors son Ministre auprès de la République. En même tems il fit expédier des Universaux aux Etats de Pologne, par lesquels, en leur donnant avis que la paix étoit conclue, il les assûroit qu'il se rendroit incessamment à Varsovie.

LES affaires y avoient dégénéré en un fâcheux état. Le Primat Sczembek, créature du Roi Auguste, étoit autant embarrassé de sa personne que de sa nouvelle dignité. Il n'ignoroit point qu'au retour du Roi Stanislas & de Charles XII. en Pologne, il auroit de grands risques à courir, & qu'il se verroit peut-être obligé de céder

(a) Ces Députés étoient le Prince Czartorinski; Landkoron, Palatin de Cracovie, Szuka, Sous Maréchal de Lithuanie, & Lubomurski, Chainbellan de la Couronne.

der à son Compétiteur le pas & la charge tout à la fois. Dans cet embarras il prit le parti de s'attacher au Prince Menczikoff, Général en chef des troupes Russiennes, espérant que sous ses auspices il feroit à l'abri des dangers qui le menaçoient. Immédiatement après le départ du Roi Auguste, le Prince Menczikoff avoit envoyé à Lublin des Lettres circulaires, adressées aux Confédérés, par lesquelles il assûroit les Etats de la protection du Czar, & leur promettoit en son nom tous les subsides qu'ils pourroient jamais espérer du Roi Auguste. En même tems il requit le Primat de se conformer à ses vûes: Sczembek fut complaisant; il publia des Universaux où il déclaroit le Trône de Pologne vacant, & en conséquence il convoqua la Diète à Lemberg pour le 6. du mois de Février.

CE fut alors que les Polonois eurent les yeux ouverts, & qu'ils reconnurent trop tard qu'ils étoient les victimes de leur infidélité & de leur inconstance. Jusqu'ici ils n'avoient voulu se déterminer pour aucun des deux Rois élus, maintenant ils étoient réduits à s'abandonner à l'autorité & à la discrétion d'une Nation étrangère, composée la plupart de Tartares & de Calmucks,  
peu-



peuples barbares & féroces. Toutes les provinces & les places regorgeoient de ces milices ; elles y dispofoient de tout à leur gré, & à l'exemple du Roi de Suède, elles auroient leur conduite par le prétexte de garantir le païs en vertu d'une étroite Alliance avec la République. De là une défiance générale parmi les Polonois & les Rufsiens ; tous, également mal intentionnés les uns pour les autres, fe rendoient mutuellement leur fidélité fufpecte. Heureufe conjoncture pour le Roi Stanislas, fi ce Prince en avoit profité ! Il ne s'agiffoit que de rentrer en Pologne avec une armée de dix mille hommes de troupes Suédoifes, pour tirer parti de la difpofition où étoient les efprits.

Pour prouver la vérité de ce que j'avance, je ne veux que rappeler le fouvernir de ce qui fe paffa au fujet du Général Brand & du fameux Partifan Ruflien Smiegelski. Jufqu'alors ces deux braves avoient combattu pour le Roi Augufte avec beaucoup de fuccès. Le dernier fur-tout avoit augmenté l'éclat de la victoire remportée près de Kalifch, en faifant prifonnier de guerre Potocki Vaivode de Kiow. Celui-ci, qui, après que le Roi fut parti de Varfovie, avoit trouvé l'heureux moment de s'échapper, eut le malheur d'être furpris  
dans

dans la forêt de Radom, où il fut encore fait prisonnier conjointement avec sa famille. Le butin étoit considérable; Smiegelski voulut lui même en faire présent au Czar son Maître. Menczikoff s'opposa à son dessein; & soit qu'il se défiât de la fidélité du Partisan, ou qu'il lui enviât cet honneur, il prétendit absolument qu'il lui remit ses prisonniers. Smiegelski fut si indigné du procédé du Général, qu'il résolut sur le champ de se ranger du côté du Roi Stanislas. Il s'en ouvrit à Potocki, & pour preuve de ses sentimens, il fit mettre aux arrêts les cent cinquante Russiens qui devoient lui servir de garde. Il ne s'en tint pas là, il surprit trois de leurs Généraux, qu'il envoya à Posenie où il y avoit garnison Suédoise. D'un autre côté la Capitale de la Prusse Polonoise reconnut le Roi Stanislas pour son légitime Souverain. Cette ville ne se contenta pas de s'acquitter de ses devoirs par des Députés qu'elle lui envoya en Saxe; elle fit encore publier au prône sa soumission dans toutes les places de son district. Ces événemens firent tant d'impression sur l'esprit du Prince Menczikoff, que depuis ce tems-là il ne perdit de vue ni le Primat, ni le Sous-Chancelier; il appréhendoit qu'ils ne suivissent l'exemple du

du Général Brand & du Partisan Smiegelski.

CEPENDANT la contrainte où étoient les Etats de Pologne, fit qu'ils s'assemblerent à Lemberg le 10. de Février, jour auquel on avoit fixé la Diète. On y fit la lecture des Lettres odieuses qu'on avoit reçues du Prince Menczikoff: l'assemblée ne prit aucune résolution; elle se borna à nommer des Députés, qui furent chargés de se plaindre des contributions excessives que ce Prince exigeoit des Etats, & la Diète fut remise au mois de Mai prochain. Dans cet intervalle le Roi Stanislas jouit à Leisznich des premiers fruits de la paix: il y reçut la visite du Roi de Suède, & le 16. de Janvier il eut la satisfaction de voir la Reine qui arrivoit de Stettin.

COMME le Traité de paix avoit mis fin à la disgrâce des Princes de la Maison Royale Sobieski, Stanislas alla au-devant d'eux le 22 du même mois, fit trois milles de chemin, & reçut ces Princes avec toute la tendresse imaginable. Il leur rendit visite le 25. & à l'issue du repas il les conduisit au Quartier général du Roi de Suède, qui lui-même venoit à leur rencontre. Lorsqu'ils se furent joints à quelque distance près, Sa Majesté Suédoise descendit de cheval, & s'ap-

s'approcha du carosse où étoit le Roi Stanislas avec les deux Princes Sobieski. Le Prince Jacques complimenta Charles. qui, ayant eu la bonté de l'écouter environ un demi quart d'heure, le pria lui & son frere de remonter en carosse, où le Roi Stanislas étoit resté seul pendant tout le tems de l'entretien. L'un & l'autre s'en excusèrent, & accompagnèrent à cheval le Roi de Suède jusqu'au Quartier général, où on leur fit une réception fort gracieuse. Pendant tout ce trajet, Sa Majesté Suédoise s'entretint de plusieurs affaires avec le Prince Jacques, qui ensuite prit congé d'elle & retourna à Olau. Pour le Prince Constantin son frere, il resta à Leisznich auprès du Roi de Pologne.

L'ENTREVUE de ces Princes donna occasion à une nouvelle Médaille. On y voit une pyramide, ornée du côté droit des Armes de Suède, & du côté gauche de celles de Pologne. La Legende, SUECIE ET POLONIE REGUM CURA, signifie, *Effet des soins des Rois de Suède & de Pologne.* L'Exergue, JACOBUS ET CONSTANTINUS PRINCIPES REGIS POLONIE IN SAXONIA LIBERATI 1707. *Les Princes Jacques & Constantin remis en liberté dans l'Electorat de Saxe. 1707.* Au revers de la Médaille



on appercevoit un fleuve, qui par la rapidité de ses eaux entraînoit des édifices, & emportoit tout ce qui s'opposoit à son courant. La Légende, *INVENIET VIAM AUT FACIET*, veut dire : *Il trouvera un passage, ou s'en fera ou il n'y en aura point.*

CE fut sur la fin de l'année précédente & au Quartier général du Comte de Piper à Guntersdorff, que se fit la première entrevue du Roi de Suède & du Roi Auguste. Depuis ce moment, ces Princes s'étoient donné de part & d'autre de grands témoignages d'amitié, jusque-là qu'ils se rendirent de fréquentes visites. Cependant Charles XII. ne se relâchoit en rien des articles stipulés dans le Traité de paix, au contraire il s'obstinoit à les voir accomplis dans toute leur étendue. Auguste ne refusoit pas de s'y conformer ; il attendoit un tems où il pût obéir sans risque. Il craignoit qu'en remettant à Stanislas les Archives & les pierrieres de la Couronne avant qu'il ne fût unanimement reconnu pour Roi de Pologne, la République ne lui en fit une affaire, & ne le rendit responsable d'une restitution faite à son insçu & contre sa volonté, s'il arrivoit que ce Prince fût débusqué du Trône. Soit que Charles XII. eût pénétré les intentions d'Auguste, soit qu'il les ignorât,

rât, il s'en tint fortement au Traité, & prétendit qu'on l'exécutât au pied de la lettre; je ne fais s'il fut satisfait. La Lettre de félicitation qu'Auguste s'étoit chargé d'écrire au Roi Stanislas, étoit encore un point qui demandoit de grands efforts, le Monarque inexorable en hâta l'exécution par ses importunités. Auguste prit la plume avec peine, écrivit avec contrainte, & acheva sa Lettre avec toute la mortification qu'il est aisé de s'imaginer. C'est une réponse à celle que le Roi Stanislas avoit jugé à propos d'écrire à ce Prince. La voici.

MONSIEUR ET FRÈRE,

„ La raison, pour laquelle Nous n'avons  
 „ pas répondu plutôt à la Lettre que  
 „ Nous avons eu l'honneur de recevoir de  
 „ Votre Majesté, est que Nous avons jugé  
 „ qu'il n'étoit plus nécessaire d'entrer dans  
 „ un commerce particulier de Lettres. Ce-  
 „ pendant, pour faire plaisir à Sa Majesté  
 „ Suédoise, & afin qu'on ne Nous impute  
 „ pas que Nous faisons difficulté de satis-  
 „ faire à son desir, Nous Vous félicitons  
 „ par celle-ci de votre Avenement à la Cou-  
 „ ronne, & Nous souhaitons que Vous  
 „ trouviez dans votre Patrie des Sujets  
 „ plus fidèles & plus obéissans que ceux

„ que Nous y avons laissés. Tout le monde  
 „ Nous fera la justice de croire que pour  
 „ tous nos bienfaits & pour tous nos soins,  
 „ Nous n'avons été payés que d'ingratitude,  
 „ & que la grande partie d'eux ne s'est  
 „ appliquée qu'à former des partis pour  
 „ avancer notre ruine. Nous souhaitons  
 „ que Vous ne soyez pas exposé à de pareils  
 „ malheurs, Vous remettant à la protection  
 „ de Dieu.

„ MONSIEUR ET FRERE,

„ Donné à Dresde,  
 „ le 8. Avril 1707.

„ *Votre Frere & Voisin*  
 „ AUGUSTE Roi.

LE Roi Stanislàs répondit à cette Lettre  
 en termes polis & équivalens.

MONSIEUR ET FRERE,

„ LA Lettre de Votre Majesté ne sert  
 „ qu'à augmenter davantage les obligations  
 „ ons que Nous avons au Roi de Suède.  
 „ Nous sommes satisfaits, Sire, autant que  
 „ Nous devons l'être, des félicitations que  
 „ Vous avez bien voulu Nous faire sur  
 „ notre

„ notre Avénement au Trône. Nous espé-  
„ rons que nos Sujets n'auront aucun pré-  
„ texte de Nous refuser l'hommage & la  
„ fidélité que Nous attendons de leurs de-  
„ voirs. Nous aurons soin de les y enga-  
„ ger par notre conduire, & par la disposi-  
„ tion où Nous sommes d'observer pon-  
„ ctuellement les Loix fondamentales du  
„ Roïaume.

„ STANISLAS *Roi de Pologne.*

A peine la ratification du Traité de paix fut elle rendue publique, que presque toutes les Cours de l'Europe s'empressèrent de congratuler ce Prince & de le reconnoître pour Roi de Pologne. Sa Majesté Prussienne fit le premier pas, & donna l'exemple à l'Empereur, à la Reine de la Grande-Bretagne, au Roi de France, à l'Electeur de Hanover, au Duc de Braunschweig-Wolfenbittel & à plusieurs autres Puissances. Jamais la fin des troubles ne parut plus prochaine; on se flattoit que dès que l'armée Suédoise remettrait le pied en Pologne, le Czar de Moscovie seroit trop heureux de changer de conduire. Cet espoir fut inutile: la Pologne étoit devenue indifférente aux Suédois, ou du moins la Saxe avoit pour eux tant d'appas, qu'ils ne pouvoient se ré-



foudre à la quitter. Un si long séjour dans un Etat, que la paix ne permettoit plus d'envisager comme ennemi, causa de l'étonnement à tout le monde. Charles XII. n'y avoit plus rien à faire, il avoit consommé son ouvrage, il étoit exempt de crainte, & cependant on voioit des troupes, répandues de toutes parts, vivre dans une délicieuse oisiveté, contraire à l'humeur & à l'activité de leur Chef,

Le Czar profita de l'inaction; il se fit craindre en Pologne, il se rendit redoutable en Livonie. Sa rigueur accabla ses Ennemis, & n'épargna pas même ses Alliés. Ces excès, dont le vrai remède étoit au-dessus des forces du Roi Stanislas, suggérèrent à ce Prince de publier un Universel, dans lequel, après avoir accusé de rebellion la Confédération de Lemberg, il exhortoit les Mécontents à se soumettre. ils furent presque aussitôt raffermis qu'ébranlés. Ce n'étoit point par amour pour leur ancien Maître qu'ils s'étoient unis, c'étoit par la crainte qu'ils avoient des Russiens. Le Primat Stanislas Sczembeck avoit intérêt qu'ils persistassent dans leur union, il fit des remontrances & fut écouté. Disons plus, il leur inspira tant de confiance, qu'ils résolurent de déclarer

clarer le Thrône vacant & de fixer au 3. de Mai le jour d'une nouvelle Election. Le bien de l'Etat les guidoit moins que leur avarice; ils vouloient pêcher en eau trouble, & établir leur fortune aux dépens de la République. Il manquoit un prétexte pour colorer leur dessein, ils prirent celui de la détronisation du Roi Auguste, qu'ils prétendirent avoir été faite contre les Loix du Roïaume. Cette manœuvre n'excita point le Czar à y donner les mains; Il fut retenu par les difficultés que causeroit l'Election d'un nouveau Roi, & par la crainte de redoubler le ressentiment du Monarque de Suède.

CEPENDANT treize Régimens de troupes Saxonnnes évacuèrent le Palatinat de Cracovie & les Provinces circonvoisines. Le Prince Wisnowiecki, de qui on avoit conçu de si flatteuses esperances, se voïa tout entier au Roi Stanislas, & apporta par ce changement de grands obstacles aux desseins des partisans du Czar. Les affaires devenoient pressantes, on touchoit au moment où il s'agissoit d'un prompt secours pour fixer les esprits chancelans & réduire les Rebelles. Sa Majesté Polonoise en parla à son Allié, & le sollicita de travailler à sa défense. Charles XII. ne pouvoit raisonnable-

ment s'en dispenser : outre qu'il y alloit de sa gloire de conserver à un Prince la couronne qu'il lui avoit mise sur la tête, il s'étoit engagé par le Traité de Varsovie à ne mettre les armes bas que lorsque la conduite de la Nation les auroit rendu inutiles. Ces raisons ne purent l'émouvoir : le danger lui parut, ou trop éloigné, ou trop peu important pour retourner sur ses pas ; il resta en Saxe. La nouvelle Reine de Pologne étoit revenue de Leisznich à Stettin, elle y tomba dangereusement malade peu de tems après son arrivée ; ce qui obligea le Roi son Epoux de s'y rendre. Ce voyage précipité, joint à quelques autres particularités peu considérables, influa tellement sur les affaires en général, qu'il ralentit fort le zèle des Grands du Roiaume : dévoués à sa Majesté Poionoise. L'occasion rappella le projet d'une nouvelle Election, & encouragea le Czar à l'exécuter. Il détacha un corps de quelques mille hommes vers la grande Pologne, avec ordre d'en enlever, ou d'y détruire tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes de Saxe.

Le Roi de Suède ne tarda pas à en apprendre des nouvelles, elles furent confirmées par le Roi Stanislas à son retour  
de

de Stettin. Ce Prince fit à son Allié une peinture si vive de l'état où étoit la Pologne, que Charles donna ordre au Général Reinschild d'y entrer avec seize Régimens. Ces troupes se mirent en marche le 15. d'Août; le Roi Stanislas les suivit trois jours après. Charles passa le reste du mois en Saxe : le 31. il signa le Traité conclu entre l'Empereur & les Protestans de Silésie, & marcha le 1. de Septembre du côté de Lausnitz. Ces mouvemens produisirent de grands effets. Le Czar, saisi de crainte, malgré ses forces redoutables, se défit de son entreprise, & se hâta de quitter Varsovie, où il y auroit eu trop de risque à s'enfermer. Pour se dédommager en quelque sorte du regret qu'il avoit d'abandonner cette place, il fit transporter à Moscow les meubles & les Orangeries que les Partisans du Roi Stanislas y avoient laissés après leur fuite. A peine Sa Majesté parut elle sur les frontières de la grande Pologne, qu'un Régiment de l'Armée de la Couronne prit le parti de se ranger à son devoir. Le 8 d'Octobre un autre Régiment se soumit de même, & assûra que le reste étoit prêt à en faire autant, pourvu qu'on mit l'armée de Russie hors d'état de traverser ses intentions. Ces succès ne furent

point interrompus : il ne se passa presque point de jour que quelque Compagnie de ces troupes ne justifiât ces promesses. Plusieurs Palatinats députèrent au Roi pour l'assurer de leur obéissance ; le Diocèse de Cujavie fit éclater son empressement, celui de Gnesne signala le sien.

CETTE dernière Prélature, que les Russiens avoient dépouillée de son Chef en enlevant l'Archevêque de Lemberg, fut remplacée par le Suffragan de Chelm. Le sort de son prédécesseur rendit le Primat Sczembeck, créature du Roi Auguste, attentif à sa sûreté : accompagné du Sous-Chancelier, il s'enfuit à toutes jambes à Caminieck. Il y avoit encore un grand obstacle à combattre, c'étoit l'opposition formelle de Seniawski Grand-Maréchal de la Couronne. Pour ramener ce Seigneur à la raison, on lui prescrivit un terme, qui s'écoula sans aucun fruit. Son opiniâtreté lui couta son emploi : le Roi en disposa en faveur de Potocki, Vaivode de Kiow, & rendit cette promotion publique par un Universal adressé aux Etats.

SUR ces entrefaites arriva un Ambassadeur de la Porte, chargé de Lettres du Grand-Seigneur par lesquelles Sa Hauteffe, après avoir reconnu le Roi Stanislas en cer-

re



te qualité, déclaroit que si dans l'espace de trois ans le Roi de Suède & la République de Pologne ne trouvoient moien de convenir d'une paix, ou d'une suspension d'armes avec la Russie, elle se verroit dans la nécessité de lui déclarer la guerre. Une déclaration si expresse renfermoit de grands avantages pour le nouveau Roi; mais les armées Russiennes avoient déjà tellement dépeuplé le pais & ravagé les terres, qu'à plusieurs milles d'étendue tout étoit désert & dé garni de vivres. C'étoit-là un grand inconvénient pour les troupes; on ne pouvoit se résoudre à leur faire parcourir ces endroits, sans les exposer à endurer la famine, qui se faisoit sentir de toutes parts. Ce fut pour cette raison que le Roi de Suède changea d'avis, & qu'au lieu de marcher en Lithuanie comme il avoit résolu, il s'arrêta à Slupc en attendant la gelée. Le 13. de Novembre il prit le chemin de Thorn, conjointement avec son Allié; & s'étant avancé à peu de distance de cette place, il mit son Quartier général à Wiefnicz: le Roi Stanislas établit le sien à Swientin. Peu de tems après, ils surprirent à Varsovie l'épouse du Grand-Maréchal Seniawski. Cette Dame, prisonnière d'un Roi dont elle avoit lieu de craindre le ressentiment, eut  
tout

tout sujet d'admirer sa clémence Stanislas, non content de lui avoir fait rendre tous ses effets, lui accorda encore la liberté de se transporter de Varsovie à Elbing, comme un lieu plus convenable à sa santé. Cette générosité auroit fait impression sur une ame reconnoissante, elle n'en fit aucune sur celle du Grand-Maréchal. Peut-être espérat-on qu'il seroit pour le moins aussi sensible au bonheur de son épouse qu'il l'auroit été à son infortune, & qu'également redevable à son Bienfaiteur, il inspireroit aux troupes de la Couronne des sentimens qu'il n'auroit pû s'empêcher d'avoir lui-même.

LOIN de là, Seniawski tint à Lemberg un nouveau conseil de guerre avec les Ennemis, où il fut arrêté que pour plus grande sûreté de l'artillerie de cette ville. on la transporterait à Caminieck, & qu'afin de n'être pas dans le cas de manquer d'argent, on exigeroit par tout des contributions considérables. Ce résultat déplut à Potocki : en qualité de nouveau Grand-Maréchal de la Couronne, il fit publier un Universel, où il protestoit de la manière la plus solennelle contre tout ce qui se feroit en conséquence.

LES difficultés qui avoient empêché le Roi de Suède de marcher incessamment en Lithua-

Lithuanie, étoient encore augmentées par des pluies continuelles qui avoient rendu les chemins impraticables. Charles ne put contenir plus long-tems son impatience, il se mit en mouvement le 9. de Janvier, & hâta tellement sa marche, qu'il arriva près de Tykoczin le 3. du mois suivant. Il n'étoit plus qu'à dix milles de Grodno, il y vint le troisième jour. Le Czar ne s'obstina point à lui en disputer le passage; il permit à son Ennemi d'entrer par une porte, tandis que lui sortit par une autre. Le Roi Stanislas s'avança jusqu'à Wilna, où il tint un conseil, auquel assisterent vingt Senateurs. On s'y proposoit une Amnistie générale; mais cette assemblée eut le même effet que la conférence que Mr. de Bonac Ambassadeur de France avoit ménagée à Dantzich avec autant de peine que d'empressement.

ON devina la source de ces mauvais succès, & on les rejetta tout entiers sur celui à qui il importoit le plus de troubler l'ordre qu'on vouloit établir. Depuis quelque tems, le Czar avoit promis à l'ancien Grand Maréchal de le gratifier du fruit de ses travaux, & de le mettre en possession du Thrône de Pologne. Celui-ci, aussi insatiable de ces promesses qu'aveuglé par son

am-

ambition, comptoit si fort sur cet heureux avenir, qu'il dévorait déjà d'avance la proie dont on devoit rassasier son avidité. Toujours inquiet au moindre vent contraire, il étoit le premier à conjurer l'orage : il amusoit par mille idées chimeriques le peur de troupes qui lui restoit de l'armée de la Couronne, & esperoit que soutenu par cet appui, & fortifié par une armée de vingt mille hommes qu'il attendoit de la générosité de son protecteur, il viendrait à bout de regner à son tour.

DANS cet esprit, il fit jouer des ressorts qui empêcherent de mettre la main à un ouvrage salutaire; & lorsque le Roi exigea de lui & de ses Adhérans des marques sincères de leur obéissance, il fut assez présomptueux pour lui imposer des loix, en lui prescrivant des conditions qu'il étoit impossible d'accorder. Telles furent la vanité & l'avarice d'un seul homme, dont les fantasques projets inquiéterent le Roi & l'Etat, sous prétexte qu'il n'étoit animé que par un véritable zèle pour la conservation des Loix du Roïaume & de la Liberté de la Nation. Cependant ces artifices n'empêcherent pas que le Roi ne captivât de jour en jour les cœurs de quelques sujets rebelles; plus on apprenoit à le connoître, & plus on aspirait à la

à la gloire de le servir & au bonheur de participer à ses graces. Différoit-on de lui rendre ses hommages, c'étoit pour s'épargner la fureur de Seniawski, dont les troupes ne laissoient après leurs pas que d'affreux spectacles de cruauté & de brigandage. Mauvais principe pour gagner l'amour des peuples, & pour se fraier un chemin à la Souveraineté.

LE Pape, inquiet des troubles dont la Pologne étoit agitée, envoya dans ce Roïaume le Nonce Spinola. Celui-ci étoit chargé de travailler à une Amnistie générale, à tempérer la chaleur des esprits, à mettre le Clergé en état de remarquer ses écarts, & de rentrer dans le devoir. Sa commission étoit trop bornée; il refusa de reconnoître le nouveau Roi, & appuya son refus de celui de quelques Etats du Roïaume. Stanislas, sachant de quelle nécessité il étoit de revenir en Pologne, se rendit le 13. de Juin au camp de Rodoschowicze, & y prit congé du Roi de Suède. Ces deux Monarques se donnerent de nouveaux gages d'une amitié éternelle; & quoiqu'à plusieurs égards ils fussent d'un caractère opposé, le Roi de Pologne fut toujours se rendre estimable à un Prince, dont l'humeur étoit moins constante que la fortune. Le tems approchoit que-



qu'elle devoit lui être funeste, & ces deux Alliés ne pensoient guères alors que le jour de leur séparation seroit le dernier auquel ils se reverroient en qualité de Souverains.

CHARLES XII. dont les glorieux exploits avoient jusqu'alors étonné l'Europe, forma une résolution qui devoit redoubler son étonnement. Il avoit détrôné le Roi Auguste, il l'avoit persécuté dans ses Etats; il se proposa de porter la guerre dans la Russie, de chasser le Czar du lieu de sa résidence, & de lui enlever son Empire. Charles se ressouvenoit qu'au milieu de l'hiver il n'avoit point balancé de marcher en Lithuanie, qu'il avoit traversé une grande étendue de pais déserts, sans vivres, sans munitions, & presque sans autre appui que son courage. Il se rappelloit l'idée d'avoir vû fuir devant lui une armée infiniment supérieure à la sienne. Il ne pouvoit oublier le glorieux séjour qu'il avoit fait en Saxe, les honneurs & les applaudissemens qu'il y avoit reçus de l'Empereur, de la Grande-Bretagne, de la France & de plusieurs autres Puissances, sans excepter le Pape. Après des traits si éclatans, pouvoit-il désespérer de réussir? La grandeur de l'entreprise l'animoit à l'exécuter, son ambition lui en cachoit les risques,

risques, sa bravoure lui donnoit de la confiance, & sa bonne fortune achevoit de le persuader que rien ne lui étoit impossible, pour peu qu'il voulût s'en donner la peine.

ENFIN il se mit en marche pour la Moscovie, & se précipita dans des malheurs, qui dûrent lui être d'autant plus sensibles, qu'ils étoient nouveaux pour lui. Le dirai-je? sa vanité fut mal satisfaite, & si elle l'engagea à abandonner un Prince aux dangers d'un Trône chancelant, elle le livra lui-même aux insultes d'un Ennemi craintif & abbattu.

LE Roi Stanislas revint en Pologne avec une armée, composée de seize mille Lithuaniens & de vingt mille hommes de troupes de Suède. Ce nombre auroit suffi s'il avoit eu la fidélité en partage; mais les uns, devenus soldats par l'espoir du gain, ne cherchoient qu'à s'enrichir par des courses, & la plûpart des autres, nés Polonois, n'avoient ni le caractère, ni la bravoure de ceux dont ils portoiént le nom. Aux deux fleaux dont le Roïaume étoit frappé, succéda un troisième. La peste se glissa parmi les armées & les peuples, & fit de grands ravages pendant tout le cours de cette année, sur-tout aux environs de Varsovie. La contagion ne

rallentit en rien l'impétuosité du Grand-Maréchal Seniawski : il acheva de désoler le Palatinat de Sendomir, & ce qui fortifioit encore ses esperances, c'est que plus Charles XII. s'éloignoit de la Pologne, plus les Mécontens s'obstinoient dans leur rébellion. Ils trouvoient dans la conjoncture trop de rapport avec leurs idées, pour en concevoir de raisonnables. L'Ambassadeur de France se donna de grands mouvemens, & ne put jamais les déterminer à respecter leur Roi.

CE n'étoit pas le tems d'employer des remèdes plus efficaces ; Sa Majesté se rendit à Marienbourg, où les Etats étoient convoqués. Le Monarque fut satisfait de la réception que lui firent les habitans. Non seulement ils le reconnurent pour Chef du Roïaume ; mais encore ils lui firent le présent ordinaire de cent mille florins. En revanche, Stanislas confirma les prérogatives de la Province, les privilèges de la Noblesse, & exerça d'autres actes de Souveraineté, propres à l'affermir dans le droit qu'il avoit de les faire. Le bruit de la victoire imprévûe, remportée sur les Russiens près de Holowic, contribua beaucoup à la docilité de ce peuple ; de sorte qu'il n'y avoit dans les affaires pres-

presque d'autre règle à suivre, que celle que la diversité des succès pouvoit y établir. La fortune de Seniawski ser voit, pour ainsi dire, de boussole dans la Pologne; il marcha contre les Lithuaniens, campés près de Sokol, & les obligea de repasser le Bug avec beaucoup de précipitation. Le Roi se déterminâ à le combattre. Pour cet effet, il ordonna au nouveau Grand-Maréchal de rejoindre incessamment l'armée en Lithuanie, fit défiler vers Brezece les Suédois qui jusqu'alors avoient séjourné dans la Prusse, & prit lui-même le 22. d'Octobre le chemin de Tykoczin. L'occasion qu'on cherchoit, ne tarda pas à s'offrir. Le 21. du mois suivant les deux armées se rencontrèrent dans le voisinage de Koniecpolske : la résistance fut égale à l'attaque pour l'ardeur, mais différente pour le succès; Pocicy Grand Trésorier de Lithuanie, & le Général Rybinski, Chefs des Confédérés, restèrent maîtres du champ de bataille.

Ce raïon de bonheur augmenta le courage & la malignité des Mécontents. Ils accusèrent le Roi d'avoir député le Comte Tarlo à la Cour Ottomane, à l'insçu des Etats du Roïaume, & lui firent un crime d'une ambassade, qui, loin d'avoir pour

objet une guerre contre la Russie, n'étoit qu'un pur cérémonial qu'il devoit aux égards que la Porte avoit eus pour lui & pour son Allié. Il ne fut nullement question de mettre la bienveillance du Sultan à l'épreuve, & Charles XII. lui-même n'eût eu besoin de ses bons offices, si ses disgrâces volontaires ne l'avoient obligé de se jeter entre ses bras. Il étoit encore tems d'éviter cette démarche humiliante: il ne falloit que faire attention aux avis que lui donnoit la fortune, & considérer les échecs qu'il avoit reçus à Holoweczin, Rummo, Starodub, & en d'autres lieux, comme les avant coureurs des nuages qui devoient obscurcir sa gloire. Il devoit observer la contenance de son Ennemi, peser ses avantages, faire un juste parallèle de ses forces avec les siennes, le traiter avec plus de ménagement, refuser ses propositions de paix avec moins de hauteur, ou du moins renvoyer à une meilleure occasion le coup dont il vouloit l'accabler. Mais l'ambition est un aveuglement, elle conduit au précipice le bandeau sur les yeux, & lorsqu'elle domine dans une ame guerrière & accoutumée aux succès, elle l'emporte dans des champs, où lieu de moissonner des lauriers, elle ternit en un jour l'éclat de routes



toutes les victoires précédentes, victoires, qu'on admiroit autrefois comme des prodiges de valeur, & qu'on n'envifage plus que comme les effets d'un heureux, hazard.

CHARLES XII. s'étoit propofé de continuer fa marche en droiture, il changea de route & fe tourna du côté de l'Ukraine, où il devoit trouver du fupport; c'étoit Mazzeppa, Général des Cofaques. Ce Capitaine, qui depuis long-tems avoit de grandes obligations à la Maifon de Lefczynski, défera aux follicitations du Roi Stanislas, & époufa la querelle de fon Allié. Cependant la raifon vouloit que Charles, ou changeât d'avis, ou différât de le fuivre : car quel moien que fous un ciel glacé une petite armée, déjà affoiblie par plufieurs attaques & fatiguée par des marches continuelles, tra-verfât tant de païs où il n'y avoit d'autres vivres à attendre que le peu qu'on en avoit à y transporter ?

LE Monarque, incapable de réfléchir, ne prit confeil que de fa fuffifance : il pouffa fa pointe, & perdit de bon gré deux mille hommes qui expirèrent fous fes yeux de froid & de mifère. Le dépit l'empêcha de ménager le refte, il fe présenta aux Ennemis, & mena au combat des troupes fi

exténuées, qu'à peine pouvoient-elles se soutenir. L'histoire d'Alexandre le Grand ne nous fournit rien d'approchant à de semblables entreprises; & si Charles en imitant ce grand Héros, voulut l'égaliser en courage, il le surpassa en hardiesse, & eut moins de bonheur. Cessons de le suivre dans sa malheureuse expédition; rentrons en Pologne.

LE Roi Stanislas s'y comportoit d'une manière bien différente; la politique, la prudence & la raison guidoient toutes ses démarches. Le 26. de Janvier ce Prince résolut de publier des Universaux, où il rendoit compte de l'attachement de Mazeppa pour le Roi de Suède, exhortoit avec beaucoup de tendresse les Mécontents à se dépouiller de leur haine, & offroit de s'en remettre aux Etats pour l'examen de sa conduite. Il y déclaroit qu'il étoit prêt de descendre du Thrône, si jamais on pouvoit le convaincre d'avoir enfreint les Loix du Roïaume, ou de s'être écarté en quoi que ce fût, du dessein qu'il avoit eu de pacifier les troubles en acceptant la Couronne. On ne pouvoit guères pousser plus loin la complaisance & la douceur: cependant on ne lui en fut aucun gré; il avoit à faire à des gens jaloux de son élévation,

vation, & tel qui étoit né pour être son sujet, s'émancipoit à briguer sa puissance. Seniawski étoit toujours dans ses premières idées, & esperoit tout de ses forces & de ses artifices. Il ne se ressouvenoit des éminentes qualités de celui qu'il avoit l'impudence de regarder comme son Rival, que pour se glorifier du mérite que lui donnoit sa présomption; il fremissoit quand on lui parloit d'obéir, & traitoit ce devoir de lâcheté, indigne d'un Candidat qui bientôt se verroit en droit de commander lui-même; en un mot, sa vanité ne lui faisoit appercevoir d'autre différence entre lui & son Souverain, que celle d'être son égal, ou prêt à le devenir. L'Abbé de Bonnac lui fit au nom de sa Majesté Très-Chrétienne des propositions fort avantageuses, & qui surpassoient de beaucoup l'attente d'un homme de son caractère; mais comme elles ne contenoient rien de ce qu'il ambitionnoit, la négociation n'aboutit qu'à se donner des soins inutiles. Il fut même assez téméraire pour demander à l'Ambassadeur s'il lui parloit par ordre exprès de son Maître. Le Ministre lui répondit qu'à la vérité il n'avoit aucune commission particulière, mais qu'il étoit persuadé que Sa Majesté verroit avec plaisir le Roi Stanis-

las paisible possesseur du Trône par un aveu général de son Election. „ Monsieur, „ reprit Seniawski d'un air hautain, puis- „ que le Roi n'a pas jugé à propos de vous „ donner ses ordres, il est inutile que vous „ vous entremettiez davantage pour concilier les différends de la République; ils „ sont de nature à ne pas finir si tôt. S'il „ arrive qu'on soit réduit au point de sacrifier ses droits il sera encore assez tems „ de se résoudre à faire un pas en faveur „ du Roi Stanislas.„ Deux motifs l'enhardirent à ne point ménager ses termes : l'un étoit une Lettre secrète qu'un Courier dépêché par le Czar, lui avoit rendue pour la remettre au Roi Auguste ; l'autre, la nouvelle que le Général Rusien Instrand étoit en marche pour Lublin avec une armée de douze mille hommes. Il se hâta de décamper de Tarnowitz à dessein de faire une jonction, & de tomber avec toutes ces forces sur les bras du Roi & du Général Crassau, qui pour lors se tenoient à Simigie dans le Palatinat de Culm. Ces mouvemens furent cause que celui de Witepsk entra dans le parti des Confédérés, & chassa du Fort de Mohilow l'Officier, à qui le Roi en avoit commis la défense.

A peu

A peu près dans le même tems Sa Majesté reçut une Lettre du Roi de Suède, datée de Buditzyn en Ukraine du 9. d'Avril Elle portoit en substance que son armée étoit en bon état, qu'il avoit battu & dissipé les Ennemis dans toutes les rencontres, que les Cosaques de Zaporow avoient suivi l'exemple de Mazeppa, & que le Chan des Tartares étoit dans la disposition de lui rendre le même service.

STANISLAS, charmé de ces succès, ne le fut pas moins de l'avis qu'il eut d'un combat, donné le 12. du même mois près de Lachowitz entre l'armée d'Oginski, & les Lithuaniens commandés par le Grand Maréchal Sapieha. Le seul bruit de cette victoire dissipa la crainte qu'on avoit pour Lemberg; & sans s'aviser de douter de la vérité du rapport, on se persuada que le Roi étoit en sûreté dans cette place. On ne fit pas plus de difficulté de s'en rapporter à la Lettre de Charles XII. & de là on conclut que la marche du Général Insland n'étoit ni réelle, ni même possible. On se trompa : on eut le déplaisir d'apprendre qu'au lieu de ce Général, le Baron de Goltz s'étoit avancé jusqu'à Medziboz en Podolie ; que le 5. de Mai Seniawski, Vaivode



de Belcz, étoit venu à bout de faire sa jonction, & que l'un & l'autre avoient résolu de marcher conjointement à Lemberg. Smiegelski entreprit de faire diversion & de saccager Berczani, ville appartenante au Vaivode ; mais le canon de la place lui donna tant de besogne, que le Colonel Cronowski niant eu le tems d'accourir au secours, il fut obligé de se retirer & de renoncer à son entreprise.

DANS le courant de ce mois les deux armées en vinrent deux fois aux mains. La seconde action se passa le 26. non loin de Nakwaska, village de la Podolie, entre le Grand Maréchal Sapieha & un gros de l'armée du Baron de Goltz. Le succès en fut si équivoque, que chaque parti se crut en droit de s'attribuer la victoire. Les Russiens ne manquèrent pas de prétexte pour se glorifier de leur bravoure : ils prétendirent que la défaite des Lithuaniens avoit tellement effraïé le Roi & le Général Crafsau, qu'ils avoient abandonné leur camp de Wyssock & s'étoient retirés avec beaucoup de précipitation du côté, de la Vistule. C'est une fausseté, fondée sur ce que le Roi avoit donné ordre de transporter les bagages au-delà de la rivière de Son, afin

afin d'être plus en état de faire tête aux Ennemis.

CES attaques n'étoient que le prélude des entreprises plus considérables ; on s'y prépara de part & d'autre, & les armées se joignirent de si près, qu'à toute heure on s'attendoit à engager un combat qui décidât du sort de la Pologne. Pour Charles XII. il avoit déjà perdu ce que son imprudence lui avoit fait risquer, & le jour même de la bataille de Pultawa fut l'époque de sa disgrâce. La nouvelle de la ruine entière de son armée se répandit subitement dans la Pologne : on la regarda d'abord comme une chimère ; mais dès qu'elle se trouva confirmée de tous les endroits, hormis la Suède qui gardoit un profond silence, on ne vit plus parmi la Nation qu'un mélange d'étonnement, d'effroi & d'allégresse. Les Mécontents s'épuisoient en réjouissances, tandis que les partisans du Roi Stanislas gémissoient dans la crainte & dans la douleur, sous le poids d'un événement qui influoit autant sur leur vie que sur leurs biens. Seniawski ne fut pas en reste avec ceux qui s'empresserent le plus à marquer leur contentement ; son camp retentit de cris de joie, & la grosse artillerie annonça au loin la part qu'il prenoit à une victoire qui

qui devoit consommer la sienne. Oginski & tous les autres triomphèrent également, au lieu que Sapieha, Potocki & le Général Crassau étoient dans un abbatement inconcevable. Pour ce qui est du Roi, il supporta ce revers avec beaucoup de fermeté, & fit de sa raison tout l'usage qu'un grand Prince peut faire dans des conjonctures, où l'ame est susceptible de désespoir.

AVANT que de se déterminer à prendre un parti, il convoqua à Varsovie les Etats qui lui étoient dévoués. Il y récapitula les malheurs du Roi de Suède, exposa les dangers qui l'environnoient lui-même, & pria l'Assemblée, qu'il avoit touchée jusqu'aux larmes, de l'aider à trouver un expédient qui mit sa personne & sa Couronne à couvert des poursuites de ses Ennemis. Chacun y fournit du sien: raisonnemens, complimens, protestations de fidélité, rien ne fut omis; mais ce n'étoit pas là l'essentiel, il falloit un parti qui fût également certain, & digne de celui qui le souhaitoit; De tous les moyens qui furent mis sur le tapis, aucun ne parut plus salutaire que d'envoyer une ambassade au Czar, pour lui offrir la paix aux conditions qu'il l'avoit demandée deux ans auparavant. La démarche fut inutile; le Czar refusa audience

ence à l'Ambassadeur, & lui fit dire qu'il ne reconnoissoit en Pologne d'autre Roi qu'Auguste, avec qui il étoit étroitement allié.

TANDIS que les Mécontents cherchoient à profiter de la révolution, on eut avis que le Roi Auguste avoit passé l'Oder avec une nombreuse Armée, & qu'il s'avançoit à grands pas vers la Pologne; que d'un autre côté le Czar, après avoir rassemblé la plus grande partie de ses troupes, doubloit sa marche pour renforcer à propos celles de Seniawski. A peine Auguste eut il atteint Bomst, place frontière du Roïaume, qu'il répandit des Universaux pour notifier son arrivée, qui ensuite fut publiée à Thorn au son de la cloche. Stanislas saisit toutes les occasions d'embarrasser son Ennemi, & n'oublia point de remettre sous les yeux des Etats le serment qu'ils lui avoient fait d'un attachement inviolable. Il se retira avec le Général Crassau aux environs de Kalisch, y assit son camp, & resserra les troupes autant qu'il lui fut possible. Son intention étoit de livrer bataille, & de décider à la pointe de l'épée le droit qu'il avoit à la Couronne; mais il se présenta tant d'obstacles à la fois; qu'il ne put hasarder le pas sans paroître téméraire. Les forces des Ennemis augmentoient de jour  
en

en jour, les Saxons se joignoient aux Russiens, ceux-ci aux Confédérés ; de sorte que le Roi, dépourvû de secours & d'argent : se vit obligé de quitter la partie, plutôt que d'éprouver, à l'exemple de Charles XII. combien il est dangereux de lutter contre la fortune.

LE Général Crassau sollicita le Roi de Prusse de lui accorder la permission de passer sur ses terres pour retourner en Suède. Ce n'étoit plus le tems des faveurs ; ce Prince avoit changé de sentiment avec les affaires, il refusa absolument le passage qu'on lui demandoit. Le Général, qui se voioit sur le point d'être enveloppé par une multitude innombrable d'Ennemis, & qui n'avoit d'autre ressource pour se tirer de leurs mains qu'en agissant contre le gré du Roi, résolut d'échapper au danger en dépit de sa défense. S'étant assuré de la discrétion de ses troupes par des ordres très rigoureux, il se mit en marche, entra dans la basse Pomeranie, y choisit l'endroit le plus court, & fit heureusement ce trajet en vingt-quatre heures, sans avoir passé par aucune ville, ni par aucun village. De là il marcha droit à Sterin, où il s'arrêta avec son armée, forte de quatorze mille hommes, y compris



pris les Polonois qui avoient suivi le Roi Stanislas. Voilà en raccourci la retraite de ce Prince, que l'ingratitude des peuples obligea de quitter sa Patrie, & qui n'y revint dans la suite que pour avoir le déplaisir d'y jouer le même personnage.

C'EST le caractère de la Nation d'affecter beaucoup de valeur dans la prospérité, & de manquer de résolution & de courage dans les malheurs; l'histoire de ce tems en est une preuve bien sensible. A peine Auguste eut-il repris par la force ce qu'on lui avoit enlevé par la violence, que les partisans les plus déclarés de Stanislas vinrent se jeter au pied du Trône, & se vouèrent à leur premier Roi avec autant de légèreté, qu'ils avoient eu de penchant à s'attacher à son successeur. Il est vrai que la Cour de Rome aida beaucoup à leur inconstance, en rompant les liens qui auroient pû les retenir. Maîtresse du tems & des circonstances, elle donna pouvoir au Nonce, non seulement d'absoudre ceux qui avoient prêté serment de fidélité au Roi Stanislas; mais encore de décharger le Roi Auguste des obligations solennelles qu'il s'étoit imposées par la paix d'Altranstادت. Le seul Potocki, Vaivode de Kiow, persista dans son engagement & continua de  
por-

porter les armes pour la cause de son Souverain. Il escarmoucha plusieurs fois avec ses Ennemis, jusqu'à ce que des pertes successives aiant réduit son armée à quatre mille hommes, il prit le parti de se retirer en Hongrie auprès du Prince Ragotzi. Il se mit sous ses étendards, dans l'espérance de trouver l'occasion de faire quelque tentative sur la Pologne; mais comme ce Rebelle avoit trop de ses affaires domestiques pour se mêler de celles d'autrui, & qu'outre cela le Général Goltz penetra dans la haute Hongrie avec un corps de dix mille Russiens, il prit congé du Prince, engagea son monde à s'enroller à son service, & accompagné de quelques Suédois, il partit en toute diligence pour Bender, où Charles XII. s'étoit réfugié.

TANT de facilités procurerent à Auguste celle de remonter sur un Thrône dont il étoit descendu. Avant tout, il eut soin de s'assurer de la Russie, en renouvelant avec elle une Alliance que son infortune sembloit avoir amortie. En même tems il fit dresser un Manifeste fort étendu, où, après avoir représenté aux Etats la conduite tyrannique de son Ennemi, il rapportoit les pressantes raisons qui l'avoient obligé de violer la paix d'Altranstadt, de re-

venir

venir en Pologne à main armée, & d'y reprendre une Couronne, qui, malgré sa renonciation, n'avoit point cessé de lui appartenir. Ce Manifeste ne persuada pas tout le monde; bien des gens s'en rapportèrent au Traité & en examinèrent l'infraction par la force même des conditions qu'il renfermoit. La justification du Prince étoit fondée sur trois chefs, 1. sur la violence que lui avoit faite son Vainqueur, 2. sur l'indolence de ses Plénipotentiaires, 3. sur un article compris dans les *Pacta Conventa*, dressés & ratifiés par serment au tems de son Election; savoir, de ne jamais abandonner le Roïaume sans le consentement exprès de tous les Etats.

Ces griefs, quelque incontestables qu'on les crût, ne laissèrent pas d'être critiqués.

„ La violence, disoit-on, suivie du consentement de celui qui la souffre, change  
„ de nom comme de nature; c'est un acte légitime, & aussi valide, que la volonté du  
„ Contractant est positive. La négligence  
„ dans les conventions ne fut jamais un défaut  
„ faut de nullité, non plus que la vigilance  
„ ce; l'une cause des pertes que rien n'excuse, l'autre procure des avantages qui  
„ subsistent. Les *Pacta Conventa* sont des  
„ Loix sacrées, & la base de l'autorité sou-

„ veraine. Les suivre, c'est répondre au  
 „ choix de la Nation ; les violer, c'est l'a-  
 „ néantir. On a plus fait, on y a renoncé  
 „ publiquement ; de sorte qu'il est aussi sin-  
 „ gulier de repeter une chose perdue, que  
 „ de réclamer la Confédération de Sen-  
 „ domir, où la foi donnée de ne jamais  
 „ approuver de division, ni de conclure  
 „ de paix particulière, n'a pas mieux été  
 „ observée,,. Toutes ces objections n'eus-  
 „ sent pas été d'un poids médiocre, si on  
 „ avoit pris le Droit civil pour arbitre du dif-  
 „ férend, du moins il est certain que la qua-  
 „ lité du Traité eût formé une exception très  
 „ forte contre les prétentions du Roi Augu-  
 „ ste. Quoi qu'il en soit, le droit de repré-  
 „ sailles paroïssoit de tous ses titres le plus  
 „ valable & le mieux établi dans les circon-  
 „ stances.

LE Roi Stanislas n'étoit plus en situation  
 de le lui disputer. Il s'en étoit expliqué  
 dans son dernier Manifeste, en déclarant  
 ouvertement à la Nation qu'il lui remettoit  
 la Couronne dans le même esprit qu'il l'a-  
 voit acceptée. Après une pareille démis-  
 sion, il ne fut pas difficile de disposer ce  
 Prince à entrer en accommodement avec  
 un des Ministres du Roi Auguste. L'ap-  
 probation de son Allié étoit une clause es-  
 sentiel-

sentielle à la négociation, il la stipula comme un article préliminaire. On voulut l'excepter, sous prétexte qu'elle étoit inutile & injurieuse à la Majesté du Roi ; mais Charles XII. au lieu de lever l'incident, menaça de procéder à une seconde Election, & contraignit Stanislas d'épargner à sa Patrie une nouvelle occasion de troubles & de malheurs.

AUGUSTE, rentré en crédit, assembla le Sénat à Wilna, & en obtint tout ce qu'il voulut. On confirma la Confédération de Sandomir, on annulla celle de Varsovie, & on déclara dès lors, comme pour toujours, Stanislas illégitimement élu & incapable de regner. Le Czar, victorieux dans l'enceinte de son Empire, devint conquérant dans les Etats de son Ennemi. Il attaqua & prit Elbing, ville de Prusse, en fit la garnison Suédoise prisonnière de guerre, mit le siège devant Riga, emporta Wiburg, Kexholm, toute la Carélie, & une grande partie de la Finlande. Quelque imposant que fût le bonheur de ces deux Monarques, un petit nombre de sujets du parti contraire ôsa courir aux armes, & insulter à une Nation réunie de cœur & de sentiment. Lefameux Partisan Smiegelski, appuyé de quelques troupes de Pologne &



de Suède, avoit commencé l'année 1711. par incommoder la République en harcelant les Saxons : il ne la finit pas de même; accablé tout d'un coup par des forces nombreuses, il fut contraint de sortir du Roïaume. Le Vaivode de Kiow, dont le zèle étoit toujours égal, revoit sans cesse aux moyens d'être utile à son Roi. Il en trouva l'occasion à Bender dans la personne du plus jeune des fils du Chán des Tartares. Il employa toute son éloquence pour le persuader de faire une irruption en Pologne; il réussit. Le jeune Tartare exposa ses griefs fort au long dans un Manifeste, en date du 28. Janvier, & marcha comme il l'avoit promis. Les Russiens marcherent à leur tour; ce qui fut cause qu'il revint sur ses pas, sans avoir pû effectuer ses menaces.

STANISLAS étoit toujours à Stetin, & y séjournoit tranquillement avec sa famille, lorsque la Suède, ou plutôt la haute Pomeranie, devint tout à coup le théâtre de la guerre. Le Dannemarck, la Saxe & la Russie attaquèrent cette Province à forces conjointes, & la justification de ces trois Puissances paroïssoit si solide, qu'on ne pouvoit assez s'étonner que Charles XII. au milieu de ses peines eût rejeté une neutralité qui pouvoit les adoucir. Cette faute ne fut pas

pas la dernière que l'entêtement de ce Prince lui fit commettre : pendant son séjour à Bender, il cultiva si peu l'amitié de son Protecteur, qu'il viola plus d'une fois le Droit des gens. A la fin les mauvais offices succéderent aux bienfaits, son Roïaume porta la peine de ses hauteurs, & par contre-coup son Allié n'en devint que plus à plaindre.

Dès que l'orage commença à se former, Stanislas se retira dans l'isle de Rugen ; mais craignant d'y être insulté par la flotte Danoïse, il résolut de passer en Suède. Le 15. Septembre 1712 il arriva à Carlscroon, suivi de toute sa Cour, à qui il fit quitter l'habillement Polonois pour prendre celui du pais. Après avoir conduit la Reine son Epouse à Christianstadt, il prit le chemin de Stockholm, accompagné, du Partisan Smiegelski, de quelques Seigneurs de la Nation, & de quelques autres de sa suite. Le Ministere, instruit de l'arrivée de Sa Majesté, lui envoya l'équipage du Roi, & lui rendit tous les honneurs convenables. Elle prit son logement dans le Palais roïal, qu'elle occupa près d'un an ; mais avec si peu d'éclat, qu'à peine s'appercevoit-on qu'il fût habité par un Prince, que Charles XII. avoit jugé digne d'être son égal.

LES affaires d'Auguste étoient en bon état. Le 5. d'Avril de cette année il convoqua la Diète à Varsovie pour le 18. du même mois, & eut la joie de voir l'Assemblée réitérer ses premières décisions. La Diète fut renvoyée au dernier de Décembre; mais à peine se fut-on séparé, qu'on vit paroître sur les frontières de Podolie le brave Staroste de Rava, Wafilicki & Jean Grudczinski, armés pour venger l'offense, faite à la gloire du Roi Stanislas. Ce dernier, autrefois Colonel de l'armée de la Couronne par le choix de ce Prince, avoit suivi constamment le Vaivode de Kiow dans toutes ses courses jusqu'à Bender; mais Charles XII. voulut lui en faire faire une plus importante, & lui donna un corps de six à sept mille hommes, tant Polonois, que Cosaques, Valaques & Suédois, à dessein de percer dans le sein de la Pologne. En même tems que Grudczinski décampa de Sniatyn sur les confins de Valachie, il fit courir un Manifeste, rempli de promesses & de menaces. Conformement au style usité, il y traitoit les Polonois de freres, & leur annonçoit de la part des deux Puissances, ennemies du Souverain qu'ils avoient eu la foiblesse de reconnoître, que le Roi de Suède, aiant actuellement à sa disposition une  
une

une armée de deux cens mille Turcs & Tartares, avoit d'abord formé le dessein de l'introduire dans le Roiaume ; mais que par un excès d'amour & de compassion pour la République il avoit bien voulu suspendre sa marche, jusqu'à ce qu'il fût instruit au juste des sentimens de la Nation. Il ajoutoit que c'étoit dans cette vûe qu'il avoit pris les devants, & que si on étoit disposé à recevoir ce Monarque en qualité de bon Ami & d'Allié, Sa Majesté Suédoise auroit encore la discrétion de se servir d'une escorte la moins nombreuse qu'il lui seroit possible, afin de n'être ni incommode aux habitans des villes, ni à charge aux habitans de la campagne. Ce Manifeste, daté de Sanockow du 16. de Mai, étoit une pure fiction, occasionnée par les instances & le zèle trop empressé du Vaivode de Kiow, qui peut-être se servit aussi mal-à propos des auspices du Roi de Suède, qu'il emprunta le nom & l'autorité de son Allié. Du moins ce qu'il y a de sûr, c'est que le Roi Stanislas n'étoit ni présent, ni instruit, ni consentant, & que d'ailleurs ce Prince étoit trop sage pour faire trophée d'une armée aussi chérie que celle de Grudczinski, trop voué à sa Patrie pour la livrer en proie à des gens ramassés au hazard, trop sincère

pour tromper l'attente de ceux qu'il pouvoit persuader, trop jaloux de sa gloire & de ses intérêts pour s'exposer à être le joüet de ses Ennemis, & l'objet de la haine de ses partisans.

LE Staroste de Rava s'y prit en maître. A son aspect toute la Pologne trembla d'effroi, & n'en eût pas été quitte pour la peur, si la présence du Roi, le bras de Kiowski, & un bon nombre de troupes réglées ne lui avoient manqué pour consommer ses entreprises. Déjà Auguste craignoit pour sa Couronne, bien-tôt il appréhenda pour ses pais héréditaires, & envoya ordre d'en mettre sur pied toute la milice, afin de prévenir une seconde irruption. Grudczinski, faisant toute la diligence possible pour arriver dans la grande Pologne, se joignit à Potocki & à Sapieha, & marcha droit à Posnanie. A mesure qu'il gagnoit du terrain, il imposoit de grosses contributions, sans distinction de peuples ni de pais ; & lorsqu'il se vit à portée de combattre, il donna ordre aux Colonels Sagorski & Rosacharski de fondre sur les Russiens.

LE bonheur leur en voulut, le 10. de Juin, le premier rencontra près de Pizdry un Détachement commandé par Gordon, Colo-



Colonel du Régiment de Bauer, qu'il fit prisonnier avec le Major Rosen, après leur avoir tué cinq cens hommes ; le second chassa les Ennemis de côté & d'autre, & rejoignit l'armée aussi chargé de butin que comblé de gloire. Ces exploits mirent Grudczinski en état d'en faire de plus décisifs ; mais la réputation & l'orgueil du Staroste souleverent Potocki, qui de la jalousie passa à l'inimitié & gâta tout. Le Général Bauer n'avoit point encore digéré l'affront fait à son Colonel, il chercha par-tout l'occasion d'avoir sa revanche. Aiant appris que le Staroste s'étoit campé avec beaucoup de confiance dans les environs de Crotoczin, il y envoya un gros corps de Moscovites aux ordres du Staroste Bruchowski, qui le joignit le 18. de Juin, l'attaqua à l'improviste, lui tua, lui prit bien du monde, le chassa de son camp & y mit le feu. Grudczinski, suivi de Potocki, se sauva à toute bride du côté de la Silésie, où il ramassa les débris de son armée, & se prépara à une nouvelle course. Il ne put se dédommager de ses pertes, Bruchowski lui fit encore tourner le dos, & le poussa jusqu'aux murs de Stanislawowa, ville située dans le Palatinat de Masovie, & la seule place qui fût encore au pouvoir du Roi. Cer-

te occasion lui attira un siège, qui en peu de jours la réduisit à recevoir des loix d'Auguste. Grudczinski disparut tout à-coup aux yeux de son Vainqueur, à qui il laissa à deviner ce qu'il étoit devenu. Pour Sapieha, il prit sa retraite à Bender, d'où il revint peu de tems après implorer la clémence d'un Prince, qui ne demandoit pas mieux que de lui pardonner son offense en faveur de ses soumissions.

Au milieu de ces tentatives, Stanislas, ne sachant que croire de tous les bruits qui couroient sur le compte de Charles XII. envoya Smiegelski sur les lieux pour s'instruire de la vérité. Celui-ci examina les choses superficiellement, ou du moins il se les figura telles qu'il auroit voulu qu'elles fussent. Il écrivit au Roi qu'il n'y avoit plus à hésiter de se rendre à Bender, qu'il le prioit de ne point faire attention à la longueur & à la difficulté du chemin, puisqu'il s'agissoit de prendre avec son Allié le commandement d'une armée formidable qu'il devoit obtenir du Grand-Seigneur. Une Lettre aussi séduisante produisit son effet. Stanislas s'embarqua au mois de Septembre à bord de quelques vaisseaux de transport, commandés par le Général Steenbock, & arriva en Pomera-

meranie avec le Baron de Sparre, qui dans la fuite fut nommé Ambassadeur à la Cour de France.

CONVENONS que c'étoit un coup bien hardi d'entreprendre un voiage de plus de deux cens cinquante milles, principalement dans un tems où il étoit si mal aisé de tromper les yeux de tant d'espions, devant lesquels il falloit nécessairement passer en revue. Il n'y avoit point de danger jusqu'à Vienne, il y en avoit infiniment audelà; & plus SaMajesté approchoit de Bender, plus elle couroit risque de tomber au pouvoir de ses Ennemis. La joie qu'elle eut de voir de loin Jassy, capitale de la Moldavie, se changea en amertume à son arrivée en cette ville. Ni le déguisement sous un habit fait à la Française, ni la feinte qu'elle emploia, ne purent la préserver du sort qui l'attendoit. Stanislas, interrogé sur la qualité de sa personne & de ses affaires, répondit qu'il étoit Officier François, & qu'il alloit à Bender pour y exécuter une commission auprès du Roi de Suède. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour le rendre criminel, il fut desarmé, conduit avec sa fuite dans un Cloître, & gardé à vûe. Un pareil procédé parut d'autant plus étrange au Roi, qu'il étoit con-

contraire au préjugé qu'on lui avoit fait naître. Il ne tarda pas à être informé des raisons de la Cour Ottomane, & reconnut avec douleur que son emprisonnement étoit un nouveau fruit des bizarreries de son Allié.

Ce Prince, toujours inquiet & entreprenant, avoit imaginé tous les moïens possibles pour porter le Grand-Seigneur à déclarer la guerre aux Russiens, ou au moins à lui accorder des forces suffisantes pour remettre les affaires de Pologne dans le même état où il les avoit laissées au tems de son entreprise sur la Moscovie. Il échoïa dans le premier projet, il se fit un point capital de réussir dans le second, malgré l'envie qu'avoit la Porte de ménager ses voisins, afin d'avoir bon marché de la Morée qu'elle tâchoit d'enlever à la République de Venise.

CHARLES se livra aux intrigues, continua de fouler aux pieds les loix respectées par toute terre, & déplut si fort au Sultan & à ses Ministres, qu'il se fit regarder comme un hôte dangereux, dont on ne pouvoit assez tôt se débarrasser. On lui fit offre d'une nombreuse escorte pour le reconduire dans ses Etats, on lui donna de grosses sommes d'argent, quantité de chevaux;

vaux, en un mot on pourvut largement à tout ce dont il pouvoit avoir besoin. Ces offres étoient trop au dessous de ses prétentions il les rejéta, & obligea la Porte d'en venir aux extrémités. L'action étoit téméraire, la manière dont il la soutint, le fut encore plus : il ramassa tous ses domestiques jusqu'aux garçons de cuisine, & avec trois cens hommes ou environ il osa se mettre en devoir de résister à une armée de dix mille Turcs & Tartares, munie de douze pièces de canon. Comme il combattoit à pied, les éperons de ses bottes se croiserent & lui firent faire une chute, qui lui épargna peut-être de plus grands malheurs que celui dont elle fut suivie. Le Roi fut environné de Janissaires, & conduit à Bender. Cet événement arriva le 12. de Février 1713. Quatre jours après, Sa Majesté fut transportée à Andrinople dans un chariot tapissé d'écarlate, & escortée d'un grand nombre de troupes.

DANS le tems que Charles étoit en chemin pour arriver au lieu de sa destination, on menoit Stanislas à l'endroit d'où on avoit tiré son Allié. Le Bacha qui l'escortoit, n'eut pas plutôt appris quel étoit son prisonnier, qu'il en informa Fabrice, Ambassadeur de Suède à la Cour Ottomane.



ne. La nouvelle étoit trop intéressante, pour que celui-ci différât d'en faire part à son Maître. „ Sire, lui dit-il, vous „ n'êtes pas le seul Prince à qui les Turcs „ aient ravi la liberté, le Roi de Pologne „ est entre leurs mains à quelques milles de „ vous. “ *Hâtes-toi, mon cher Fabrice,* répondit Charles, *hâtes-toi de le voir. Dis-lui de ma part qu'il se garde de traiter avec Auguste, & assures-le qu'en peu de tems nos affaires tourneront à notre avantage.* Quelle idée pour un Prince exilé en quelque sorte de ses Etats, abandonné de tout le monde, & réduit à expier par les regrets d'une prison le ressentiment du Souverain qui l'avoit recueilli ! Fabrice respecta ses ordres, obtint du Bacha la permission de les exécuter, & partit accompagné d'un Janissaire. Sur la route il rencontra une foule de soldats qui emmenaient un Cavalier, dont la monture & tout l'équipage n'avoient rien de majestueux. Il s'arrêta sans trop le considérer, & lui demanda en Allemand où étoit le Roi de Pologne. *Il est ici,* répondit Stanislas, *est il possible que je vous sois inconnu ?* A ces mots le Ministre changea de ton, témoigna ses respects au Roi, & lui causa plus d'étonnement en lui apprenant l'état & les intentions de son Maître, qu'il ne lui don-

donna de consolation & d'esperance d'une meilleure fortune.

LE 1. de Mars Stanislas arriva à Bender, escorté de deux Compagnies Vallaques, & accompagné de tout ce qu'il y avoit de Seigneurs Polonois, qui s'étoient avancés à un mille de la place pour le recevoir. Sa Majesté fit son entrée au bruit du canon, montée sur un beau cheval Arabe, qu'un Aga avoit envoyé au-devant d'elle, au nom du Bacha Commandant. Ces marques d'honneur surprirent agréablement le Roi, & lui firent sentir que la Porte continuoit d'approuver sa souveraineté ; mais il n'y avoit pas là de quoi se flatter qu'elle travailleroit à la maintenir. Cependant les choses s'ajusterent tout à coup de manière, qu'il sembloit que l'état de l'un serviroit à améliorer celui de l'autre. Charles fut transféré à Demotica, & ensuite à Demirtasch, places d'autant plus avantageuses pour lui, qu'étant voisines d'Andrinople, elles lui procuroient l'occasion d'agir avec plus de promptitude & plus de succès. Il avoit de jour à autre la commodité d'apprendre les sentimens de la Cour par le moien du Marquis de Fierville, que la France lui avoit envoyé secrettement lorsqu'il étoit encore à Bender.

LE

LE Comte Poniatowski, aussi habile Négociateur qu'excellent Capitaine, se mit de la partie. Ce Seigneur avoit été autrefois au service du Roi Stanislas en qualité de Colonel du Régiment des Gardes du Corps, formé de troupes Suédoises, & avoit suivi Charles en Ukraine par attachement pour son grand mérite. A la malheureuse Bataille de Pultawa il s'étoit distingué en sauvant la vie à ce Prince. Il s'efforça encore non seulement de lui faire rendre la liberté qu'il avoit perdue ; mais aussi de le mettre en état de s'en servir contre ses Ennemis les plus déclarés. Il étoit difficile de négocier avec le Grand-Seigneur sans être inquiété de ses principaux Ministres ; le Marquis de Fierville en trouva le moïen. Il se servit de l'habileté d'un François, nommé Longueville, qui remit entre les mains de Sa Hautesse un Mémoire au nom du Roi de Suède. Le Sultan fit assûrer Charles de son amitié & de sa protection, déposa le Muphti & le Grand-Visir Jasuff, chassa le Chan des Tartares, exila le Bacha de Bender, & conféra leurs emplois à des gens dont il n'y avoit que de la bonté & de la complaisance à attendre. Poniatowski mit le comble aux intrigues, il desservit le Vaivode Chomentowski, Ambassadeur du Roi Auguste, &

& agaçà si adroitement la Porte contre la Russie, qu'elle travailla de tous côtés aux préparatifs nécessaires pour entrer en campagne.

Ces changemens firent grand bruit. Stanislas commença à respirer, & à entrevoir que son Allié n'étoit coupable que par la scélératesse des Ministres qui avoient eu l'oreille du Grand-Seigneur. La Porte exauça les prières de ces deux Princes, & ordonna au nouveau Chan des Tartares & au Séraskier Abdy-Bassà de se tenir prêts à marcher vers les frontières de Pologne. Le 3. d'Août, jour fixé pour la marche, les troupes, cantonnées aux environs de Bender, furent partagées en deux corps: l'un, composé de trente à quarante mille hommes, se mit en mouvement sous les ordres du Chan; l'autre, commandé par le Séraskier, devoit faire halte à Choczin jusqu'à l'arrivée du Roi Stanislas. Le 7. du même mois Sa Majesté partit de Bender, suivie de tous les Polonois qui se trouverent dans la place, entre autres du Vaivode de Kiow, du Partisan Smiéielski, & de plusieurs Officiers Suédois. Elle avoit encore avec elle le Lieutenant-Colonel Kuskul, Chef d'un grand nombre de Dragons qui lui tenoient lieu de Gardes du Corps, &

outre cela , quantité de Trabandes à cheval proprement équipés. Rien ne manquoit aux souhaits de ce Prince, il sembloit que ce fût l'heureux moment de rentrer dans le sein de sa Patrie, & d'arracher une seconde fois le sceptre des mains d'Auguste, d'autant plus qu'on lui faisoit esperer que Charles, rendu à lui-même, le suivroit incessamment avec une armée formidable.

MALGRE' ces beaux commencemens, on étoit bien loin de compte, & en peu de jours on se trouva moins avancé que lorsqu'on s'étoit cru en droit de former des plaintes. La Cour Ottomane n'avoit pû résister aux sollicitations de deux Têtes couronnées, elle se laissa vaincre par les raisons de l'Ambassadeur de Russie. Ce Ministre, qui possédoit à fond les intrigues du Serrail, & qui par une longue expérience connoissoit la légèreté des Turcs, n'eut pas plutôt appris le départ du Roi de Pologne, qu'il s'attacha à corrompre le cœur & l'esprit du Grand-Visir. Il lui dit que Stanislas étoit d'une naissance égale à celle de la plûpart des Seigneurs de sa Nation; qu'il avoit été élu par la fantaisie & par l'appui d'un petit nombre de gens; que son Election ne pouvoit être mise en parallèle avec celle d'Auguste, lui, qui n'é-

toit



toit monté sur le Trône qu'avec l'agrément de toute la République; que par conséquent si la Sublime Porte s'avisait d'inquiéter ce Monarque, soit par des voies directes, ou indirectes, elle agiroit visiblement contre la teneur du Traité de Carlowitz; qu'une pareille démarche offenseroit l'Empereur des Romains & le Czar son Maître, qui, par les obligations de leur Alliance avec ce Prince, ne pourroient se dispenser de veiller à sa défense.

CES raisons furent d'abord communiquées au Divan, & dès le 13. du mois le Sultan expédia des ordres très précis au Chan & au Séraskier d'empêcher Stanislas de les suivre dans leur expédition, ou de le renvoyer incessamment à Bender, supposé qu'il en fût déjà parti. Sa Majesté Polonoise n'avoit pas encore joint l'armée à Choczyn, lorsqu'on la somma de se conformer à ces ordres. Elle les trouva si extraordinaires, qu'elle eût indubitablement pris le contre-pied de ce qu'ils portoient, sans d'autres plus pressans qui enjoignoient des'assurer de sa personne, & de ceux de son parti. Tous en général furent arrêtés sur le champ, ramenés, & renfermés dans le Château de Bender. Il est aisé de s'imaginer quelle fut l'affliction de ce Prince par-

mi tant de vicissitudes : il s'étoit vû presque aussi-tôt élargi qu'emprisonné, comblé d'honneurs, soutenu par des esperances, encouragé par des biens réels, mis à la tête d'une armée, respecté comme Roi, obéi comme Général; tout-a-coup ressaïsi, abandonné, replongé dans sa première situation, & tout cela en moins de huit jours.

QUELQUE outrageant que fût ce procédé, c'étoit peu de chose en comparaison des effets qui pouvoient s'ensuivre. Assujetti au pouvoir absolu d'une Cour, dont l'esprit étoit si variable, quelle difficulté y avoit-il d'être livré à ses Ennemis? Stanislas avoit des Turcs à peu près la même opinion, du moins il s'attendoit à essuyer un rude esclavage. Cependant il fut traité avec beaucoup de douceur; & comme si la Porte avoit eu dessein de réparer ses mauvaises manières, elle affecta de lui faire mille politesses, & employa tout ce qu'elle crut propre à adoucir les rigueurs de sa prison. En ignorer les motifs eût été un supplice, elle le prévint, & apprit au Roi qu'au tems de l'entretien de l'Ambassadeur de Russie avec le Grand-Visir sur les affaires de Pologne, la Cour avoit eu avis que le Chan des Tartares & le nouveau Sé-

Séraskier Bacha de Bender s'étoient laissés gagner par promesses & par argent, & qu'ils devoient trahir Sa Majesté dès qu'elle auroit atteint les frontières de ses Etats Pour donner un air de vraisemblance à cette conspiration, on ajouta que Seniawski, Grand Maréchal de la Couronne, étoit déjà au Rendez-vous avant que les troupes ne décampassent de Bender ; que de plus le Général Flemming entretenoit nombre d'espions dans la Vallachie ; & qu'il avoit promis de grosses sommes d'argent à qui-conque livreroit le Roi, vif ou mort. Ces raisons étoient de faux prétextes, & ne valaient pas mieux que celui de la prétendue conjuration de Jablonowski, Vaivode de Russie, contre la personne d'Auguste ; conjuration, qui, disoit-on, avoit obligé la Porte d'ûser de retenue, tant pour ménager le Droit des gens qu'elle met au nombre des choses les plus sacrées, que pour empêcher que la honte de cet attentat ne réjaillit sur deux Princes, dont la réputation lui étoit aussi chère que la sienne.

PEU de tems après, on fut averti que le Grand-Seigneur songeoit à envoyer une Ambassade à la Cour de Pologne. Stanislas, désespérant de jamais trouver l'occasion de secourir ses partisans & d'en être secou-

ru, profita de celle-ci pour les réconcilier avec Auguste. Il demanda en son nom qu'ils fussent reçus avec bonté, & qu'on leur rendit ce qu'un constant attachement leur avoit fait perdre. La Porte accepta la commission, & ajouta aux articles que l'Ambassadeur étoit chargé de proposer au Roi & à la République, qu'on accorderoit un pardon général à tous les Polonois qui étoient actuellement sous la protection de Sa Hauteffe, qu'on leur rendroit leurs dignités & leurs emplois; que Grudczinski & ses troupes rentreroient en grace, & que le Roi leur Chef seroit remis en possession de ses biens patrimoniaux & du Palatinat de Posnanie. Auguste s'expliqua assez favorablement, mais la République refusa de garantir ce qu'il octroioit; de sorte que ce refus & celui du Roi de Suède empêchèrent une seconde fois Stanislas de tout sacrifier au repos de sa Patrie & au rétablissement de ceux qui l'avoient suivi. Cependant la Cour Ottomane s'arrangea avec la Pologne, dont elle ne tira rien, ni pour elle, ni pour ses Hôtes, excepté que Charles XII. auroit un passage libre pour retourner dans ses Etats.

Vers la fin de cette année Auguste fit publier une Amnistie générale, & prescrivit

vit au Roi Stanislas un terme de trois mois, pendant lequel il auroit à délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Le tems étoit bien court pour un ouvrage de cette conséquence, où il s'agissoit de sauver l'honneur de deux princes qui ne se devoient rien pour le rang. Charles ne convenoit pas même de l'égalité; rien au monde n'eût été capable de le consoler du chagrin de voir un Allié soumis à un Roi qu'il avoit dégradé. Il fit dire à Stanislas qu'au premier jour il reprendroit le chemin de la Suède; que de là il viendrait fondre sur les Ennemis avec toutes les forces de son Roïaume; que tandis qu'il seroit aux prises avec eux en Pomeranie, il pourroit se retirer à Deux-Ponts, ou ailleurs s'il le jugeoit plus à propos, & y attendre tranquillement le succès de ses armes. Il régala des mêmes promesses tous les Polonois de sa suite; mais Potocki, Wisnowiecki, Smięgelski & Grudezinski n'en furent pas éblouis: au printems de l'année 1714. ils plierent bagage, & n'eurent pas de peine à se faire recevoir. Le Comte Poniatowski, Urbanowitz & Crispick demeurèrent fidèles, résolus de tout souffrir.

CHARLES n'avoit pas encore renoncé aux espérances de résoudre la Porte à le



mettre au-dessus de ses affaires; dès qu'il apprit que le Traité avec la Pologne étoit conclu, il songea sérieusement à regagner la Pomeranie. Il n'y avoit point à balancer pour lui, il en comprit la nécessité par deux fâcheuses nouvelles qu'il reçut presque en même tems. Le Major-General Lieven lui fit un récit exact du triste état où étoit son Royaume, & le Lieutenant-Colonel During y ajouta un détail si accablant des mauvais succès qu'il avoit eus jusqu'alors dans le Holstein, que le Roi n'eut plus d'autre impatience que celle de se voir éloigné de la Turquie.

SA résolution plut à la Porte & réjouit Stanislas. Ce Prince, malheureux par la faute d'autrui, se vit par-là à la veille de recouvrer sa liberté & de sortir des mains d'un peuple, aussi livré à l'inconstance qu'à l'avarice. Instruit des préparatifs que faisoit Charles pour son départ, il avança le sien, & fit prendre les devants au Comte Poniatowski & à quelques Polonois, qu'il suivit *incognito* sur la fin du mois de Juin. Après avoir traversé la Transylvanie, la Hongrie, l'Autriche & la Bavière, il arriva le 4. de Juillet à Deux-Ponts entre cinq & six heures du soir, sous le nom supposé de Comte de Cronstein. Le Baron de Strah-

Strahlenheim, Gouverneur du lieu, à qui Poniatowski s'en étoit ouvert la veille, envoya son carrosse attelé de six chevaux prendre le Roi à Rothalben & l'amener au Château. Son arrivée excita la curiosité des habitans; ils accoururent en foule pour voir ce Prince; qui ne remit pas au lendemain à satisfaire leur desir. Il soupa en public, accorda la liberté d'approcher de sa personne, & renvoya tout le monde plein d'admiration pour son mérite. La Reine de Pologne, après avoir attendu inutilement à Stralsund le Roi son Epoux, en partit au mois d'Octobre pour le rejoindre à Deux-Ponts. Ce fut la même affluence de peuple, le même empressement.

CEPENDANT Charles XII. s'étant mis en chemin sur la fin de Septembre, arriva le 22. du mois suivant à trois heures du matin à Stralsund. Les habitans en ressentirent une joie sans égale, qui bientôt fit place à la douleur. Ce seroit ici le lieu propre à représenter la situation où se trouvoient certaines Provinces au retour du Monarque, si nous nous étions proposé d'en donner l'Histoire. Nous en avons déjà touché quelques faits autant qu'il importe à notre sujet, nous parcourons

rons encore légèrement les funestes entreprises de ce grand Héros depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort. Ce n'est point un hors-d'œuvre, c'est une liaison nécessaire d'évenemens, que nous ne pourrions omettre, sans retrancher une partie de ce que nous avons à dire.

LA première & la plus importante affaire qu'eut Charles à son retour en Pomeranie, fut d'assembler une armée formidable, de reconquerir les Provinces qu'il avoit perdues, & de s'ouvrir un chemin dans le cœur de l'Empire, ou de la Pologne. Le Gouverneur de Deux-Ponts eut ordre de lever quelques Régimens, & on négocia en France des subsides, qui furent accordés. L'Electeur de Hanover refusa passage aux recrues, les secours de France furent retenus, & n'arriverent ni par terre, ni par eau. Charles n'en fut pas plus prévoyant, il exigea du Roi de Prusse qu'il lui remit Sterin avec toutes les autres places de la Pomeranie qu'il tenoit à titre de sèquestre. Frédéric-Guillaume y consentit, pourvû qu'on lui rembourfât les sommes qu'il avoit païées aux Puissances ennemies de la Suède, & qu'on lui donnât des assurances qu'on ne se serviroit point

point de ce passage pour rentrer ni en Saxe ni en Pologne.

CHARLES ne voulut rien entendre à ces conditions; & au lieu d'avoir quelque égard aux circonstances, il délogea les Prussiens de Wolgast & d'Usedom. Cette hostilité irrita tellement Frédéric Guillaume, que le 28. d'Avril 1715. il fit publier à Berlin une déclaration, contenant les motifs qu'il avoit d'entrer en guerre avec la Suède. L'Electeur de Hanover ne tarda pas à parler sur le même ton; de sorte que Charles se vit tout à la fois cinq Ennemis sur les bras, le Dannemarc, la Moscovie, la Prusse, la Saxe & Hanover; Ennemis trop puissans pour une armée de dix huit à vingt mille hommes.

CEPENDANT la guerre se fit par mer & par terre; mais avec tout le désavantage qu'il est aisé de s'imaginer. Deux malheureux combats avec les Danois précédèrent la perte de Wolgast & d'Usedom. Le Fort de Pennemunde & les retranchemens de Stralsund furent emportés par les Prussiens, qui, aiant ensuite débarqué dans l'Isle de Rugen, s'en emparèrent malgré tous les efforts des Suédois. Charles XII. inquiet de Stralsund, s'y enferma & la défendit en personne jusqu'au 16. de Décembre qu'il

qu'il en sortit pour se retirer en Suède. Ce n'étoit point une ville qu'il abandonna, c'étoient plutôt des décombres, que le Général Ducker disputa encore aux Alliés, & qu'il ne leur céda que huit jours après.

C'EST ainsi que le Roi de Suède vint à bout de perdre par sa faute plusieurs Provinces qu'il possédoit depuis long-tems. Il ne lui en resta pour tout bien que la Forteresse de Wismar; encore lui fut elle enlevée par les Danois le 15. d'Avril 1716. Le ressentiment lui fit prendre la résolution d'attaquer l'Isle de Zéland; mais de fréquens brouillards étant survenus, il temporisa, & se tourna pendant l'hiver avec son armée du côté de la Norwege. Du mois de Mars au mois de Juillet, il se rendit maître d'Obf-lo & de Friedrichshal. Forcé d'évacuer ces deux places, il essaya vainement d'en surprendre d'autres; il trouva par-tout tant de résistance, qu'il ne put rien exécuter de considerable. Le mauvais succès de cette expédition ne fit qu'accroître le desir qu'il avoit de se venger, il donna liberté entière à ses armateurs de croiser dans la Mer Baltique, & de saisir tous les vaisseaux, quel que fût leur pavillon. De cette manière il rendit ses sujets odieux à toute la terre, &  
mit



mit la Grande-Bretagne dans la nécessité d'équiper une flotte pour donner la chasse à ces Corsaires.

L'ANNE'E suivante Charles travailla aux préparatifs nécessaires pour une nouvelle attaque dans l'Isle de Zéland. Au mois d'Octobre il commença ses opérations; marcha à Friedrichshall dans un froid insupportable, & entreprit au mois de Décembre le siège de cette place, qui est la clef de la Norwege. Avancer les travaux au gré du Roi, c'est ce qu'il y eut de plus difficile: la terre étoit si gelée & si dure, qu'il eût autant valu fendre des rochers. Le onze du mois le Monarque, qui s'impatientoit déjà de la lenteur, descendit dans la tranchée & s'y promena à découvert. Les Héros ne sont point invulnérables, Charles fut atteint d'un coup de canon chargé à cartouche, & expira sur le champ.

PENDANT ces scènes tragiques, les habitans de Deux-Ponts faisoient leurs délices du Roi Stanislas. Sa Cour n'étoit ni brillante, ni nombreuse; elle étoit composée de gens de mérite, & qui justifioient à tous égards le choix de leur Maître. Le 20. de Mai de l'année précédente l'avoit mise en deuil par le décès de l'aînée des Princesses, qui mourut à l'âge de dix-huit

huit ans. Cette perte réduisit la Famille Roïale au nombre de quatre personnes, & fut d'autant plus regrettée, que cette Princesse étoit un vrai modèle de vertu. Au reste, il regna toujours tant de simplicité, tant de modestie dans la conduite de leurs Majestés, que leur Palais avoit plutôt l'air d'une retraite Religieuse, qu'un rendez-vous de Courtisâns. Souvent le Roi traversoit à pied les rues de la ville, sans autre cortège qu'une foule de peuple qu'il avoit gagné par son affabilité. Ce n'est pas qu'il manquât d'escorte convenable, il avoit la liberté de disposer de toute la garnison. Cependant, quelque doux, quelque estimable que fût ce Prince, il étoit encore en butte à la malignité de ses ennemis. Deux horribles conspirations, qui se tramerent successivement contre sa personne sacrée, en font des preuves évidentes.

VERS la mi-Juin de l'année précédente arriva à Deux-Pont un Officier Saxon, nommé Laurent la Croix, Capitaine dans le Régiment de Sessan. Son premier soin fut de chercher l'occasion de voir un Gentilhomme qu'il avoit connu autrefois, & qui s'appelloit Montauban. Une vieille connoissance forme bientôt les nœuds d'une étroite liaison, elle se fit, & lorsque l'Officier

cier se crut le maître du cœur de son ami, il exigea son serment pour être d'autant plus sûr du secret qu'il avoit à lui communiquer. Il lui dit qu'il étoit venu pour se défaire du Roi Stanislas, ou pour l'enlever si la chose étoit possible. Montauban aimoit véritablement le Roi, il cacha son étonnement, déguisa son inquiétude; & afin de connoître à fond tous les mystères du complot, il proposa à l'Officier divers moyens qui pouvoient faciliter son entreprise. La Croix tomba dans le piège, & décela ses complices, qui étoient au nombre de douze. Le premier serment, renouvelé & solennisé par un autre plus terrible, on fixa le lieu, le jour & l'heure pour l'exécution. Tous les complices se séparèrent, & rôdèrent dans les campagnes des environs jusqu'au 15. d'Août, qui devoit être le terme de la vie, ou de la liberté du Roi. A la fin ils se rassemblèrent dans un Bois à deux lieues de la ville, entre elle & le Cloître de Graventhal. Ce Bois étoit contigu au grand chemin, & devoit leur être fort commode. Ils se cachèrent dans des brossaies, & y attendirent l'arrivée du Roi, qui, selon les assurances que leur avoit données Montauban, devoit passer par là pour se rendre au Cloître de Graventhal. Montauban lui-même

me s'étoit mis de la partie, non par un mauvais principe ; mais pour mieux jouer son rôle. Dès la veille, après avoir fait réflexion qu'un serment illicite ne pouvoit lier sa conscience, il l'avoit déchargée en déclarant au Comte Poniatowski tout ce qu'il faisoit de la conjuration.

LE Comte en fit part au Roi, & lui parla long-tems sans pouvoir le persuader. Son incrédulité venoit de la maxime qu'il s'étoit faite à son retour de Bender, de n'offenser qui que ce pût être, de ne plus sembler d'affaires d'Etat, de travailler de toutes ses forces à ramener la paix, & d'abandonner à la Providence le soin de pourvoir à sa situation. Avec de pareils sentimens il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût encore dans le monde quelqu'un assez injuste pour lui en vouloir. Poniatowski ne cessa de lui représenter le fait par ses circonstances, il lui fit envisager Montauban comme un homme de crédit & incapable d'en imposer. Stanislas ne s'en rapporta point à ces preuves : pour mieux s'assurer de la vérité, il fit courir le bruit qu'il iroit le lendemain au Cloître de Graventhal y faire ses dévotions. En même tems il fut arrêté qu'une Compagnie des Gardes sortiroit de la ville, & feroit la ronde de côté & d'autre.

SA Majesté ne manqua point le jour; le 15. d'Août elle ordonna à Telembski, Seigneur Polonois, de prendre sa place dans son carosse, & monta à cheval avec les Comtes Poniatowski, Tarlo, & plusieurs autres Seigneurs de considération. On arriva au rendez-vous des bandits une heure trop-tôt. Quoiqu'ils ne se fussent pas encore réunis, ils se crurent assez forts pour ôser risquer le pas. Ils lâcherent quelques coups de pistolet sur le carosse du Roi; mais aiant été poursuivis sur le champ on se saisit de la Croix, du Capitaine du Parque naval de Normandie, & d'un domestique Saxon, nommé Conrad Graff, qui furent ramenés à Deux-Ponts, & livrés au Conseil de guerre.

S'IL étoit naturel qu'on imputât à la Cour de Saxe la source de ce complot, il n'étoit pas croiable qu'un Prince, plus connu dans le monde par sa grandeur d'ame que par ses revers, se fût livré à une lâcheté de cette espèce. Aussi, dans la crainte que l'odieux de l'attentat ne réjaillît sur sa personne, il fit dresser un Ecrit, par lequel il protestoit à la face de toute la terre qu'il n'y avoit aucune part. Cette justification étoit assez inutile pour dissiper les soupçons de Stanislas; jamais il n'en eut de desavan-



rageux à la réputation d'Auguste, & cette infame entreprise retomba toute entière à sa décharge sur le Général Flemming, qui, pour mériter l'estime de son Maître, avoit conservé secrètement ces Officiers après la réforme de leur Régiment, exprès pour le coup de partie qu'il méditoit de faire.

CE premier danger fut pour Stanislas une leçon, dont il ne négligea point de profiter. Il envoya prier la Cour Impériale de mettre sa personne à couvert dans un Duché qui faisoit partie des domaines de l'Empire. Ses instances furent reçues avec trêveur ; ce qui le détermina à se retirer à Bergzaberen. Dans cet intervalle on fit le procès aux trois scélérats, qui furent condamnés à mort. Le Roi, de retour à Deux-Ponts, ordonna qu'on les lui amenât, & leur dit avec beaucoup de douceur : „ Mes „ amis, j'ai bien de la peine à croire que „ des gens, à qui je n'ai jamais fait aucun „ mal, soient assez cruels pour attenter à „ ma vie. Vous avez mérité de perdre la „ vôtre, je vous en fais grace. Recevez- „ la pour vous corriger, & comportez- „ vous à l'avenir en gens d'honneur. “ A cet excès de clémence il ajouta des présens qui furent partagés entre eux, avec ordre de sortir incessamment du pais, & défense de n'y plus revenir.

Tout

Tout à coup survint la nouvelle que Charles XII. avoit eu le malheur d'être tué dans les approches de Friedrichshall. Elle fut confirmée par une Lettre, que le Baron de Muller, Chancelier de la Cour de Suède, écrivit de Stockholm au Roi, en date du 18. de Décembre. La voici.

SIRE,

„ Il vaudroit mieux pour moi n'avoir  
„ rien à dire à Votre Majesté, que d'être  
„ obligé de lui mander un accident qui la  
„ touche d'aussi près que la Couronne de  
„ Suède. Notre Roi est mort devant  
„ Friedrichshall : un malheureux moment,  
„ un coup de canon tiré à cartouche, nous  
„ prive à jamais d'un grand Héros, qui  
„ vous étoit aussi cher que nécessaire à ses  
„ sujets. Je ne pense qu'en tremblant, Si-  
„ re, à l'inquétude & à l'embarras où cette  
„ nouvelle va plonger Votre Majesté, sur-  
„ tout lorsque je considère que le Duché  
„ de Deux-Ponts va cesser de lui être un  
„ lieu d'azyle. Mr. Anton qui part pour  
„ Cassel, chargé des dépêches du Prince  
„ héréditaire de Hesse, & qui aura l'hon-  
„ neur de vous rendre ma Lettre, vous ex-  
„ pliquera de bouche ce que je juge le plus

» expédient dans la conjoncture, tant pour  
» la conservation de l'auguste Personne de  
» Votre Majesté, que pour l'avancement  
» de ses affaires &c. “

GUSTAVE-SAMUEL Comte Palatin étoit alors à Deux-Ponts. Aussitôt qu'il fut persuadé de la mort du Roi son cousin, il prit possession de la ville & reçut l'hommage de ses habitants. Ce nouveau Maître fit bientôt sentir qu'il n'en avoit point au-dessus de lui: on ôta au Comte Poniatowski le gouvernement qu'il avoit eu jusqu'alors. Pour Stanislas, il abandonna au Comte Palatin toute l'autorité dont il étoit le dépositaire. Gustave eut pourtant la patience de souffrir qu'on lui continuât sa Garde & les honneurs qu'on avoit coutume de lui rendre; mais le Roi, prévoyant que deux Souverains ne convenoient point dans un même Etat, aima mieux se choisir un autre refuge.

DEPUIS quelque tems, le voisinage de Strasbourg avoit donné occasion à ce Prince de connoître le Cardinal de Rohan, Evêque de cette ville. Le Prélat avoit du crédit à la Cour, il lui ménagea la protection de la France. Pendant la vie du Roi de Suède, Stanislas n'étoit point embarrassé de sa personne, & avoit plutôt recherché l'amitié de cette Couronne que son appui; mais  
dès

dès que Charles ne fut plus, il se trouva dans la peine & se confia au Cardinal. Celui-ci le pria non-seulement d'accepter le lieu de sa résidence, il obtint encore au Prince la permission de se retirer dans quel endroit de l'Alsace lui paroît le mieux. Il y eut ordre de recevoir Sa Majesté Polonoise par-tout où elle se présenteroit; & comme la Cour s'imagina bien que la Suède cesseroit de lui fournir les subsides ordinaires, elle prévint généreusement ses besoins par des sommes considérables.

STANISLAS accepta ces bienfaits avec reconnoissance. Le 10. de Janvier 1720. qu'il partit de Deux-Ponts, Gustave en fit mettre la garnison sous les armes, & accompagna Sa Majesté jusqu'à une lieue & demie de la ville. Elle s'arrêta à Weissemburg, place de la basse Alsace assez médiocre, mais agréablement située. Elle est munie d'un beau château, & arrosée par la rivière de Lauter qui la partage en deux. Avant le Traité de Ryswick elle étoit Ville Impériale, & ce n'est que depuis ce tems que la France en jouit à titre de cession.

STANISLAS y fut complimenté sur son arrivée de la part du Roi, qui, autant pour lui faire honneur, que pour mettre son esprit en repos, envoya ordre au Comman-

dant de Strasbourg de lui donner une Garde particulière. Le Prince répondit à ces faveurs par des complimens de refus, & s'excusa sur ce que la place, & la garnison suffisoient à sa défense. Jamais Cour ne fut plus fréquentée, il n'étoit point de Gentilhomme à cinquante lieues à la ronde qui ne languit de voir le Roi. Le Comte du Bourg sur-tout s'impatientoit de le connoître : aiant appris qu'il devoit rendre une visite au Cardinal de Rohan, il lui fit tant d'instances de passer par Strasbourg, qu'à la fin il y consentit. Ce Gouverneur, à la tête d'un détachement de Cavalerie d'élite, s'avança le 2. de Juin jusqu'à deux lieues de la place, dont il avoit fait occuper les rues par la garnison, rangée en haye depuis une des portes jusqu'à son hotel. Les Députés de la ville, de l'Université, & généralement toute la Noblesse s'y rendirent pour témoigner au Roi de Pologne leur joie commune; la bourgeoisie marqua la sienne par des illuminations, & par des applaudissemens continuels. Le surlendemain, après avoir vû l'arsenal & la Citadelle, Sa Majesté se rendit à Saverne auprès du Cardinal de Rohan, où elle resta quelques jours.

DANS une ame bien née les obligations  
sont



sont toujours de niveau avec les services. Stanislas, qui estimoit les bienfaits du Monarque François moins par leur étendue, que par le besoin qu'il en avoit, commença à faire des réflexions qui changerent en amertume les douceurs dont il continuoit de jouir. Il regretta sa Patrie dont il se voioit si éloigné, s'affligea d'être réduit à vivre avec les siens sous la protection d'une Puissance étrangère, & se reprocha des secours qu'il désespéroit de restituer. Une vie privée, une table médiocre dans son patrimoine, lui eussent été préférables à ces airs de grandeur, & aux repas somptueux de Weissemburg. Ces tristes idées lui firent entreprendre une affaire que Charles XII. l'avoit toujours empêché d'entamer & de finir. Il fit entendre à la Cour Impériale que n'ayant plus d'engagement avec la Suède, il desiroit de se soumettre au Roi Auguste; qu'il comptoit fort qu'on ne feroit aucune difficulté de lui restituer ses biens en vertu de l'Amnistie, publiée & confirmée par la Diète; qu'il se flattoit qu'on voudroit bien lui laisser le titre de Roi de Pologne, & qu'à cette considération il renonçoit à toutes les dignités qu'il avoit possédées avant son avènement au Thrône. Il n'étoit plus tems de convenir, la sentence

avoit force de Loi, du moins on ne se trouvoit point dans la nécessité de la rétracter.

UNE autre ressource étoit la paix du Nord, à laquelle on travailloit depuis quelque tems. On avoit lieu de croire que les Etats de Suède, par respect pour l'étroite Alliance du feu Roi avec Stanislas, & par le souvenir des malheurs qu'elle avoit causés à ces deux Princes, tâcheroient de faire en sorte que le Czar persuadât à Auguste d'accorder des conditions honorables à son Rival. Stanislas en avoit écrit en Cour, & avoit fortement prié les Etats de songer à ses intérêts; mais le Czar ne voulut point entendre raison; & prétendant que le Roi Auguste & la République de Pologne étoient réellement compris dans le quinzième article du Traité de paix, conclu le 30. d'Août 1721. à Neustadt en Finlande, tout le reste fut compté pour rien.

LE coup étoit violent, il surpassa la fermeté du Roi, qui prit tellement la chose à cœur, qu'il en tomba malade. Quelques jours de réflexion diminuèrent l'excès de sa mélancholie; il guérit, à quelque sensibilité près, qui lui rendoit insipide tout ce qu'on pouvoit imaginer pour le divertir. Tandis que ce Prince déplorait en secret ses infortunes, & qu'il édifioit sa Cour par sa grande piété,

piété, on vint lui apprendre que le Roi son Protecteur, résolu de se choisir une Epouse, avoit jetté les yeux sur la Princesse sa Fille.

Nous avons dit qu'elle nâquit le 23. de Juin 1703. Nous ne la suivrons point depuis le berceau jusqu'au degré de son élévation, il suffit de dire qu'elle partagea constamment les malheurs du Prince son Pere, & que si ses qualités le rendoient digne de porter une couronne, elle méritoit par les siennes d'aider à en soutenir le poids Il est aisé de juger qu'une Princesse de ce rang & de ce mérite ne manquoit point de courtisans. En 1720. Guillaume-George, Margraf de Bade, Prince aimable pour le caractère & pour l'esprit, s'empressa de la résoudre à lui accorder sa main. Les affaires du Roi étoient alors dans une situation à obliger la Maison de Bade de regarder comme une faveur singulière, s'il consentoit aux vœux du jeune Margraf, cependant l'envie s'en mêla, & les liens furent rompus.

BIENTÔT il s'en forma d'autres infiniment plus considérables, aux quels l'Evêque de Strasbourg semble avoir donné lieu. Ce Prélat, émerveillé de l'ordre qui regnoit dans la Cour de Weissemburg, conçut tant

de vénération pour son Chef, qu'à tout propos il se repandoit en éloges sur son chapitre. Il n'oublioit point dans ses entretiens de parler de la beauré & des vertus de la Princesse Marie, & ne pensoit gueres qu'il inspireroit à Louis XV. du goût pour sa personne. Le Duc de Bourbon, qui songeoit à réparer la perte qu'il avoit faite de la Duchesse son Epouse, fit attention aux discours du Cardinal, & lui demanda à voir le portrait de la Princesse. Dès que le Duc l'eut obtenu, il ne fut pas content de l'admirer seul, il le montra à ses amis.

LA Cour en fut instruite, & un jour que le Roi révoit à son mariage avec l'Infante d'Espagne, *Voions*, dit-il en s'adressant au Duc, *voions si la Beauté que vous aimez, à les perfections qu'on lui donne.* Après avoir considéré le portrait avec beaucoup d'attention, *Mon Cousin*, reprit il, *si l'Original est conforme à la Copie, cette Princesse est la plus aimable du monde.* Le Cardinal étoit présent à la conversation. Charmé de cet aveu qui lui donnoit la liberté de dire sa pensée, il fit remarquer au Roi que le Peintren'avoit pas à beaucoup près rendu les traits au naturel. D'un autre côté le Duc, qui ne s'étoit point attendu à un Rival de cette qualité, se garda bien de lui donner de l'ombrage;

ge; au contraire il flatta la passion du Roi, & lui rappella de tems à autre les agrémens & les vertus de la Princesse Leszcynski.

VERS ce tems-là éclata la seconde conspiration contre la personne du Roi Stanislas. Un nommé Steinhage, s'étant fait ami d'un Officier, appelé Rotel de Reichenau, autrefois Enseigne au service du Duc de Deux-Pons, lui promit de lui faire sa fortune s'il vouloit le seconder dans son projet; c'étoit de faire parvenir au Roi une boîte pleine de tabac à fumer. Une somme de mille ducats & une place de Capitaine dans les troupes d'un certain Souverain devoient être la récompense de ce service. Reichenau, qui savoit que le Roi de Pologne aimoit fort le tabac, entrevit le dessein de Steinhage, contrefit l'homme de main, & l'assûra qu'il étoit prêt de tout faire pour sa fortune. De cette manière il apprit l'endroit où ce tabac empoisonné étoit en dépôt. Ils convinrent du lieu, du jour, du moment qu'ils en feroient usage; mais soit qu'un remords prit à Steinhage, ou qu'il fût instruit du mariage qui étoit sur le tapis, il disparut & manqua de parole.

L'OFFICIER courut à Strasbourg, & révéla à Mr. du Harlai, Intendant d'Alsace, la conjuration avec toutes ses circonstances, entre



entre autres que la boîte en question étoit entre les mains du Baillif de Falkenberg, château à six lieues de Weissenburg. L'Intendant, suivi d'une escorte, partit sur le champ pour s'y rendre; & ayant trouvé la boîte de tabac, il voulut obliger le Baillif d'en goûter. Celui-ci s'en défendit, & dit pour raison que ce tabac lui avoit été envoyé de Francfort par son cousin Steinhage, qu'il soupçonnoit de l'avoir préparé avec du poison. Sur cet aveu le Baillif fut pris & emmené; ce qui n'étoit guères à sa place, parce que l'endroit, situé dans le Palatinat, appartenoit au Comte de Leiningen.

CEPENDANT on étoit occupé à la Cour à trouver un honnête prétexte pour se débarrasser de l'Infante, elle fut renvoyée au mois d'Avril 1725. Le roi n'eut pas plutôt avis de son arrivée en Espagne, qu'il rompit le silence qu'il avoit gardé jusqu'alors sur ses vrais sentimens. Le 26. de Mai il s'en expliqua à table, en présence des Princes du Sang, des principaux Ministres d'Etat, & d'un grand nombre de Seigneurs de la Cour. *Messieurs*, leur dit-il, *je vous declare que j'ai choisi pour votre Reine Marie Leszcynski, Fille unique du Roi Stanislas. Je compte que ce choix est le plus agréable que je puisse faire pour moi & pour mes sujets.*

Il est impossible d'exprimer combien cette déclaration occasionna de discours dans Paris & par-tout ailleurs. L'un en parloit avec étonnement, l'autre avec admiration ; celui-ci en débitoit la nouvelle comme une chose sûre ; celui-là la recevoit comme une fable. On se disputoit, on s'échauffoit, chacun vouloit avoir raison dans ses idées, & on alla jusqu'à faire des paris considérables. Les allées & les venues de la Cour de Weiffenburg développerent bientôt l'enigme. Toute la Noblesse d'Alsace & de France y rendoit en foule pour complimenter la Princesse sur son prochain avènement au Trône.

LA Douairière de Bade, qui autrefois avoit désapprouvé l'inclination du Margraf son fils, & qui par-la même s'imaginoit avoir débilité la famille Roiale, prit la plume pour supplier le Roi Stanislas d'oublier cette offense, ou du moins d'en faire grâce à la Duchesse d'Orleans sa fille, en la maintenant dans ses honneurs avec toute sa maison. La précaution étoit fort inutile : ce Prince a toujours ignoré le talent de punir, il n'a que celui de pardonner, & l'esprit de vengeance est aussi peu le caractère de sa famille, que le vice est celui de la vertu.

DE JA les Ambassadeurs, nommés par le  
Mo-

Monarque des Gaules, se préparoient à exécuter leurs ordres. Le Roi de Pologne, averti de leur départ, quitta le lieu de sa résidence au mois de Juillet, & se transporta avec toute sa Cour à Strasbourg, où on étoit convenu de célébrer les fiancailles. Le premier soin de Sa Majesté fut d'envoyer à Paris l'Comte Tarlo (a), Seigneur fort entendu & proche parent de la Reine, muni d'un plein pouvoir pour signer le contrat de mariage. Le Plénipotentiaire fut reçu avec distinction, & l'après midi du 19. du mois le contrat fut signé chez le Garde des Sceaux au nom des deux Puissances, par le Maréchal de Villars, par Messieurs de Maurepas & Morville Ministres d'Etat, par Mr. Dodun Contrôleur-général des Finances d'une part, & par le Comte Tarlo de l'autre, qui en récompense fut honoré du Collier de l'Ordre du St. Esprit.

VERS la fin du mois arriverent à Strasbourg le Duc d'Antin & le Marquis de Beauveau, en qualité d'Ambassadeurs extraordinaires. Quatre jours après leur entrée, Stanis-

(a) Il étoit le seul des Grands du Roïaume quia-voit eu la constance de ne point abandonner ce Prince. Depuis quatre ans, le Comte Poniatovvski, Urbanovvitz & Crispich étoient retournés en Pologne pour se soumettre à Auguste.

Stanislas leur envoya le Grand-Marechal, qui les amena au palais dans un équipage magnifique, escorté de Heiduques. Ils furent reçus au bas de l'escalier par les premiers Gentilshommes de la Cour, & introduits dans la salle d'audience, où Sa Majesté Polonoise étoit assise sous un dais des plus superbes. Le Duc d'Antin lui exposa le sujet de sa commission, & releva beaucoup les vertus de la Maison de Leszcynski, auxquelles il attribua le motif de l'alliance qu'il lui offroit au nom du Roi son Maître. „ Messieurs, répondit „ Stanislas, je suis bien obligé au Roi de ce „ que non-seulement il daigne me souffrir „ dans ses Etats ; mais encore de ce qu'il „ me fait la grace de m'accorder une place „ dans son cœur. Je ressens tout le prix de „ cette générosité, & j'y suis pour le moins „ aussi sensible, qu'à la haute considération „ que ce grand Prince a pour ma Fille. „

DE cette audience les Ambassadeurs passerent à celle de la Reine, & furent ensuite reconduits par le Maréchal de la Cour, qui les ramena l'après midi à l'audience pour obtenir l'entière approbation de Leurs Majestés. „ Messieurs, dit le Roi, je ne puis „ mieux répondre à la proposition que „ vous me faites au nom de Sa Majesté „ Très-Chrétienne, qu'en priant la providence „

„ dence de benir ses intentions, auxquelles je serai toujours prêt de me conformer. “

SUR cette déclaration le Duc d'Antin adressa la parole à la Princesse, qui donna son consentement en ces termes : *Messieurs, je n'ai rien à ajouter à ce qu'il a plu à Leurs Majestés de vous dire, sinon que je conjure Dieu de permettre que je fasse le bonheur du Roi comme il fera le mien, qu'il veuille diriger cette Alliance pour la prospérité de son État & pour le salut de ses peuples.*

CE grand jour fut terminé par un souper & par un Bal que le Duc donna dans son Hôtel, & que le Roi de Pologne voulut bien honorer de sa présence. Le lendemain on fut averti que le Duc d'Orléans étoit arrivé à Saverne, qu'il alloit faire un tour à Rastadt chez la Douairière de Bade, & que de là il devoit se rendre à Strasbourg pour y épouser la Princesse par commission. La cérémonie s'en fit le 14. du mois d'Août. Les deux Ambassadeurs de France allèrent prendre le Duc à onze heures du matin, & le menerent à l'appartement de la Princesse, qui les suivit aussitôt avec Leurs Majestés jusqu'à l'entrée de la grande Eglise, où le Cardinal de Rohan, accompagné de tout le Clergé, leur présenta leau benite. De là  
on



on marcha vers le Chœur. Le Duc prit le pas sur la Princesse, aiant à ses côtés le Roi & la Reine qui la tenoient chacun par la main. Arrivée à l'Autel, elle se mit à genoux sur un prié-Dieu, le Duc se plaça sur un marche-pied dressé exprès, & les deux Ambassadeurs se rangerent à sa gauche. Ensuite parut le Cardinal en Habits Pontificaux, assisté de quatre Prélats. Aussitôt la Princesse, le Roi son Pere, & le Duc d'Orléans quitterent leurs places, s'approcherent de l'Autel, & mirent la Princesse entre eux deux. La Reine & les deux Ambassadeurs aiant suivi, le Cardinal leur fit une harangue, où brillèrent la piété & l'érudition.

DES qu'il l'eut finie, il benit les anneaux avec treize pièces d'or, qui par une ancienne coutume tiennent lieu de gage; & aiant tiré du Duc & de la Princesse les aveux & les promesses ordinaires, il leur donna la benediction nuptiale. Alors se fit l'échange des anneaux, on entonna la grand' Messe, après laquelle le Duc & la Princesse vinrent se mettre à genoux au pied de l'Autel, où on éleva un thrône magnifique. La nouvelle Reine fut reconduite à son prié-Dieu; le Cardinal lui présenta un régître, dans lequel elle signa son nom, conjointement avec tous ceux qui y avoient intérêt. Ainsi finit la cé-

rémonie par le *Te Deum* & par trois décharges du canon de la place.

LE 16. du même mois les Ambassadeurs obtinrent leur audience de congé, & le 17. la Reine de France partit pour joindre le Roi son Epoux. Le Duc d'Antin l'accompagna jusqu'à Morette, où il la remit entre les bras de Sa Majesté, qui l'emmena à Fontainebleau. Cette Alliance, aussi glorieuse que surprenante, donna lieu à quantité de Médailles. L'état passé & présent de la Princesse Lesczynski fut le sujet de celle-ci. On y voit dans les nuées la fameuse couronne d'Ariadne, qui selon la Fable fut placée au Ciel après sa mort. Ces mots, *DEUS DAT POST ADVERSA CORONAM*, signifient que *Dieu couronne les travaux*. De l'autre côté paroît une pyramide, plantée sur le bord d'un fleuve. La Légende, *VIRTUS TEMPORA VINCIT*, exprime qu'*avec la constance on vient à bout de tout*. Les deux autres Médailles qui suivirent ont rapport à la naissance & au mariage de la Reine. A la tête de la première, on apperçoit au pied d'un rocher, battu des flots de la mer, une perle dans l'écaille d'une huitre ouverte, que le soleil éclaire de ses rayons. La Légende, *PRETIOSA IN CONSPECTU*, veut dire que *sa magnificence brille de loin*. Au revers est  
repré-

représentée une main céleste, tenant une couronne d'épine & une rose éclose, avec cette inscription métaphorique, EX SPINIS LECTA CORONÆ. *Elle est choisie entre les épines pour faire l'ornement d'une couronne.* La seconde Médaille présente le buste de la Reine. La Légende contient son nom, celui du Roi son Père, & l'époque de son élévation sur le Thrône de France. Au revers sont ses Armes. La devise porte : ARIS SE INCVRVAT ET ARVIS, *Elle est disposée à servir le Ciel & la Terre;* l'Exergue, SCUTUM REGINÆ. MD. CC. XXV. *Armes de la Reine 1725.*

DE tous les Etats de l'Europe, la Pologne fut celui sur qui cet événement fit le plus d'impression. Ceux, qui autrefois avoient pris le parti de la Maison de Lesczynski, en tressaillirent de joie, sans oser la faire paroître, de crainte de déplaire à la Cour. Ceux au contraire, qui de tout tems avoient été dans les intérêts du Roi Auguste, s'en affligèrent réellement, & se firent un mérite d'instruire tout le monde de l'excès de leur douleur. Il y en eut qui ajoutèrent la rage à la haine, quelques-uns maudirent le jour auquel ils étoient revenus en Pologne, d'autres furent tentés de lui préférer la France, d'autres enfin songèrent

à se pourvoir contre la mauvaise fortune, par l'autorité d'un Prince qu'ils avoient, ou persécuté, ou abandonné.

Au milieu de ces dispositions il se répandit un bruit, qu'Auguste avoit concerté avec l'Empereur & le Roi de Prusse de rendre la Couronne de Pologne héréditaire, ou du moins d'en assurer la succession au Prince de Saxe. Auguste ne pouvoit exécuter ce projet, sans renverser de fond en comble les Loix du Royaume. Les États, la Noblesse & les peuples n'étoient point d'humeur d'y consentir, & on devoit être persuadé que Louis XV. ne s'endormiroit point sur les affaires du Roi son Beau-pere.

Le Comte de Hoym, qui étoit encore en France dans le tems qu'on négocioit le mariage de la Reine, & lorsque le Duc de Bourbon en fit part aux Ministres étrangers, s'intrigua pour sonder l'intention de la Cour au sujet de la qualité de Roi de Pologne que prétendoit Stanislas. Il fut satisfait, il obtint les assurances qu'il souhaitoit (a) & en rendit

(a) Ces assurances consistoient en ce que cette Alliance n'apporteroit aucun prejudice à la bonne intelligence qui subsistoit entre les deux Couronnes, & qu'elle ne serviroit d'aucun prétexte à appuier les prétentions de Stanislas. Les Lettres de notification, envoyées à diverses Cours, & où ce Prince étoit simplement nommé

rendit compte à Auguste, qui lui donna le caractère d'Ambassadeur extraordinaire pour complimenter en son nom Leurs Majestés Très-Chrétiennes. Vers la fin de Septembre ce Ministre, aiant été admis à une audience publique, parla à la Reine en ces termes.

„ MADAME,

„ LE Roi de Pologne, mon Maître, me  
 „ commande de féliciter Votre Majesté sur  
 „ son avènement au Thrône, que ses vertus  
 „ & ses éminentes qualités lui ont acquis. Sa  
 „ Majesté Polonoise ne doute nullement que  
 „ vous ne receviez de bon gré les preuves  
 „ qu'elle vous donne aujourd'hui de son es-  
 „ time & de la part qu'elle prend à une Alli-  
 „ ance qui regarde toute l'Europe, qui fait  
 „ la gloire de votre Maison, le bonheur de  
 „ la France, & le contentement d'un des  
 „ plus puissans Monarques de la Chréti-  
 „ enté. “ La Reine répondit au Ministre  
 qu'elle étoit sensible aux attentions du Roi  
 son Maître, le chargea de lui en témoigner  
 sa reconnoissance, & de l'assurer qu'elle se

M 3

feroit

me Roi, font preuve de la sincérité des intentions de la France Elle a tenu parole jusqu'à la mort d'Auguste; mais elle ne s'est pas crue obligée d'attendre ses promesses au delà, d'autant plus qu'elles avoient été faites à la réquisition du Roi, & non de la part de la Republique.



feroit toujours un plaisir d'entretenir la bonne amitié entre les deux Couronnes.

CETTE Princesse, voiant à regret la distance qu'il y avoit de sa Cour à celle de Weiffenburg, fit mille instances au Roïson Pere de lui accorder sa présence. Louis XV. lui-même le conjura de se rapprocher, & lui fit offre du château de Chambor, situé dans le Blaisois. Ce château, bâti de pierres de taille, est placé dans une Isle au milieu d'un parc, & arrosé par la rivière de Cauffon. Stanislas partit de Weiffenburg au commencement d'Octobre, avec la Reine son Épouse & toute sa suite, arriva le 15. à Bouron, de là à Fontainebleau, & le 20. du mois à Chambor. Ce fut-là une nouvelle occasion à Médailles. On en fabriqua une, où on voioit un arbre, planté dans un terroir fertile, & qui par la vertu du soleil pouffoit des feuilles sur des branches presque desséchées. La Légende, *HOC SUB SOLE NOVUM DAT NOVA TERRA DECUS*, veut dire : *Il venait dans ce nouveau terrain, il fleurit à l'aspect de ce Soleil.* Le revers désignoit un Médaillon, sorti d'une Urne renversée. La Légende, *PRETIUM ABDITUS AUXIT*, signifie qu'il n'a été caché que pour être plus précieux ; l'Exergue, *STANISL. REX IN GALL. HOSP. EXCEPT. MD. CC. XXV.*

le.

*Le Roi Stanislas reçu en France en qualité d'hôte. 1725.* La seconde qui parut doit son origine au séjour que ce Prince consentit de faire dans ce Roïaume, à la sollicitation de la Reine sa fille. On y remarquoit une source d'eau vive, qui jaillissant d'un rocher, se répand au loin dans les terres. Les mots de la Légende, QUO NASCITUR ORNAT, signifient qu'elle embellit où elle naît, Le Symbole du revers est un Soleil, dont les rayons pénètrent à travers d'un nuage épais, prêt à tomber & à humecter la terre. On y lit cette Légende, SPES ALTERA TERRÆ. *Autre espoir pour le pais.*

IL n'y avoit rien d'exagéré dans ces expressions, rien qu'on ne fût déjà, ou dont on ne reconnut la vérité dans la suite. Le Roi s'applaudissoit de son mariage, la Cour admiroit les qualités, de la Reine, les peuples l'aimoient à l'adoration, en un mot chacun convenoit que sa personne étoit un trésor, infiniment plus estimable que celui d'une Couronne, Ce fut pour exprimer ces sentimens, qu'on frappa encore une Médaille, ou paroïssoit une huitre perlière sur un rocher au bord de la mer, avec cette Légende, MELIORA RECONDO. *Ce que je renferme vaut beaucoup mieux.* Le type du revers est un miroir ardent, qui recevant dans

son foier les raïons du soleil, les renvoie & allume par réfraction des charbons qui lui sont opposés. La Légende, ACCIPIT ET REDDIT, signifie qu'il rend ce qu'il reçoit. A ces monumens de la joie publique le Comte de Rothenbourg, Ambassadeur à la Cour de Berlin, eut ordre d'y en ajouter un autre, qu'il fit distribuer au peuple de cette ville. D'un côté de la Médaille paroïssent deux mains jointes, couronnées & appuyées sur un Autel à trois fleurs de Lys. La Légende, FRANCORUM FELICITAS, signifie, *Bonheur de la France*. L'Exergue, BERLIN 1725. Au revers étoit une couronne de laurier, qui renfermoit ces mots : MATRIMONIO LUDOVICI XV. ET PRINCIPIS MARIE. *A l'occasion de l'alliance de Louis XV. & de la Princesse Marie*. L'Exergue contenoit le nom de l'Ambassadeur de Leurs Majestés Très-Chrétiennes.

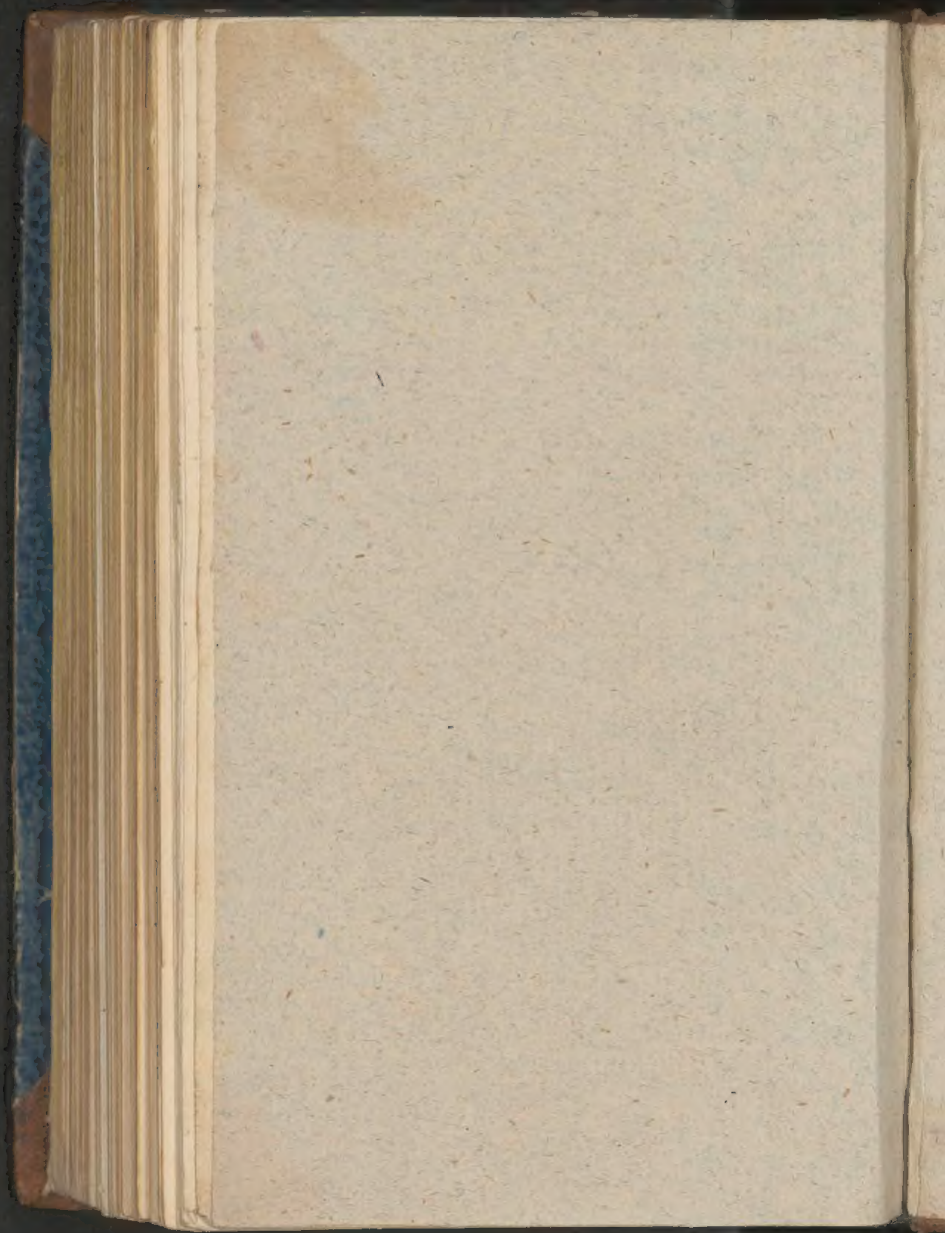
FIN DU TOME PREMIER.

&c.

chua-  
oren-

r les  
mplif-  
ivan-  
à ce  
ffées  
Espa-  
e, les  
emis  
avec  
que  
Mai-  
nt de  
rt







Biblioteka Jagiellońska



str0025466

